La Grèce antique,
archéologie d'une découverte

ROLAND ET FRANÇOISE ETIENNE

«La Grèce, redevenue maîtresse de ses destinées,
entendait le rester aussi de toutes les richesses d'art
qu'avaient laissées sur son sol et dans son sous-sol
l'avidité des empereurs romains et byzantins,
la curiosité des *nobili* vénitiens,
la barbarie des chaufourniers et des maçons
indigènes, et, il faut bien l'avouer,
la folie des chercheurs de trésors.
On a souvent exprimé le regret que les Grecs
aient attendu si longtemps avant d'entreprendre
ou de laisser entreprendre par des étrangers,
dans de grandes proportions,
l'exploration archéologique de leur territoire.
Je ne puis m'associer à ces doléances
et voici pourquoi.

L'archéologie militante,
l'archéologie de la pioche et de la bêche,
c'est un métier qui veut être appris,
disons mieux une science qui a ses règles,
et ces règles n'ont été vraiment dégagées
qu'après le milieu du XIX^e siècle.
Des fouilles dirigées par des archéologues novices,
sans l'assistance d'un architecte exercé,
ayant pour seul objet de rafler et de mettre en lieu sûr
le plus d'objets mobiliers et de bibelots possible,
ressemblent étrangement à un cambriolage organisé.
Il vaut donc mieux que la Grèce se soit abstenue
d'entreprises prématurées, et par cela même
hasardeuses ; après tout la terre qui recouvre
les ruines est un bon bouclier. »

Théodore Reinach, député, président de l'Association
pour l'encouragement des études grecques en France,
in *La Grèce retrouvée par les Grecs*, 1907

Roland et Françoise Etienne ont vécu cinq ans en Grèce entre 1972 et 1976. Roland Etienne a fouillé sur les chantiers de l'Ecole française d'Athènes et a consacré sa thèse à l'une des Cyclades, Ténos. R. et F. Etienne sont agrégés d'histoire et exercent dans l'enseignement supérieur (Lyon II-Maison de l'Orient) et dans l'enseignement secondaire. Terrain de recherche ou sujet de cours, la Grèce antique ou moderne est surtout l'objet d'une commune passion.

Stis korés mas,
Emmanuella
ké Béroniki

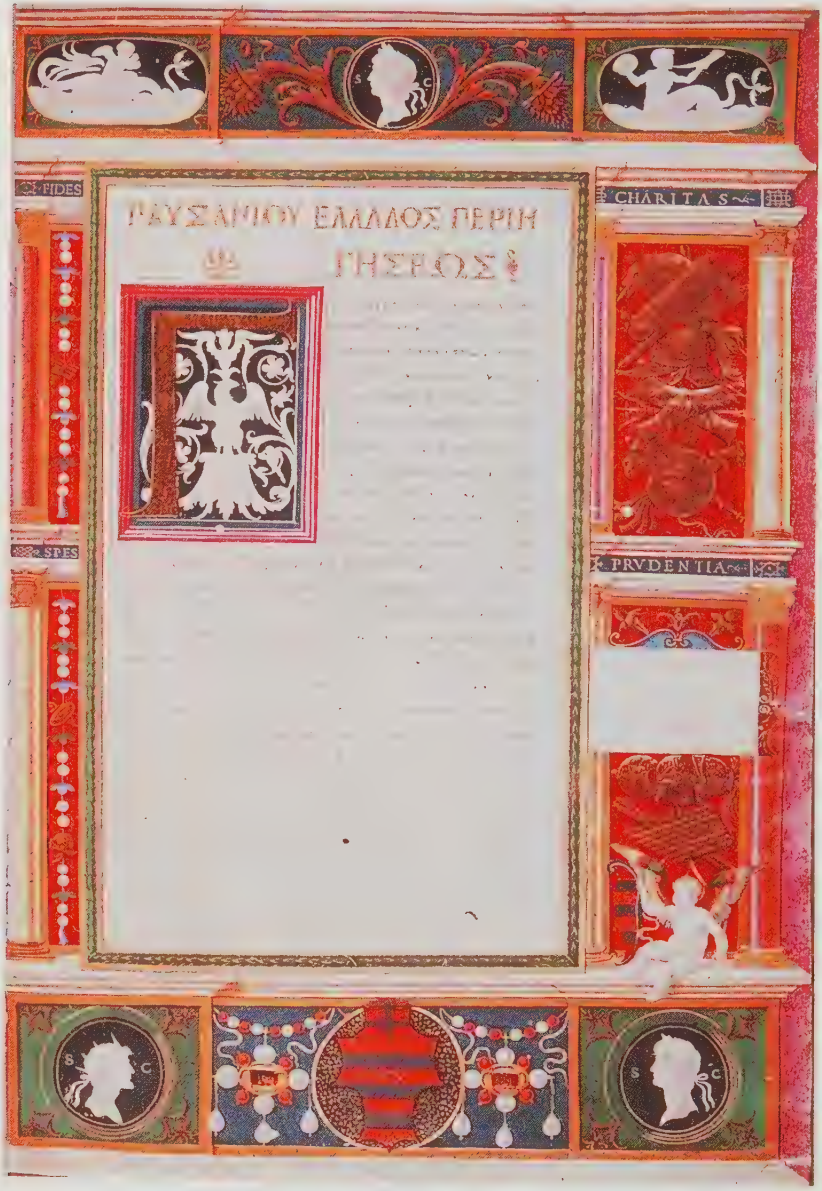
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1990

1er dépôt légal : mai 1990
Dépôt légal : mars 1998
Numéro d'édition : 85783
ISBN : 2-07-0530434
Imprimerie Kapp Lahure Jombart à Évreux

LA GRÈCE ANTIQUE
ARCHÉOLOGIE D'UNE DÉCOUVERTE

Roland et Françoise Etienne

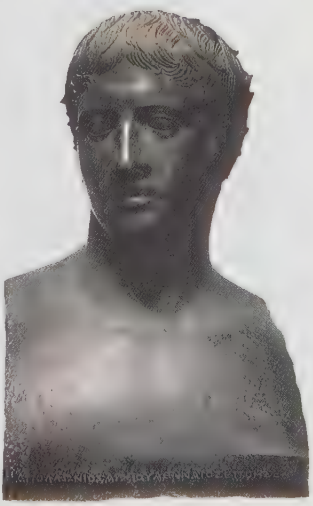
DÉCOUVERTES GALLIMARD
ARCHÉOLOGIE


ΠΑΥΣΑΝΙΟΥ ΕΛΛΑΔΟΣ ΠΕΡΙΗ
ΓΗΣΕΩΣ
FIDES
SPES
CHARITAS
PRVDENTIA

« Caton prédisait que les Romains perdraient leur empire quand ils se seraient gorgés de littérature grecque. Mais le temps démontre la vanité de cette prédiction blasphématoire, puisque Rome est montée au plus haut point de prospérité au moment même où elle s'appropriait les sciences et toute la culture grecques. »

Plutarque, IIe s. apr. J.-C.

CHAPITRE PREMIER
ROME INVENTE LA GRÈCE



Le Doryphore, le «porteur de lance», compte parmi les chefs-d'œuvre de Polyclète (460-420 av. J.-C.). Cette statue fut souvent copiée : ici, la tête par le sculpteur athénien Apollonios, fils d'Archias, comme l'indique l'inscription (Ier siècle av. J.-C.). Sur la page de gauche, le frontispice d'une édition de Pausanias.

S'il y eut précocement une archéologie grecque, on le doit en grande partie à l'exaltation de la Grèce et de ses œuvres selon un processus qui commence dès le Ve siècle av. J.-C. et qui s'épanouit déjà à l'époque hellénistique, c'est-à-dire à partir du IIIe siècle av. J.-C.

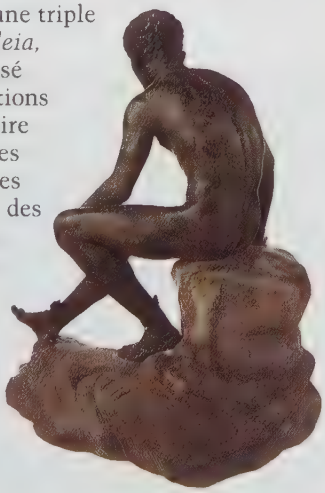
Les Grecs La conquête de Alexandre 336 av. J.-C.

imitent Athènes l'Empire perse par le Grand à partir de et la constitution

Les trois documents sont des copies romaines d'originaux grecs et proviennent de la Villa des papyri à Herculanum, où l'on a retrouvé un ensemble de trente-huit statues, dont le Doryphore de la page précédente. A gauche, une Athéna Promachos – prête au combat et brandissant la lance –, de style archaïsant. A droite, un bronze représentant une Danaïde (?) et l'Hermès au repos que l'on a longtemps attribué à Lysippe (340-310 av. J.-C.).

La répartition des statues à l'intérieur de la maison obéissait à un programme bien déterminé, conçu à la fin du Ier siècle av. J.-C. Le maître des lieux était un disciple d'Epicure, comme le prouvent les textes inscrits sur les papyri trouvés dans la maison. On a comparé cette villa à un gymnase où le propriétaire, retiré de la vie active, aurait créé l'image du «Jardin des Bienheureux»; il y aurait rassemblé les statues des grands hommes de son choix et il aurait aimé évoquer l'époque où vivait le grand Epicure (fin IVe-début IIIe siècle av. J.-C.).

de royaumes dirigés par des Grecs dans tout le bassin oriental de la mer Méditerranée entraînent une triple conséquence : se constitue une culture, *paideia*, qui glorifie les œuvres et les hommes du passé – Homère en est la base –, naissent des collections d'objets d'art, et balbutie une première histoire de l'art qui classe les œuvres et hiérarchise les talents. Les souverains grecs avaient certes les moyens d'entretenir des artistes et d'acheter des œuvres d'art; ils ne se privèrent pas aussi de détrousser la Grèce de ses plus belles pièces.



Rome pille la Grèce

Suivant cette voie «royale», à partir du milieu du IIe siècle av. J.-C., les Romains, enrichis par l'exploitation du monde habité, développent à leur tour des collections et participent à la valorisation et au pillage de la Grèce classique.

Pendant les deux premiers siècles de l'Empire, à des titres divers, et avec plus ou moins de discrétion, les empereurs comme Auguste, Néron et Hadrien prolongent le goût grec des élites républicaines. Auguste et Hadrien font tous deux reproduire les Caryatides de l'Erechthéion, l'un pour son Forum de Rome, l'autre pour sa villa de Tivoli.

Pausanias écrit le premier guide touristique

La Grèce est devenue un musée, comme en témoignent les dix livres que lui consacre Pausanias, au IIe siècle de notre ère. Celui qui a écrit une *Périégèse*, c'est-à-dire un ouvrage où il convie ses lecteurs à faire avec lui le tour de tous les sites intéressants, inaugure pour nous les récits de voyage qui, jusqu'au XIXe siècle, sont la forme privilégiée de la découverte de la Grèce. Son importance est grande même s'il n'est pas le premier, ni le seul, à avoir composé cette sorte de guide. Son œuvre, complète, est la seule conservée. C'est un Pausanias à la main que les voyageurs sérieux des XVIIIe et XIXe siècles apprendront à redécouvrir la Grèce.

Pausanias est-il un guide sûr? On en a dit beaucoup de mal, et on a mis en doute son sérieux et son intelligence, peut-être à tort : quand on peut vérifier

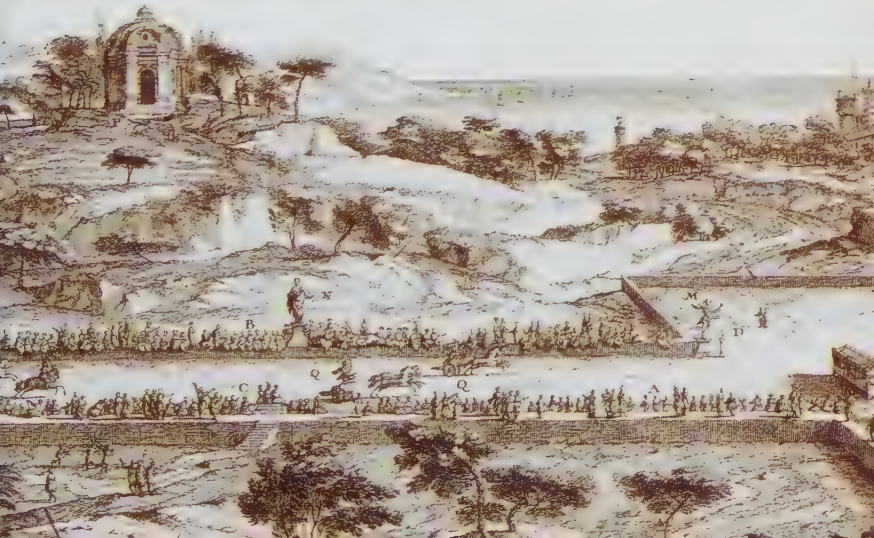
Ci-dessous, une illustration de J. Rigaud pour l'édition de Pausanias par l'abbé Gedoyn (1731) : avec une certaine fantaisie, l'artiste restitue l'hippodrome d'Olympie lors des grands concours. Pausanias, qui écrit entre 155 et 175 apr. J.-C., livre peu de détails sur lui-même. Grec d'Asie Mineure, il était sûrement issu d'une famille aisée pour avoir pu voyager comme il le fit de l'Euphrate à l'Italie.

ses renseignements, ils sont très souvent justes. Tout récemment, c'est encore grâce à Pausanias que l'on a identifié et fouillé le sanctuaire fédéral des Béotiens à Onchestos. On lui a parfois dénié tout goût artistique : donnant peu d'appréciations personnelles, il décrit et instruit. Dans la tradition des érudits du IIe siècle av. J.-C., il valorise la Grèce classique : le sculpteur Phidias est le premier et Alcamène son second. Il sait pourtant exprimer un respect religieux pour les œuvres archaïques et reconnaître aussi la manière d'un grand artiste en faisant des comparaisons.

Par sa modestie, par sa volonté de mener à bien une entreprise difficile, par son amour de la liberté contre toute forme de tyrannie – même s'il respecte les bons empereurs –, le père des voyageurs est plutôt un personnage sympathique à qui l'on doit, en tout cas, de faire parler un peu les sites de la Grèce.

Quatre-vingts ans après Pausanias, une partie de la Grèce est ravagée par les bandes barbares, Athènes est saccagée par les Hérules en 267 apr. J.-C. Les malheurs du temps, l'installation d'un empire chrétien amorcent le lent processus de destruction et, plus grave, le déplacement des centres créatifs; au même moment, les changements dans le goût contribuent à faire oublier les monuments de la Grèce.

La *Périégèse* ne concerne pourtant qu'une partie de la Grèce sans qu'il soit possible de justifier les omissions (Macédoine, Thrace, Etolie, Acarnanie, les îles). Par contre, dans tous les sites où il passe, il décrit minutieusement les monuments, donne la liste des statues et fait état des traditions qui ont pu lui être rapportées par des guides locaux. L'œuvre de Pausanias fut peu prisée dans l'Antiquité.



MER
ADRIATIQUE
ITALIE
Axios
MACÉDOINE
Pella
Ther
Olyn
Haliakmon
Vergina
Aoos
Peneios
Phères
Dimini
Déme
Corfou
Corfou
Dodone
ÉPIRE
Arachtos
THESSALIE
Sesklo
Achéloos
Spercheios
Céphise
Leucade
ÉTOLIE
PHOCIDE
Orchom
Delphes
BÉOTIE
Naupacte
(Lépante)
GOLFE DE CORINTH
Chéronée
Onche
Ithaque
ILES IONIENNES
Céphalonie
Sicyone
Corinthe
PÉLOPONNÈSE
Némée
Épid
Mycènes
Olympie
Alphée
Argos
Tiryn
Zakynthos
Megalopolis
Lerne
Eurotas
Tégée
Bassae
MESSÉNIE
Mistra
Sparte
Modon
MAINE
MER
IONIENNE

THRACE
Hèbros
Propontis
Thasos
Samothrace
PHRYGIE
DE
L'HELLESPONT
Troie
Lemnos
Pergamon
Lesbos
Skyros
Hermos
Chios
LYDIE
Méandre
Samos
Éphèse
Andros
Icaria
Milet
Ténos
CARIE
Kéa
Kythnos
Délos
SPORADES
DU SUD
Paros
Naxos
Cos
Amorgos
Mélos
(Milo)
Théra
(Santorin)
DODÉCANÈSE
Lindos
Rhodes
Karpathos
Mallia
CRÈTE
Cnossos
Gortyne
Lato
Phaistos
Kato Zakros
0
100 km

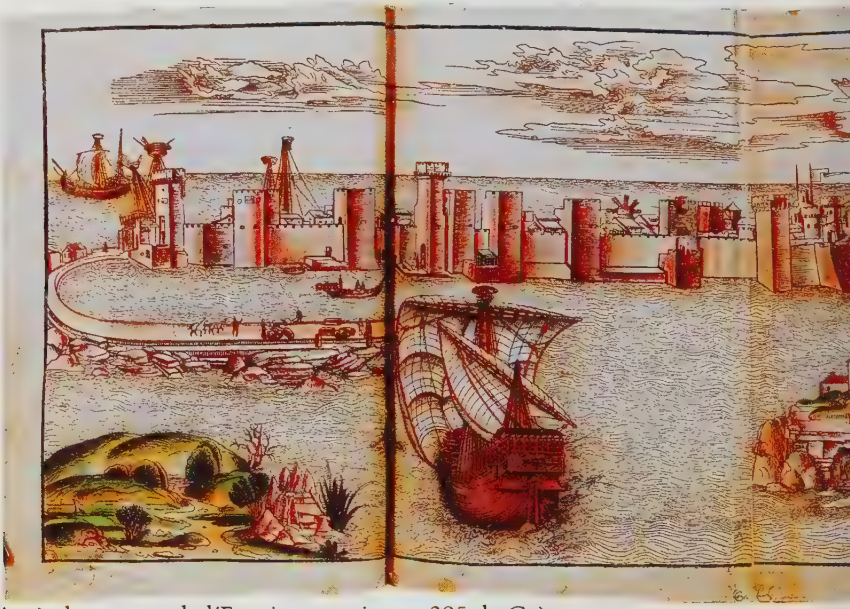
Oceanus
Arabia
Ethiopia
Libya
Egyptus
Nilus
Syria
Palestina
Mare
Rubrum
Mesopotamia
Babylonia
Persis
Media
Parthia
Hyrcania
Caspium
mare
Armenia
Cappadocia
Asia
Bithynia
Pontus
Euxinus
Propontis
Hellespontus
Thracia
Macedonia
Achaia
Peloponnesus
Creta
Italia
Sicilia
Sardinia
Corsica
Gallia
Hispania
Mauritania
Numidia
Africa
Carthago
Mare
Mediterraneum

« J'ai été poussé par un désir ardent de visiter le monde, pour achever de rechercher ces monuments de l'antiquité répandus dans toutes les régions de l'univers, qui ont été depuis si longtemps le principal objet de mon étude, et afin de pouvoir consigner par écrit ceux qui, de jour en jour, tombent en ruines, par le long outrage du temps et de l'incurie des hommes, et qui pourtant sont dignes de mémoire.»

Cyriaque d'Ancône, 1441

CHAPITRE II
CYRIAQUE D'ANCÔNE, PIONNIER DE L'ARCHÉOLOGIE

La carte de l'île de Leucade illustre le *Liber insularum Archipelagi* de Buondelmonti (1420). Cette «Description des îles grecques» inaugure la tradition des récits de voyage s'intéressant à la géographie et aux antiquités.



Après le partage de l'Empire romain, en 395, la Grèce devient une province de l'empire d'Orient, ou Empire byzantin, et le centre de gravité de la vie grecque se déplace d'Athènes à Constantinople. Commence alors pour la Grèce une période troublée, marquée par les invasions des peuples slaves, du VI^e^ au IX^e^ siècle, qui s'installent en Macédoine et en Thrace et s'hellénisent partiellement et progressivement. La prise de Constantinople par les croisés en 1204 place la Grèce sous la domination des féodaux d'Occident, désignés sous le nom général de «Francs». Cet événement marque le début d'une longue phase de six siècles pendant laquelle les Grecs tombent sous l'autorité de maîtres étrangers auxquels ils opposent une inlassable et héroïque résistance.

La Grèce méconnue

Le Moyen Age n'a jamais totalement oublié l'Antiquité grecque mais, au fil des siècles, il l'a de moins en moins comprise, pour des raisons religieuses et culturelles. L'esprit médiéval est

La ville de Modon, située à l'extrémité méridionale de la Messénie, sur un promontoire avancé dans la mer, faisait partie, ainsi que sa voisine Coron, des possessions attribuées aux Vénitiens dans le partage de l'Empire byzantin de 1204. Modon était une positon essentielle de l'empire de Venise et de son commerce en Orient : la Sérénissime la défendit jalousement de toute attaque, tant des Grecs que des Turcs. C'était également une escale sur le chemin de Terre sainte. «Modon est forte cité bien garnie d'artillerie et est très bien fermée de murs; devant la ville, il y a un beau havre à enfermer les galères et navires, et elle est fermée de beaux murs qui rompent le flot de la mer.» Ce récit d'un pèlerin français anonyme, en 1480, est contemporain du dessin ci-contre.

pénétré de foi, et l'idéologie chrétienne est, par définition, opposée à la culture hellénique devenue synonyme de paganisme. La fermeture des écoles philosophiques par Justinien, au VI^e siècle, marque le triomphe du christianisme et la rupture avec le passé antique, tout comme la transformation des temples en églises : le Parthénon est voué au culte de la Vierge, le «Théséion» est consacré à saint Georges. Les Grecs chrétiens abandonnent pour longtemps leur nom d'«Hellènes» pour celui de «Romains».

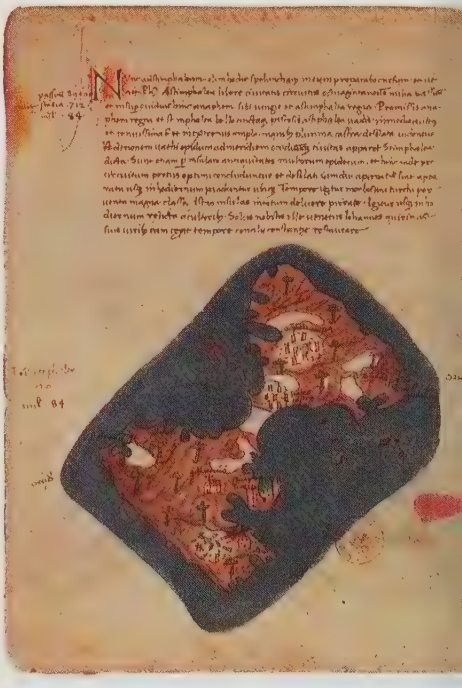
En Occident, les pays grecs ne suscitent ni intérêt ni curiosité, mais plutôt méfiance et hostilité depuis le schisme de 1054. Les Grecs schismatiques ne sont-ils pas aux yeux du pape Innocent III «pires que les Sarrasins»? C'est donc sans scrupule que les croisés mettent à sac Constantinople et se partagent l'Empire.

L'installation des Latins ne rompt qu'en apparence l'isolement de la Grèce. Traditionnellement, les routes de pèlerinage vers Jérusalem, celles du commerce avec le Levant, longent la côte sud du

Péloponnèse, passent par l'archipel, mais ne pénètrent pas à l'intérieur du pays. Les portulans, en usage depuis le XIIIe siècle, rendent le tracé des côtes avec une certaine exactitude; Athènes y figure sous le nom de Setines – déformation phonétique d'Athina –, car les murs de l'Acropole sont visibles depuis le port du Pirée. Cependant ces cartes donnent peu de renseignements sur l'intérieur des terres.

Les pèlerins s'intéressent exclusivement aux vestiges religieux, aux reliques. Qu'ils passent par voie de terre – à Corinthe – ou par voie maritime, ils ne se détournent pas de leur route pour aller visiter les restes de l'idolâtrie païenne.

Les puissantes cités commerçantes que sont Gênes et Venise ont créé leur zone d'influence : Gênes, au nord de l'Egée et en mer Noire; Venise, vers le sud, Beyrouth et Alexandrie. La Grèce continentale reste marginale par rapport à ces grands axes d'échange.



A gauche, carte d'Astypalée : « Très étroite au milieu, cette île est assez large à ses extrémités, où l'on trouve les ruines de plusieurs villes fortifiées.» A droite, Santorin : « Elle passait pour très fertile et populeuse; mais, minée par l'action plutonienne, une moitié s'effondra dans les flots. Nous voyons dans la mer une des portions de cette île, calcinée, luniforme, et nous la nommons Thérasia», précise Buondelmonti.

La Grèce redécouverte

Au tournant du XIVe siècle, rompant des siècles de silence, deux personnages font figure de pionniers dans la redécouverte de la Grèce : Cristoforo Buondelmonti et Cyriaque d'Ancône. Tous deux sont Italiens et participent au mouvement humaniste qui s'épanouit en Italie. Mais l'humanisme s'intéresse presque exclusivement aux textes des auteurs anciens et à la recherche de nouveaux manuscrits, alors que nos deux voyageurs ont la curiosité du terrain et le souci de restituer fidèlement ce qu'ils voient. On doit à Buondelmonti, un moine florentin, une première tentative de cartographie historique appliquée à la Grèce. Il visite les îles de l'Egée en géographe et en lettré.

Cyriaque, le marchand

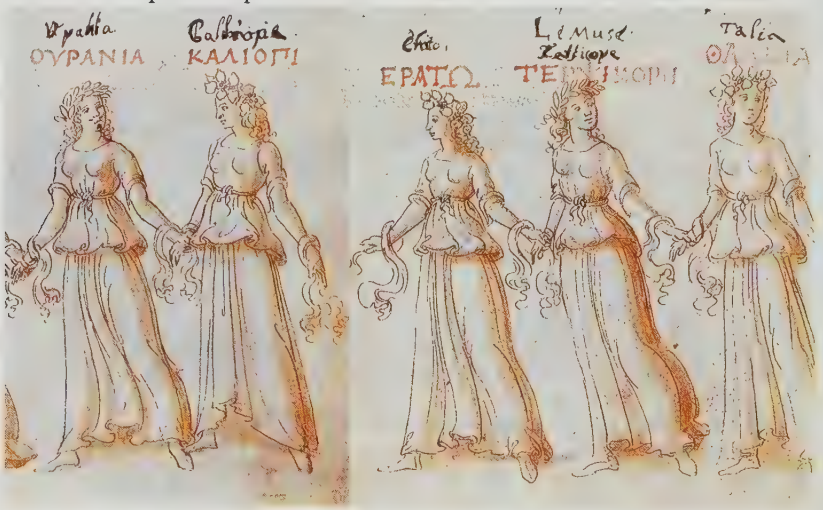
L'œuvre de Cyriaque fut plus ample et plus diverse, et c'est à juste titre qu'on considère l'infatigable voyageur comme le fondateur de l'archéologie. Cyriaque di Pizzicolli est né vers 1392 à Ancône, un des ports les plus actifs et prospères d'Italie. Il appartient à une famille de négociants spécialisés dans le commerce à longue distance et, tout jeune, il embrasse la carrière de marchand voyageur.

Comme nombre de marchands italiens du XVe siècle, Cyriaque s'adonnait au commerce des manuscrits et des petites antiquités achetées dans le Levant. Il écoulait au meilleur prix médailles, monnaies ou intailles auprès des riches mécènes ou amateurs d'art. Ainsi cette précieuse intaille en cristal de roche représentant Athéna dont l'Anconitain déchiffra l'inscription, en 1445, à bord d'une galère vénitienne («Eutychès, fils de Diokouridès, d'Aigai l'a faite»).

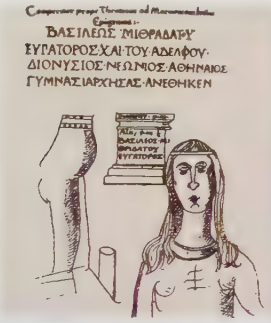
Personnage représentatif de sa classe et de son temps, doué de l'esprit d'entreprise, ayant le goût du risque et animé de la soif des richesses, il est mêlé de très près aux événements politiques de l'époque, chargé de missions diplomatiques, d'ambassades diverses qui le mettent en contact avec des personnages influents : on le trouve en 1438 au concile qui vise à mettre fin au schisme gréco-latin. A Constantinople, en 1444, il prend part aux préparatifs de la croisade de Varna contre les Turcs, croisade dont il est un actif propagandiste, pour des raisons commerciales – reprendre des marchés aux Turcs – et surtout dans le dessein de prolonger la vie du monde antique menacé par l'avance ottomane.

Cyriaque, l'archéologue

Comment ce marchand avisé devint-il vers l'âge de trente ans un pionnier de l'archéologie? Son éducation ne l'y prédisposait pas, il n'a pas fréquenté les universités. Ce sont ses premiers voyages qui ont éveillé sa curiosité pour les monuments du passé qu'il rencontre. Vers 1420, il commence à copier des inscriptions à Pola et à Rome et, en autodidacte, il acquiert sur le terrain des connaissances archéologiques et épigraphiques. C'est alors que l'idée, originale pour son époque, s'impose à lui, à savoir que «les monuments et les inscriptions sont des témoins plus fidèles de l'Antiquité classique que les textes des auteurs anciens». Il met ce principe en application en décidant de rassembler dans un livre tous les témoignages de l'Antiquité qu'il rencontrera dans ses randonnées : ce sont les *Antiquarum rerum commentaria*, qui ont été perdus, à l'exception de quelques fragments. On aurait tort de penser que commence alors pour Cyriaque une seconde vie, celle de l'explorateur et du savant. Il n'abandonne en rien son négoce; bien au contraire, ses voyages d'affaires vont faciliter ses explorations archéologiques, elles deviennent le prétexte pour s'aventurer dans des



Sur ce dessin des reliefs des Nymphes, à Samothrace, Cyriaque a inscrit en lettres grecques le nom des Muses au-dessus des figures. Ce n'est que tardivement, à la quarantaine, qu'il entreprit l'étude du grec ancien mais il y fit des progrès constants. Sa connaissance du latin resta imparfaite, et son style pauvre et incorrect. Il avait reçu une instruction pratique à base de géométrie, d'arithmétique et de cartographie.



Ces six documents proviennent de Délos où Cyriaque passe en 1445. L'Anconitain dessine avec difficulté et naïveté : la statue féminine aux longs cheveux et la jambe du Colosse des Naxiens (à gauche) ne sont que des esquisses bien imparfaites. Par contre, le croquis coté de la base du Colosse – avec un pied en place, aujourd'hui disparu – se rapproche plus de la réalité; toutes les inscriptions sont soigneusement rendues, même si les lectures sont incomplètes. On reconnaît la dédicace des Naxiens à Apollon, deux offrandes au roi Mithridate du Pont et une consécration de Philippe V de Macédoine.

régions mal connues, pour pénétrer dans des villes abandonnées, copier des inscriptions, dessiner des monuments.

On sait, par des lettres à ses amis, qu'il préparait scientifiquement ses périples. Outre cartes et portulans, un certain nombre d'ouvrages lui servent de guide : la *Géographie* de Ptolémée, l'*Histoire naturelle* de Pline et, à la fin de sa vie, un exemplaire de Strabon; en revanche, il ne possède pas de manuscrit de Pausanias, comme le prouvent ses identifications erronées de certains sites. Cyriaque peut s'enfoncer sans difficulté dans les pays helléniques grâce à sa connaissance du grec moderne et aux relations qu'il a su tisser avec les potentats locaux : à Athènes, il séjourne à la cour des ducs Acciaioli et il passe un hiver chez le despote de Mistra où enseigne le philosophe néo-platonicien Gémistos Pléthon.

Le grand voyage en Grèce de Cyriaque se déroule entre 1434 et 1435. Au cours de ce voyage et des deux qui suivent en 1444 et en 1447-1448, Cyriaque visite, à quelques exceptions près, toutes les régions qui constituent la Grèce d'aujourd'hui.

La perte de l'essentiel des *Commentaria* est irréparable; toutefois, grâce aux fragments qui en sont conservés et aux lettres, on peut se faire une idée assez précise des méthodes de l'Anconitain.

Les dessins du matériel qu'il a vu à Délos sont parfois d'une grande exactitude, même si les lectures des inscriptions laissent à désirer, soit qu'il ait mal lu, soit que l'original ait été difficile à déchiffrer.

Malgré l'ampleur de son travail épigraphique, il ne s'embarrasse pas de scrupule et n'hésite pas à fabriquer des faux. On a suspecté à juste titre l'authenticité des oracles qu'il aurait copiés à Delphes qui, à quelques variantes près, sont ceux que donne Hérodote. Il semble clair qu'il les avait directement puisés chez cet auteur. De même, il a prétendu avoir lu sur la pierre des petits poèmes, des épigrammes, qu'il avait en fait empruntés à l'*Anthologie* de Planude. Disons à sa décharge que les règles de la déontologie scientifique n'étaient pas encore fixées, que l'on ressentait moins le besoin de citer ses sources, et que ces pratiques durèrent longtemps, et appartiennent à la préhistoire de l'archéologie.

Critiquer le travail de Cyriaque à la lumière des méthodes modernes n'entache en rien son œuvre de savant. Le premier, il a accordé un rôle primordial aux vestiges matériels dans la reconstitution d'une civilisation et il a senti leur importance historique. Il faudra plusieurs siècles pour que cette évidence s'impose.

Cyriaque, le visionnaire

A la fin de sa vie, Cyriaque a conscience d'assister à l'agonie du monde antique, liée à l'avance des Ottomans. Aussi se hâte-t-il de rassembler le plus de restes possible tant que l'Hellade est encore accessible. Le but profond de son appel à la croisade est de retarder l'anéantissement de ce qui subsiste

Dans ce dessin de la façade occidentale du Parthénon par Cyriaque (page de gauche, en haut), aucune proportion n'a été respectée, d'un point de vue architectural, en dehors du nombre exact de colonnes et du rendu de l'ordre dorique. De plus, les métopes ont disparu et le soubassement est réduit à deux marches. On constate la même fantaisie dans la restitution du fronton représentant la dispute de l'Attique entre Poseidon et Athéna. Il ne subsiste des deux protagonistes qu'Athéna, au centre, dont le long vêtement rappelle plutôt la Renaissance que l'Antiquité. Cyriaque a fait disparaître Poseidon et son attelage, et a peuplé le fronton de petits personnages nus et ailés sans aucun rapport avec la réalité.

Deux dessins de Cyriaque d'Ancône : en bas, page de gauche, buste d'Aristote, ci-dessus, Mercure archaïsant de Délos.

de la culture grecque. Ses contemporains humanistes ont été surpris et parfois amusés de le voir nourrir des chimères, comme la résurrection de l'Antiquité. L'historien Pogge écrit non sans malice : «Cyriaque d'Ancône, homme verbeux et intarissable parleur, déplorait quelquefois en notre présence la chute et l'émiettement de l'Empire romain, il paraissait en souffrir terriblement.»

Il est probable que Cyriaque, perdant un peu la notion des réalités, se sentait chargé d'une mission de sauvetage; dans une église où il déchiffre des épitaphes, ne répond-il pas à un prêtre qui l'interroge sur ce qu'il fait : «C'est ma profession de ressusciter les morts des Enfers. J'ai appris cet art de la Pythie, oracle d'Apollon.» Paganisme et christianisme se mêlent naturellement dans l'expression des sentiments religieux de Cyriaque. Catholique sincère, il défend le droit des chrétiens à lire les auteurs païens, il assimile le Christ à Jupiter, invoque son génie Mercure dont il a dessiné un relief à Délos, et auquel il adresse en quittant cette île, un soir de tempête, cette prière : «Mercure, père bienfaisant des arts, de l'esprit, de l'intelligence et de l'éloquence, qui réchauffas de ta très sainte divinité notre âme et notre courage, qui assuras sur mer et sur terre notre joyeuse randonnée à travers le Latium, l'Illyrie, la Grèce, l'Asie et l'Egypte, protège encore maintenant, ô noble génie, notre intelligence, notre esprit et notre éloquence.»

« En voyageant dans la Grèce, il faudrait avoir Pausanias à la main pour trouver les choses remarquables, parce qu'il a fait autrefois ce voyage par la même curiosité ; prendre les vues de Tempé en Thessalie, du Parnasse, du temple de Delphes et des ruines d'Athènes ; rapporter le plus d'inscriptions qui se pourra. »

Mémoire des observations
que l'on peut faire dans les voyages du Levant,
remis à M. Galland par Colbert en 1679

CHAPITRE III
SEIGNEURS ET SAVANTS

Dessin des métopes et de la frise du Parthénon attribués à J. Carrey (1674). Ces relevés constituent une source indispensable pour la restitution complète du décor sculpté du temple dans la mesure où beaucoup de statues et de bas-reliefs ont été gravement endommagés ou ont disparu.

Le siège de Lemnos (à gauche) illustre la foudroyante avancée des Ottomans au XV^e siècle. Après l'Attique (1456) et la Morée (1460), l'Eubée puis Lemnos (1478) tombent sous leur joug. Ces guerres ensanglantent les mers du Levant. A Nègrepont (Eubée), que Mahomet II fait attaquer par une flotte immense, la résistance de la population est héroïque; les femmes combattent sur les remparts. Les Turcs vainqueurs massacrent la population masculine et emmènent femmes et enfants en esclavage à Constantinople.

Bien avant la chute de Constantinople en 1453, les Turcs avaient commencé la conquête des territoires helléniques. Il leur suffit ensuite de quelques années pour annexer toute la Grèce continentale. Au XVI^e siècle, ce fut le tour de Rhodes, de Chypre et des Cyclades; seule la Crète résistait encore au XVII^e siècle. C'est en vain que les Vénitiens essayèrent de s'opposer à cette expansion; la victoire de Lépante, en 1571, fut sans lendemain. Les hostilités incessantes, la crainte des représailles, la méfiance des Turcs, prompts à accuser tout curieux d'espionnage, sans compter les risques liés à la piraterie, raréfièrent les voyageurs.

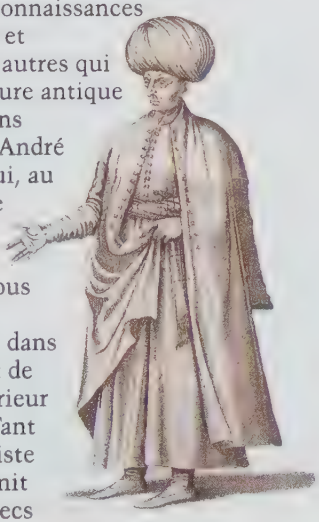
Des humanistes en voyage

Cependant, de nouvelles circonstances politiques vont rendre le Levant plus accessible aux Occidentaux. La signature des Capitulations, l'établissement de missions catholiques, Jésuites et Capucins notamment, favorisent les contacts avec les pays helléniques.

Non que la Grèce soit, au XVI[e] siècle, un but de voyage en elle-même : on la visite sur le chemin de Jérusalem ou de Constantinople. On y rencontre donc toujours beaucoup de pèlerins, des négociants et, fait nouveau, les membres des missions diplomatiques. Plus nombreux, les voyageurs sont aussi mieux instruits. Ils ont en commun un nouvel état d'esprit, caractérisé par la curiosité de voir des choses nouvelles, l'intérêt pour les faits géographiques – l'œuvre de Ptolémée est abondamment publiée – et pour l'histoire de l'Antiquité. En un mot, ils participent au courant de pensée humaniste qui se développe hors d'Italie et que l'exode des intellectuels byzantins vers les pays occidentaux, après la conquête turque, est venu renforcer.

Ces trois dessins sont de la main de Nicolas de Nicolay, valet de chambre et géographe du roi Henri II, qui fit partie de la suite du seigneur d'Aramont, ambassadeur français auprès du Grand Turc. Il voyagea en Grèce en 1551 et recueillit de nombreux documents sur le pays, ses habitants, leurs coutumes et leurs costumes. Les esquisses vivantes dont il agrémente ses descriptions firent le succès de son récit (en bas, page de gauche, «gentilhomme» grec; ci-contre, dame de Chios; ci-dessous, marchand grec).

Parmi ces voyageurs, certains sont de vrais érudits comme le naturaliste et médecin Pierre Belon qui, en 1546, part étudier les plantes, animaux et minéraux dans l'archipel, et vérifier les connaissances transmises par les naturalistes et géographes anciens. Il en est d'autres qui cachent sous un vernis de culture antique les traditions et les superstitions héritées du Moyen Age. Ainsi André Thevet, ce moine géographe qui, au retour d'un pèlerinage en Terre sainte, s'arrête dans quelques îles et mentionne Délos. Dans l'ensemble, les relations qui nous sont parvenues étaient assez pauvres et plates et l'on restait dans une grande ignorance sur l'état de la Grèce, non seulement l'intérieur du pays, mais aussi Athènes. Tant et si bien que le célèbre helléniste de Tübingen Martin Kraus se mit en correspondance avec des Grecs



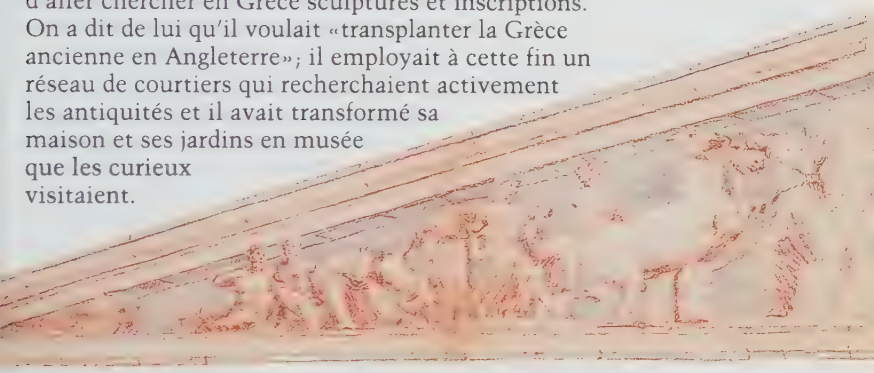
de Constantinople auxquels il demandait si Athènes avait été détruite et remplacée par un village de pêcheurs. La réponse de Théodore Zigomalas, en 1554, si elle prouve l'existence d'une ville encore peuplée et toujours parée de ses monuments, ne fournit guère de précisions.

La passion des collections

Il faut attendre le XVIIIe siècle pour que s'ouvre l'ère des grands voyages en Grèce, souvent commandités par les collectionneurs. Le goût des collections, le désir de posséder des objets rares ou précieux s'est propagé depuis François Ier. Signe de prestige pour les Grands ou pour les érudits fortunés, l'esprit de collection est aussi la marque d'un intérêt plus objectif pour les vestiges du passé, considérés non plus sous l'angle de

Le Titien peint en 1568 ce portrait de Jacopo Strada qui est désigné sur le tableau comme citoyen romain et «antiquaire». Comme les collectionneurs de son temps, son intérêt se portait sur les médailles et les monnaies – que l'on aperçoit sur la table –, et sur les statues – il tient dans les mains une Vénus. A l'occasion, il faisait commerce de ses trouvailles au profit des cours de Bavière et d'Autriche.

la rareté, mais comme matériel scientifique. Dès le XVIe siècle, de remarquables collections d'antiques existaient en Italie. A l'aube du XVIIe siècle, en Angleterre, le pionnier en ce domaine fut le comte d'Arundel, imité par le roi Charles Ier et le duc de Buckingham. Diplomate féru d'art, il conçut le projet d'aller chercher en Grèce sculptures et inscriptions. On a dit de lui qu'il voulait «transplanter la Grèce ancienne en Angleterre»; il employait à cette fin un réseau de courtiers qui recherchaient activement les antiquités et il avait transformé sa maison et ses jardins en musée que les curieux visitaient.



L'odyssée d'un ambassadeur

La France n'était pas en reste; Mazarin, puis Louis XIV et Colbert eurent l'idée d'utiliser les ambassadeurs de France à Constantinople pour accroître leurs collections et leurs bibliothèques. Parmi eux se détache l'étonnante figure du marquis de Nointel : bel esprit, grand connaisseur d'antiquités, d'une curiosité insatiable, il passa en voyage une grande partie de son ambassade, de 1670 à 1679. Son périple dans le Levant, au cours duquel il s'attarda longuement dans les Cyclades en compagnie de l'orientaliste Antoine Galland, le futur traducteur des *Mille et Une Nuits*, fut une exploration complète et consciencieuse de tout ce qu'offraient les régions visitées. Le marquis avait d'ailleurs tenu à donner à ce voyage un tour scientifique en demandant aux consuls et aux missionnaires implantés en Grèce des mémoires sur le passé et sur l'état présent du pays. Malheureusement, Nointel joignait à ces qualités de sérieux une avidité de collectionneur, voire de chasseur de trésors. Partout où il passa, il recueillit stèles, bas-reliefs, textes épigraphiques...

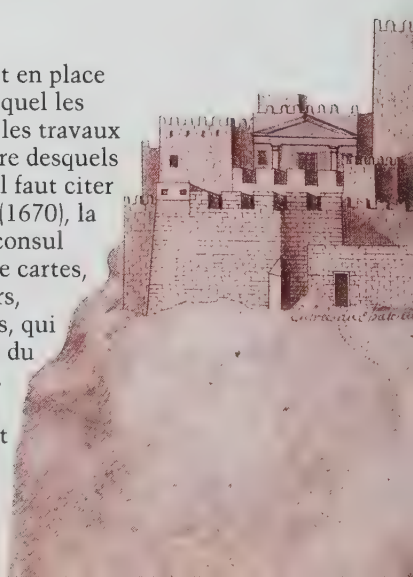
Lors de la visite du marquis de Nointel, en 1674, le fronton occidental du Parthénon était presque complet. Sa composition d'ensemble n'est plus connue que par ce dessin de J. Carrey. Après le siège de 1687, le doge Morosini, désireux d'emporter un trophée à Venise, fit détacher le groupe représentant les chevaux et le char d'Athéna. A la suite d'une fausse manœuvre, les sculptures se fracassèrent sur le rocher.

Le 4 novembre 1674, l'ambassadeur fait son entrée à Athènes avec la pompe et le faste dont il s'entoure en toute occasion. Admis à visiter l'Acropole – privilège très rare en cette époque de paix armée entre Venise et l'Empire ottoman –, il reste ébloui devant la splendeur des constructions et de leur décoration qu'il est le premier à juger supérieures à celles de Rome : «Personne n'a eu autant de moyens que j'en ai rencontrés de bien examiner toutes ces richesses de l'art et l'on peut dire d'icelles qui se voient dans le château autour du temple de Minerve qu'elles surmontent ce qu'il y a de plus beau dans les reliefs et les statues de Rome. [...] Tout ce que l'on peut dire de plus élevé de ces originaux, c'est qu'ils mériteraient d'être placés dans les cabinets ou galeries de Sa Majesté où ils jouiraient de la protection que ce grand monarque donne aux arts et aux sciences qui les ont produits.» On pardonnera au marquis de Nointel ses intentions sacrilèges – que d'autres partagèrent – au nom de l'œuvre de première importance qu'il fit exécuter et qui honore son nom : les dessins de deux cents figures des frontons, des métopes et des frises du Parthénon dont une parti disparut définitivement lors du bombardement de 168[illegible].

Au XVII[e] siècle, l'Acropole est une place forte, défendue par un système complexe de fortifications qui renforce l'escarpement naturel du rocher. Une enceinte basse englobe le théâtre d'Hérode Atticus; au-dessus, la deuxième ligne de défense suit les murailles antiques. De ces remparts crénelés émergent, à gauche, les Propylées, surélevés et murés dès le Moyen Age, et la Tour franque.

Erudits et missionnaires

Dans le dernier tiers du XVII[e] siècle se met en place tout un mouvement de recherche dans lequel les Français tiennent le premier rang. Parmi les travaux de grande valeur documentaire, au nombre desquels les dessins du Parthénon ont leur place, il faut citer le plan d'Athènes, dit plan des Capucins (1670), la relation du père Babin (1672) et celle du consul Giraud (1675). Cet ensemble d'écrits et de cartes, très cohérent, n'est pas dû à des voyageurs, mais à des personnes installées à Athènes, qui ont acquis une connaissance approfondie du pays. Tous sont des gens instruits et tous font œuvre désintéressée. Le consul Giraud, homme de bonne culture, parlant le grec comme le turc, était le cicérone éclairé de tous les voyageurs. Selon Jacob Spon, qu'il guida à travers la ville,



personne n'était mieux au courant des antiquités d'Athènes; il fut le premier à attribuer les sculptures du Parthénon à Phidias.

Les missionnaires français envoyés en Grèce avaient reçu une solide formation intellectuelle et exercèrent une influence très favorable à la sauvegarde des monuments et à leur étude. Les Capucins firent l'acquisition du monument chorégique de Lysicrate, communément appelé Lanterne de Démosthène et si souvent représenté par la suite. Comme les étrangers étaient traités en suspects par les Turcs et qu'il leur était interdit de dessiner ou de faire des relevés, les pères profitèrent de leur situation pour dresser le premier plan général de la cité, le plus détaillé et le plus précis de l'époque.

Un peu plus tard paraissait la relation d'un jésuite, missionnaire en Grèce, le père Babin. La description qu'il donnait d'Athènes coïncidait assez exactement avec le plan des Capucins. Elle sembla suffisamment complète et sérieuse au savant Jacob Spon pour qu'il la publiât lui-même. Et c'est Pausanias dans une main, le petit livre du père Babin dans l'autre, qu'il aborda quelques années plus tard la cité de Périclès.

La plate-forme de l'Acropole est couverte d'habitations où loge la garnison. Le Parthénon se détache au-dessus de cet enchevêtrement. La toiture et le fronton oriental n'ont pas été représentés, mais l'édifice est complet. Un minaret coiffe l'angle sud-ouest, signalant la présence d'une mosquée depuis 1460. Le dessin donne un état de l'Acropole en 1687, l'année même de la catastrophe.

Au cours de son voyage, Spon a copié plus de deux mille inscriptions grecques et latines. On le voit ici, à Ephèse, plongé dans son travail de déchiffrement; mais l'archéologie ne se limite pas à l'étude des médailles et des inscriptions, «c'est aussi par les objets que les Anciens transmettaient religion, histoire, politique, arts et sciences».

L'archéologie selon Jacob Spon

Spon occupe une place de choix parmi les savants qui ont contribué à la naissance de l'archéologie, terme qu'il est le premier à employer dans la préface de son ouvrage d'épigraphie, les *Miscellanae eruditae antiquitatis*. Il considère que l'apport de la philologie classique n'est plus suffisant pour faire progresser les sciences historiques; il faut remonter à ces autres sources que sont les inscriptions et monuments gravés. Les vestiges antiques sont des livres «dont les pages de pierre et de marbre ont été écrites avec le fer et le ciseau». L'exploitation systématique des inscriptions, la comparaison incessante entre les textes et les données observables sur le terrain constituent les règles de la méthode critique selon Spon; méthode qu'il a appliquée au cours du voyage qu'il entreprit sans mission officielle, pour satisfaire son goût des antiquités, et qui le conduisit en Grèce par l'Italie et l'Asie Mineure, en compagnie d'un botaniste anglais, Georges Wheler.

De la traversée de ces contrées, Spon nous a laissé

de brefs récits sans fioritures, tout occupé qu'il était à découvrir et à copier des inscriptions partout où il passait, à Délos, à Delphes, à Smyrne...

1676 : le séjour à Athènes

Accompagné de Wheler, Spon mène à Athènes la première grande exploration archéologique. La cité du XVII[e] siècle n'est plus celle qu'a vue Pausanias. Le terrain est couvert d'habitations, d'églises byzantines, de mosquées, de ruines aussi! Sur l'Acropole, les masures où logent les soldats s'entassent entre les monuments. L'investigation sur ce sol non déblayé est presque impossible, et il faut compter avec la surveillance de la garnison et l'hostilité de la population. Pourtant, les monuments étaient à la fois plus nombreux et mieux conservés qu'aujourd'hui. Ils n'avaient pas trop souffert de la présence ottomane. Sans doute les souvenirs grandioses attachés à l'histoire de la ville la protégeaient-ils aux yeux des autorités; il était interdit de toucher aux sculptures du «temple des idoles» – c'est ainsi que les musulmans désignaient le Parthénon.

Sous la conduite du consul Giraud – sans doute le troisième personnage représenté sur la gravure –, Spon et Wheler découvrent Athènes. Dépassant légendes et traditions, Spon «concilie les monuments avec l'histoire». «Le plus sûr dans ces matières est de ne prendre aucun préjugé des opinions communes, si on ne les examine soi-même et si on ne les pèse à la balance de la raison.»

Très jeune, à Lyon, Spon commence à collectionner des médailles; il lui arrive d'en faire commerce, car ce «médecin antiquaire» a peu de moyens financiers. Il publie à ses frais le premier volume des *Miscellanea*, mais le second ne voit pas le jour : humaniste tolérant et protestant convaincu, Spon, touché par la révocation de l'édit de Nantes, s'exile en Suisse et y meurt en 1685.

Au cours de son itinéraire, Spon s'efforce de restituer aux lieux et aux monuments leur nom et leur origine, en confrontant ses observations avec les témoignages des auteurs anciens et les quelques descriptions des voyageurs modernes. Il réussit d'ailleurs à redresser beaucoup d'idées reçues : le premier, il identifie le temple de la Victoire sans ailes – ou temple d'Athéna Niké –, abattu en 1687 pour faire place à un bastion; il interprète correctement le monument de Lysicrate, «un monument de gloire érigé à l'honneur de ceux qui avaient vaincu dans une de ces actions célèbres [concours scéniques]»; dans la tour des Vents, ordinairement appelée Tombeau de Socrate, il reconnaît une horloge hydraulique.

Mais l'archéologue s'est aussi trompé : il prend les Caryatides pour les Grâces de Socrate que Pausanias avaient vues sous les Propylées; il dit son admiration devant le Parthénon : «Sa vue nous imprima un certain respect et nous restâmes longtemps à le considérer sans lasser nos yeux.» Mais c'est pourtant là qu'il commet ses plus graves erreurs. Il inverse les frontons, car il ne tient pas compte de l'ouverture des temples à l'est, il refuse l'attribution des sculptures à Phidias et les reporte à l'époque d'Hadrien, parce qu'il croit reconnaître les personnages : «Les deux dernières statues de ce côté-là, c'est l'empereur Hadrien, assis et demi-nu, et, près de lui, sa femme Sabine. Je ne pense pas qu'on ait pris garde avant moi à cette

La tour des Vents était un monument déjà populaire dans l'Athènes du XVII^e siècle. Cette tour octogonale de marbre blanc, décorée des figures symboliques des vents, abritait une horloge hydraulique, élevée au I^er siècle av. J.-C.

particularité qui mérite d'être remarquée.» Erreur regrettable, car elle fut rapidement admise et avait encore cours au XIXe siècle quand les marbres du Parthénon arrivèrent à Londres. Malgré ces errements, la narration de Spon était un événement; le public ne s'y trompa pas et lui fit un énorme succès. *Le Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, qui fut traduit en plusieurs langues, devint le guide des voyageurs instruits jusqu'à l'époque romantique.

Un malheur imprévu allait ajouter au renom de l'ouvrage : l'auteur était un des derniers Européens à avoir vu et décrit le Parthénon encore intact. Le 26 septembre 1687 – pendant le siège d'Athènes par les Vénitiens –, une bombe tomba sur le temple, où les Turcs avaient entreposé des munitions, et le réduisit à l'état de ruine. «Nous déplorerons à jamais qu'un monument construit avec une perfection qui défiait depuis deux mille ans l'injure du temps et la barbarie des hommes ait été détruit par l'Europe chrétienne.» Cette condamnation par le comte de Laborde des méfaits des Italiens peut aussi bien s'appliquer aux Français, aux Anglais et aux Allemands, qui réussirent aux siècles suivants à démonter le Parthénon et à emporter dans leur pays le décor sculpté des monuments de la Grèce classique.

Ce dessin de l'ingénieur vénitien Verneda reproduit le bombardement de l'Acropole, auquel il a assisté. Une gigantesque explosion, suivie d'un incendie, ravagea le Parthénon : la toiture fut emportée, le mur de la cella et de nombreuses colonnes s'écroulèrent, laissant le temple coupé en deux; une partie de la frise de Phidias vola en éclats. La déflagration fut si forte que des débris de l'édifice furent projetés dans le camp des assiégeants.

« Lorsque je quittai Paris pour visiter la Grèce, je ne voulais que satisfaire la passion de ma jeunesse pour les contrées les plus célèbres de l'Antiquité. J'étais entraîné par une curiosité dévorante que j'allais rassasier de merveilles ; je goûtais d'avance le plaisir de parcourir cette illustre et belle région un Homère et un Hérodote à la main. Enfin, je me promettais une ivresse continuelle dans un pays où le moindre rocher s'offre à l'imagination peuplé de Dieux et de Héros. »

Comte de Choiseul-Gouffier, 1782

CHAPITRE IV
LE MYTHE GREC

Le voyage et l'œuvre illustrée du peintre J. Stuart et de l'architecte N. Revett marquent une étape décisive dans la connaissance des monuments d'Athènes. Page de gauche, autoportrait de Stuart «L'Athénien» dessinant l'Erechthéion.

Cette grotte près de Vari, sur les flancs de l'Hymette, a été aménagée par le Thessalien Archédamos qui se disait inspiré par les Nymphes. Chandler et Pars ont été séduits par ce mélange de beautés naturelles et de curiosités archéologiques, caractéristiques de la sensibilité de leurs contemporains.

Au XVIII^e siècle, la Grèce est à la mode et les voyageurs y affluent. Aux traditionnelles catégories de visiteurs viennent se joindre des artistes et des jeunes gens des classes fortunées qui, leurs études achevées, complètent leur éducation par un périple autour de la Méditerranée, ce qu'il est convenu d'appeler le «grand tour». Tous prennent la plume à leur retour et les publications de ces recueils de voyages, de mieux en mieux illustrés, sont autant de succès de librairie. Cet engouement est conforme à l'esprit du siècle. La philosophie des lumières professe deux idées maîtresses, celle de nature et celle de raison. Or, on a admis une fois pour toutes que l'une et l'autre sont l'apanage de l'Antiquité. On assiste donc, après 1750, à un retour à l'antique, à ses valeurs esthétiques et morales. «Patrie des arts»,

«éducatrice du goût», la Grèce devient l'école de l'Europe.

Dans un domaine différent, la Grèce sort de l'ombre et fait son apparition sur la scène politique. L'affaiblissement de l'Empire ottoman, miné par l'anarchie intérieure, laisse la voie libre aux ambitions des grandes puissances qui envisagent son démembrement et la réalisation du «projet hellénique» sous-entendant la libération des Grecs. La Russie, dans son désir d'expansion vers le sud, s'affirme comme protectrice des orthodoxes et fomente des soulèvements. Les guerres russo-turques du XVIII[e] siècle précipitent le déclin de la Sublime Porte.

Des voyages plus faciles

Cette situation provoque un changement d'attitude des Turcs vis-à-vis des étrangers. La surveillance se relâche et les visiteurs en profitent pour circuler et explorer plus facilement le pays, s'enfoncer dans l'intérieur des terres jusqu'en Macédoine, en Thessalie ou dans le Magne. C'est à ce moment que se met en place un courant d'exportation d'antiquités sur lequel les autorités ferment les yeux. Certes, tout voyage comporte encore ses dangers – il faut se faire accompagner de janissaires pour se protéger des bandes de *klephtès* («brigands»), et la peste sévit souvent – mais l'ère des explorations périlleuses touche à son terme, tandis que celle du voyage romantique s'annonce.

De leur côté, les Grecs ne sont pas sans tirer parti de ce nouvel état de choses. Grâce à la protection russe, ils accroissent leur puissance maritime et commerciale; le mieux économique aidant, se crée une bourgeoisie et se développe un sentiment national, alimenté notamment par les idées des lumières et par l'effort pédagogique des Grecs de la diaspora. Ainsi, Adhamandios Coraïs, à Paris, diffuse les auteurs grecs anciens et fixe la langue grecque moderne. Le voyageur étranger a aussi sa place dans la prise de conscience par les Grecs de leur identité. Par le culte qu'il voue à l'Antiquité, il réveille la mémoire ancestrale d'un peuple asservi.

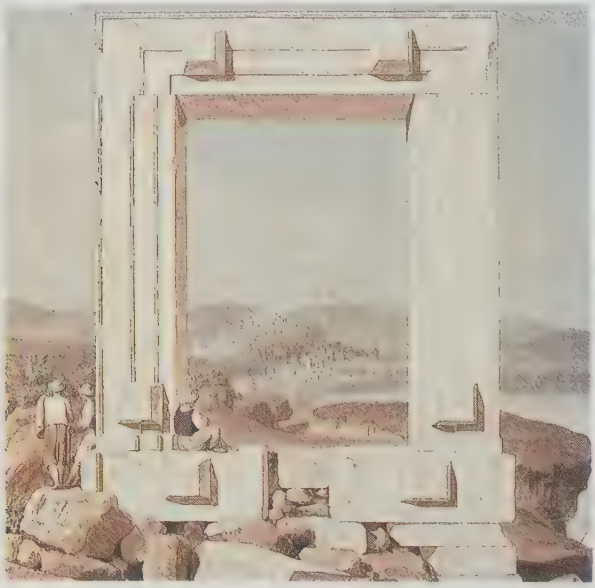
Ci-dessus, le monument funéraire de Philopappos, érigé par les Athéniens au II[e] siècle de notre ère, en l'honneur d'un prince syrien bienfaiteur de la ville. Il se dresse, solitaire, sur la colline des Muses; avec sa façade incurvée et décorée de pilastres et de statues, tournée vers l'Acropole, il a inspiré les artistes. Cette aquarelle de Stuart est d'une grande fidélité.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, la Grèce se visite sur le chemin du Levant. Les voyageurs sont donc conduits à découvrir les ruines grecques d'Asie Mineure. L'helléniste Chandler et le peintre Pars sont passés en 1765-1766 au sanctuaire oraculaire d'Apollon de Didymes, près de Milet. Ci-contre, Pars reproduit avec exactitude un chapiteau du temple, mais il l'introduit dans un cadre exotique. Ce mélange de précision archéologique et de goût du pittoresque est un trait de la relation de voyage jusqu'au XIXe siècle : le Français Pouqueville (1770-1838) excelle dans ce genre littéraire. Cependant, au même moment, le colonel anglais Leake (1777-1860) dégage les règles du récit scientifique et fonde la géographie historique.

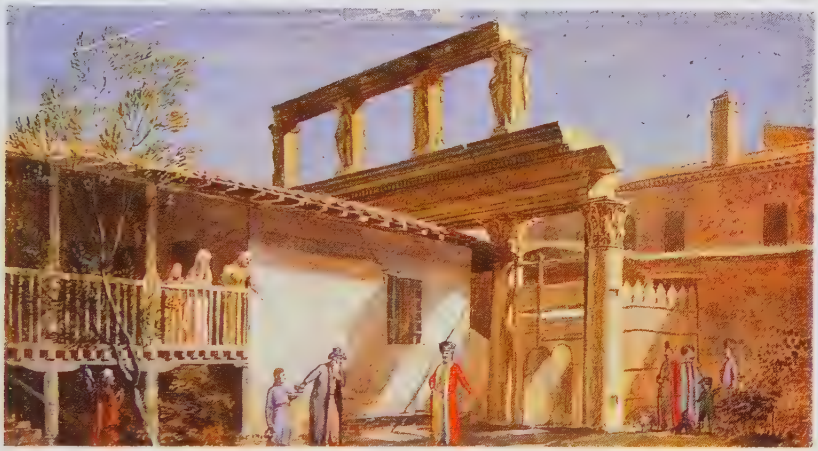
Savants et philologues en mission

Tout ne change pas au XVIIIe siècle. On continue d'envoyer en Orient des missions officielles. Joseph Pitton de Tournefort, un des célèbres naturalistes du temps, part en 1700 dans l'archipel «vérifier sur les lieux ce que les Anciens ont su de plus particulier touchant l'histoire naturelle, et principalement les plantes». Ce botaniste ne néglige pourtant pas les antiquités dont il rend compte avec un esprit critique. La plupart des autres missions ont pour but de découvrir des médailles et des manuscrits anciens pour la bibliothèque royale, telle, sous le règne de Louis XV, l'expédition, aujourd'hui encore controversée, de l'abbé Fourmont, qui se vanta d'avoir détruit Sparte et qui apporta une moisson d'inscriptions tant authentiques que fausses. A la fin du siècle, le grand helléniste des lumières, Jean-Baptiste d'Ansse de Villoison, poursuit cette inlassable et bien décevante quête de manuscrits et ramène lui-même des inscriptions antiques. Pourtant, la philologie ne passionne plus autant.

Avec Tournefort a lieu l'un des derniers grands voyages scientifiques, sans prétention littéraire. Ci-dessus, une statue féminine de Kéa, donnée comme Némésis (?); le dessin est d'Aubriet, qui accompagnait Tournefort.



Porte intérieure de la cella du temple d'Apollon à Naxos (VIe siècle av. J.-C.). «Cette porte qui n'est que de trois pièces de marbre blanc est d'un grand goût dans la simplicité : deux pièces en font le montant et la troisième le linteau.» Cette description précise et sèche, bien dans la manière de Tournefort, est illustrée ci-contre par une aquarelle de Thomas Hope (vers 1795).



Ce portique corinthien, surmonté d'un attique à piliers décorés de figures mythologiques en relief (IIe siècle apr. J.-C.), se trouvait dans le quartier juif espagnol de Thessalonique, ce qui explique la forme curieuse de son nom moderne («Las Incantadas», «Les Enchantées»). Sur le dessin, Stuart et Revett sont reçus par le rabbin. La ruine a été démontée et transportée au Louvre en 1865.

L'intervention des architectes anglais

Les architectes à la recherche de nouvelles références ouvrirent la voie aux études d'archéologie. L'impulsion vint d'Italie. La découverte d'Herculanum en 1738, celle de Pompéi en 1748, les fouilles qui y furent menées, renouvelèrent la connaissance de l'Antiquité. Savants et artistes se trouvaient au contact direct d'une civilisation profondément influencée par la Grèce classique et hellénistique : copie d'originaux grecs en sculpture, fresques inspirées de la peinture grecque de chevalet.

Parallèlement, l'exploration des temples de Paestum en Italie du Sud, que Soufflot dessina en 1750, puis de ceux de Sicile, révéla le dorique grec sans base qui dérouta les architectes par ses proportions et fut tout d'abord jugé primitif.

C'est à ce moment que le champ des recherches s'étendit à la Grèce. Les premiers à partir furent deux Anglais, un peintre, James Stuart, et un architecte, Nicolas Revett, qui s'étaient rencontrés à Rome. Tous deux s'intéressaient à l'archéologie et formèrent le projet de reconnaître, mesurer et dessiner les antiquités d'Athènes. La société londonienne des Dilettanti subventionna leur entreprise et les chargea de réunir des modèles d'ornementation destinés aux architectes anglais.

Stuart et Revett à Athènes

Le «Théséion» (page précédente), le mieux conservé des temples d'Athènes (Vᵉ siècle av. J.-C.), se dressait, quand Stuart le dessine en 1751, un peu à l'écart de la ville et en bordure de champs cultivés. Bien que consacré à Héphaïstos, il doit son nom traditionnel aux représentations figurées des exploits de Thésée sur les frises. Transformé en église, il a subi peu de dommages de la part des Turcs. Au premier plan, scène de la vie quotidienne : des ouvriers agricoles albanais vannent le grain, surveillés par un intendant turc

L'Arc d'Hadrien (ci-contre), porte monumentale de marbre, délimitait la ville antique de la ville romaine ou Nouvelle Athènes. A peu de choses près, on le voit aujourd'hui comme Stuart l'a représenté avec sa façade à étage, l'arcade du bas supportant le portique corinthien percé de trois baies.

L'Odéon d'Hérode Atticus par Stuart

Cet odéon servait à la fois de salle de concert et de théâtre. Il fut construit au IIe siècle apr. J.-C. au sud-ouest de l'Acropole par le «milliardaire athénien» Hérode Atticus. Bien que très ruiné, il avait encore grande allure au milieu du XVIIIe siècle avec sa double rangée d'arcades. Stuart l'a dessiné de l'intérieur et l'a également décrit dans *Les Antiquités d'Athènes* : «Le proscenium, le logeum, l'orchestre sont aujourd'hui couverts de terre et de décombres. [...] Le temps a recouvert d'une couche de terre végétale l'aire sur laquelle s'élevaient les sièges des spectateurs on y sème aujourd'hui de l'orge que les chevaux du Disdar Agha mangent en vert.»

A l'origine club mondain, fondé en 1733 pour l'encouragement des beaux-arts par le comte de Sandwich, la Société gagna en sérieux et réunit les meilleurs connaisseurs de l'art antique. Elle exerça alors une influence considérable sur le goût anglais, commandita des expéditions et finança la publication de leurs résultats – après Stuart et Revett en Grèce, Revett et l'helléniste Chandler en Asie Mineure.

De 1751 à 1753, Stuart et Revett demeurent à Athènes, puis ils visitent l'archipel où ils font également des relevés. Leur activité est considérable. Ils lèvent un plan de l'Acropole, dessinent les édifices avec soin et précision, en donnent une analyse savante et procèdent même à des fouilles de vérification, comme à la tour des Vents où ils sondent les bases du monument. Tout n'est pas exempt d'erreurs : croyant rectifier Spon, ils replacent le temple d'Athéna Niké dans l'aile sud des Propylées; au Parthénon, ils n'ont pas vu l'inclinaison des colonnes et la courbure du stylobate. Mais leur travail fait date et autorité. Le résultat fut un magnifique ouvrage accompagné de planches gravées et de cartes. Le premier tome parut en 1762 et, plus tard, Visconti, le grand archéologue italien, put écrire : «Stuart révéla le premier en Europe le véritable goût de l'architecture grecque.»

Les ruines pittoresques de David Le Roy

La suite de la publication traîna en longueur, et Stuart et Revett se trouvèrent devancés par Julien David Le Roy, architecte et pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Il fit un voyage d'étude en Grèce au même moment que les deux Anglais. Fort orgueilleux, il se hâta de publier, en 1758, avant ses rivaux, les *Ruines des plus beaux monuments de Grèce.* C'était la première fois qu'étaient reproduits des édifices helléniques, la première fois qu'on étudiait le dorique grec et son évolution d'après les proportions – n'avait-on pas prétendu que l'architecture du Parthénon ne valait pas sa sculpture? Le Roy faisait aussi connaître l'ionique de l'Erechthéion. Devenu professeur à l'Académie d'architecture de Paris, il s'employa à imposer les modèles grecs.

« Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes», proclamait Diderot... C'est la conception qui transparaît dans les dessins de Le Roy : il revendique la liberté d'inspiration et le droit de modifier proportions et perspective; ainsi, «les ruines affectent plus vivement les spectateurs et font passer dans leur âme toute l'admiration dont on est frappé en voyant les monuments.»

Mais les dessins de Le Roy manquent d'exactitude et font une grande place à l'imagination et à la fantaisie. De toute évidence, David Le Roy a été influencé par le goût de la représentation des ruines, si caractéristique de la sensibilité du XVIII[e] siècle et que Piranèse a contribué à répandre. Symbole de la fuite du temps, de la disparition des civilisations, de la pérennité de la nature, les ruines, sujet principal d'une œuvre ou simple décor d'un tableau, sont toujours un cadre de méditation et de rêverie. Soucieux de créer une atmosphère «romantique», les artistes sont rarement fidèles à la réalité du paysage grec ou des sites antiques.

La dernière publication monumentale du siècle est le *Voyage pittoresque* du comte de Choiseul-Gouffier,

Ci-dessous, deux colonnes ioniques supportant un entablement, seul reste, sur le Lycabette, de l'aqueduc d'Hadrien; elles furent détruites en 1778.

Vue panoramique d'Athènes par Cassas (1784). Au centre, le temple de Jupiter olympien dresse ses deux faisceaux de colonnes imposantes entre lesquelles se profile l'Acropole; étagé sur les pentes, le quartier albanais. Sur la gauche, les arcades de l'Odéon d'Hérode Atticus, le « Théséion » et le monument de Philopappos. Au-dessus de l'architrave du temple s'élève la niche du stylite, où vécut un ermite byzantin.

futur ambassadeur à Constantinople. Comme son prédécesseur le marquis de Nointel, qu'il rappelle par bien des traits, le comte entretenait une équipe de chercheurs et d'artistes au nombre desquels les peintres Fauvel et Cassas. Sa relation, sans prétentions archéologiques, mais des mieux informées, reflète une image radieuse de la Grèce, conforme au mythe, forgé par l'éducation, de toute une génération.

La Grèce rêvée

Aucun ouvrage, pourtant, n'a autant attisé la curiosité du public que le *Voyage du jeune Anacharsis*, publié en1788, de l'abbé Barthélemy. Moitié histoire, moitié roman, le livre connut un prodigieux succès à l'échelle européenne – ce fut un des premiers ouvrages traduits en grec moderne. Il dépeignait une Grèce élégante, raffinée, aimable, accommodée en quelque sorte au goût du jour. A travers les tableaux de la vie domestique ou des Panathénées, mœurs et mentalités modernes se trouvaient mêlées à celles des Anciens, et «ce voyage d'un Scythe ressemblait infiniment à celui d'un Parisien». Non que l'auteur manque d'érudition – ce spécialiste des langues anciennes connaît la

civilisation et est familier des auteurs classiques –, mais il n'est pas allé en Grèce, il ne «sent» pas les Grecs et, homme du XVIIIe siècle, il en donne une image conventionnelle et fausse, justifiant le jugement de Stendhal : «Le pays du monde où l'on connaît le moins les Grecs, c'est la France, et cela à cause de l'ouvrage de l'abbé Barthélemy.»

Les grandes publications d'un côté, le *Voyage d'Anacharsis* de l'autre, la connaissance plus intime de la vie quotidienne à Herculanum et à Pompéi, le mobilier des tombes étrusques – qui comporte de nombreux vases grecs – provoquent à la fin du siècle, une mode grecque ou «anticomanie».

Le goût grec n'était pas seulement une fantaisie, c'était aussi un besoin de régénération tant de la littérature, de l'art que des mœurs, en réaction contre le baroque finissant. Cette révolution fut particulièrement nette en architecture : en Angleterre, elle fut annoncée par le pavillon que Stuart construisit à Hagley Park, reconstitution du temple dorique du « Théséion » ; Revett reproduisit près de Salisbury un portique de Délos. En France, le style dorique apparut avec l'église Sainte-Geneviève dessinée par Soufflot et avec le portique du couvent de la Charité, œuvre d'Antoine, élève de Le Roy.

Composition antiquisante dans laquelle Hubert Robert, dit «Hubert des ruines», a rapproché artificiellement des éléments d'architecture et de sculpture : colonne, bas-relief brisé, statue de Minerve, débris de chapiteaux. Des figurines animent le décor : au premier plan, une femme en train de peindre. Ces ruines fausses et pittoresques, ces évocations élégiaques caractérisent une anticomanie préromantique.

Nouveaux regards sur l'art

Les architectes n'ont pas été les seuls à contribuer à la formation d'une science archéologique moderne. A la même époque, deux hommes l'ont aussi brillamment servie : le comte de Caylus et Johann Joachim Winckelmann. Chacun à sa manière, ils ont orienté les recherches sur les antiquités vers l'étude de l'art. Tous deux sont amoureux de la Grèce où, pourtant, ni l'un ni l'autre n'a réussi à aller. Le comte de Caylus joue un rôle capital en tant qu'archéologue. Rompant avec la tradition philologique, qui veut que le témoignage écrit soit la seule source valable de restitution du passé, les objets et monuments ne servant qu'à comprendre les textes, Caylus propose de «regarder les monuments comme la preuve et l'expression du goût qui régnait dans un siècle et dans un pays». Il applique sa méthode dans son *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et gauloises.* Par l'intérêt porté à la technique, à l'outillage, aux matériaux, plus importants pour lui que l'appréciation esthétique, l'œuvre de Caylus se situe dans un courant moderne.

Dans un décor de cabinet de curieux, un singe en robe de chambre examine à la loupe une médaille. C'est le comte de Caylus (1692-1765), l'homme qui «a ressuscité le goût grec», le chef de file des antiquaires, que Chardin aurait tenté de ridiculiser. Le peintre illustrerait ainsi le conflit entre philosophes et antiquaires, les premiers ne voyant dans les seconds que des pédants et des maniaques, et dans l'objet de leurs études que «casseroles piquées et vases brisés».

Au même moment, Winckelmann « invente » l'histoire de l'art grec. Celui que Mme de Staël considérait comme « un révolutionnaire dans la manière de considérer les arts » connaît de son vivant et pendant un siècle une gloire étonnante. Révolutionnaire, Winckelmann l'est dès son premier ouvrage, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture* : à une époque où l'Antiquité gréco-latine est perçue comme un tout, Winckelmann a l'intuition de l'existence d'une civilisation grecque non altérée par la tradition romaine. « L'éminente caractéristique générale des chefs-d'œuvre grecs est une noble simplicité et une grandeur silencieuse. » Winckelmann fonde sa théorie esthétique sur la recherche du Beau idéal incarné pour lui par l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Vénus Médicis qu'il propose à l'imitation des artistes : « Le seul moyen que nous ayons d'être grands voire inimitables, si c'est possible, est d'imiter les Anciens. »

Dans l'*Histoire de l'art*, son œuvre maîtresse, Winckelmann formule l'idée de l'évolution de l'art « qui naît, fleurit et dépérit avec les civilisations au sein desquelles il se développe ». Il tente une classification de l'art grec fondée sur la notion de style : l'Antique ou période archaïque, le Sublime ou « grand style élevé » de Phidias, le Beau ou style de Praxitèle – IVe siècle av. J.-C. – et le Décadent ou style des imitateurs – dernier siècle av. J.-C. et période romaine. Cette classification comporte des erreurs, évidentes aujourd'hui. Winckelmann bâtit son histoire de l'art grec sur l'étude de copies romaines d'originaux, ou sur des statues hellénistiques dont il ignore la date et qu'il prend pour des œuvres classiques, comme le Laocoon.

Winckelmann a fait œuvre complète d'archéologue : il a publié des collections d'antiquités, il suivit de très près les trouvailles d'Herculanum et de Pompéi – et se montra très critique sur les méthodes de fouilles –, enfin il rêva de fouiller à Olympie ; il formula l'un des premiers l'idée de recherches dans les sanctuaires de la Grèce en suivant Pausanias, idée qui devait être réalisée au XIXe siècle.

Le personnage de Winckelmann (1717-1768) a fasciné autant que son œuvre. Une origine plus que modeste, une jeunesse difficile, des études de théologie qui le rebutèrent, des emplois subalternes n'ont en rien brisé son élan intellectuel, ni entamé sa foi dans l'Art. La réussite à Rome où il fut attaché à la cour pontificale, la vie facile au milieu des œuvres d'art, la célébrité et, enfin, une mort tragique – il fut assassiné à Trieste – ont nourri sa légende.

« Mais de tous les pillards du sanctuaire, là-bas / Sur les hauteurs où Pallas [Athéna] s'attardait, désolée de fuir / Cet ultime vestige de son ancienne royauté, / Le dernier, le pire, le plus stupide spoliateur, qui fut-il ? / Honte sur toi, Calédonie ! Cet homme était ton fils. »

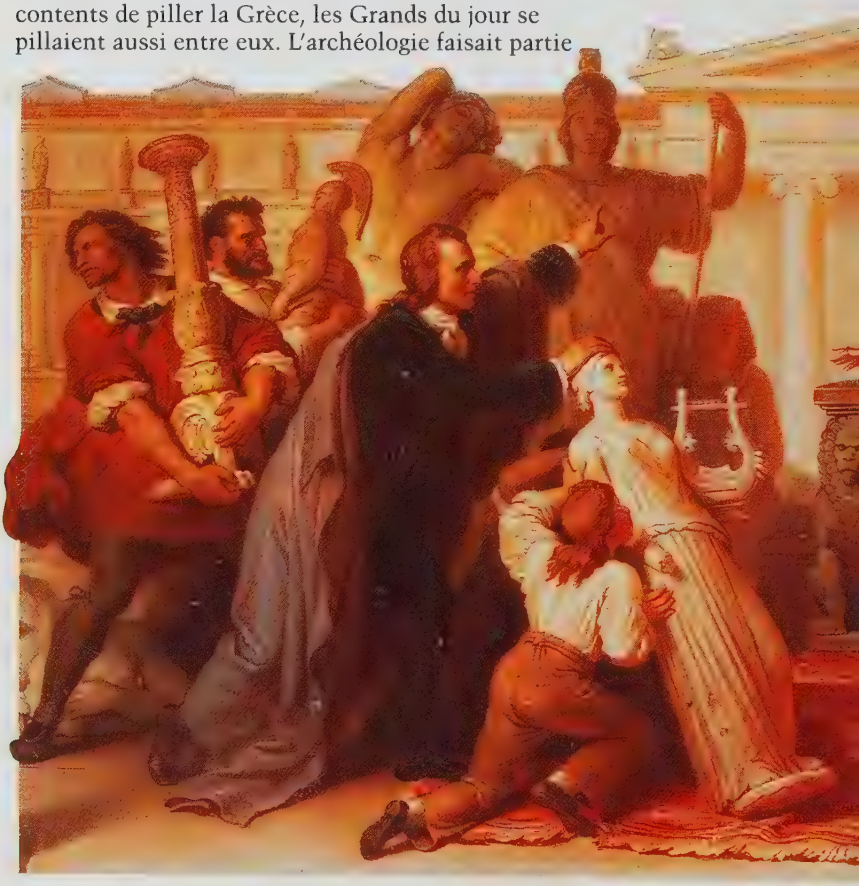
Byron, 1812

CHAPITRE V

LA PÉRIODE DES GRANDS PRÉDATEURS

Le guerrier d'Egine et la Vénus de Milo sont achetés l'un par la Bavière en 1812 et l'autre par la France en 1821.

Dans les deux décennies qui précèdent la libération de la Grèce éclatent quatre «affaires» qui relèvent du pillage d'antiquités pratiqué à une échelle internationale et qui, en même temps, entraînent un bouleversement profond dans la connaissance de la sculpture grecque : le gain que le monde savant en eut ne justifie pas – même en se replaçant dans la mentalité de l'époque – la manière dont les frontons du Parthénon, ceux du temple d'Egine, la frise de Bassæ et la Vénus de Milo sont parvenus dans les musées de Londres, de Munich et de Paris. Mais non contents de piller la Grèce, les Grands du jour se pillaient aussi entre eux. L'archéologie faisait partie



Cette fresque de la Nouvelle Pinacothèque de Munich exalte Louis Ier de Bavière dans son rôle de collectionneur. La silhouette du roi, au centre, se détache sur la façade de la Glyptothèque; le roi regarde un groupe de statues antiques au premier rang desquelles figure

du jeu guerrier ou lui servait d'alibi : ainsi, à l'expédition d'Egypte menée par Bonaparte fut jointe une mission scientifique, et le seul profit de cette guerre fut bien, pour les Français, la découverte de la pierre de Rosette en 1799, le déchiffrement des hiéroglyphes et la naissance de l'égyptologie.

La création des grands musées européens

A la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle, la chasse aux trésors de l'art était alimentée par les besoins des

un Apollon à la lyre sur lequel Winckelmann pose la main. Au second plan, trois antiques célèbres entrés récemment dans la collection : un guerrier d'Egine, le faune Barberini, une Pallas Velletri. A gauche du roi, Haller von Hallerstein tend le premier vase : l'architecte fit des fouilles à Athènes pour le compte de Louis I[er].

musées publics, qui se multipliaient : musée Pio-Clementino au Vatican, dont le premier catalogue date de 1792; British Museum, créé en 1753; musée Napoléon, en 1801; Glyptothèque de Munich, en 1830. Ces musées publics avaient faim de belles pièces dont l'éclat contribuerait à la gloire de l'Etat qui les posséderait. Ainsi, Bonaparte n'hésite pas à puiser dans les collections italiennes : par droit du vainqueur, il réquisitionne en 1797, du Laocoon au Gaulois blessé, toutes les grandes références de la sculpture grecque sur lesquelles Winckelmann a bâti son histoire de l'art; ces statues sont exposées au Louvre jusqu'en 1816, manifestant clairement que Paris est devenu la nouvelle Rome et la nouvelle Athènes – sans le retour de l'île d'Elbe, elles y seraient peut-être encore! Il ne manquait à ces collections grecques que des originaux : les grandes

Ci-dessous, l'entrée du Laocoon au Louvre. Ces transferts d'œuvres d'art suscitèrent un large débat en 1796. Si Quatremère de Quincy compare Bonaparte à Verrès, d'autres appuient l'action du général : «Il est temps que tous ces monuments du génie des Grecs abandonnent une terre qui n'est plus digne de les posséder. Ils furent créés dans un pays libre : ce n'est qu'en France qu'ils peuvent aujourd'hui retrouver une patrie» (J. Lebreton, membre de l'Institut).

puissances – et les moins grandes – firent tout pour en acquérir. La soif d'originaux des musées alimente encore de nos jours le marché visible et invisible des antiquités.

Des facteurs politiques expliquent ces transferts d'antiquités depuis la Grèce. Il n'y a pas de pouvoir assez solide pour empêcher le pillage. La Porte s'épuise en d'incessantes guerres avec la Russie, la France et l'Angleterre, et le sultan n'a rien à refuser à son protecteur du moment : de 1799 à 1806, c'est la Grande-Bretagne. En Grèce même, il n'est pas difficile d'obtenir, en l'achetant, l'assentiment des autorités locales pour faire des fouilles. Quant aux communautés grecques, elles n'ont aucun moyen

de s'opposer au départ de leur patrimoine.

La Grèce est devenue un important point d'attraction pour les «touristes» de toute nationalité, mais surtout les Anglais. La situation politique n'est pas étrangère à la vogue du voyage en Grèce, qui se trouve facilité par le rapprochement entre Turcs et Anglais, à un moment où l'Italie est fermée à ces derniers par la conquête française et le blocus continental.

Lord Elgin en Orient

Dans ces circonstances exceptionnelles eut lieu l'ambassade de lord Elgin à Constantinople. Selon certains, c'est au gouvernement britannique que revient l'initiative, et donc la responsabilité, d'une mission parallèle en Grèce, dans le dessein d'acquérir des œuvres d'art et d'empêcher la France d'accaparer le marché des antiquités. D'autres y voient au contraire un projet personnel d'Elgin, enthousiasmé par la chance qui s'offre à lui «de rendre son

Très peu de choses ont été conservées des notes et dessins de Fauvel. L'homme qui connaissait le mieux les antiquités d'Athènes n'a pas publié ses travaux (ci-contre et pages suivantes, quelques dessins aquarellés inédits). Cicérone remarquable, il faisait les honneurs de la ville aux voyageurs cultivés et leur distribuait les résultats de ses recherches. Certains, tel Cockerell, les ont réutilisés dans leurs relations. Devant ses visiteurs, Fauvel dénonçait sans relâche la barbarie d'Elgin, mais lui-même s'était emparé de pièces de valeur.

ambassade profitable au progrès des beaux-arts en Grande-Bretagne». De toute façon, l'antagonisme franco-anglais a joué un rôle dans le dépouillement des monuments d'Athènes. Pour tout observateur, il était évident que, en ce début du XIXe siècle, les marbres de l'Acropole étaient destinés à partir soit pour Londres, soit pour Paris. En 1784, le comte de

Choiseul-Gouffier, ambassadeur auprès de la Sublime Porte, a installé à Athènes un de ses agents, le peintre Fauvel. La Révolution française ayant entraîné l'exil de Choiseul-Gouffier, resté fidèle à la monarchie, Fauvel, demeuré en Grèce, constitue son propre musée et tient le marché des antiquités, empêchant les étrangers de passage d'acheter. Mais en août 1798, Fauvel est incarcéré comme tous les Français résidant en Grèce, et ses biens sont mis sous séquestre. Le terrain se trouve donc libre pour les projets anglais.

Établi à Athènes comme consul de France depuis 1803, Fauvel vivait dans cette maison située sur l'agora antique. Il est représenté en train de peindre, entouré d'antiquités (à droite, une métope du Parthénon). La collection fut dispersée au moment de la guerre d'indépendance.

Le démontage de l'Acropole

En juillet 1801 débute le pillage du Parthénon et, plus généralement, de l'Acropole; il durera jusqu'en 1805, date à laquelle sont interdits tout enlèvement et toute fouille. Des équipes d'ouvriers, sous la direction du peintre italien Lusieri, le fondé de pouvoir d'Elgin, s'emparent d'une douzaine de statues qui subsistent aux frontons ou qui sont enfouies dans les ruines, arrachent cinquante-six

dalles de la frise et quinze métopes, sans compter la frise du temple d'Athéna Niké et une Caryatide de l'Erechthéion, pour ne citer que les pièces les plus célèbres. Rien ne semble s'opposer aux ambitions de plus en plus démesurées des Anglais. Hunt, le chapelain d'Elgin, propose même de démonter l'Erechthéion pour le reconstruire en Angleterre; à Mycènes, il jette un regard de convoitise sur la porte des Lionnes; mais l'éloignement de la mer et les difficultés de transport le font renoncer à ce dessein.

Non seulement il y eut spoliation, mais il y eut vandalisme. Le travail se fit dans la précipitation, et

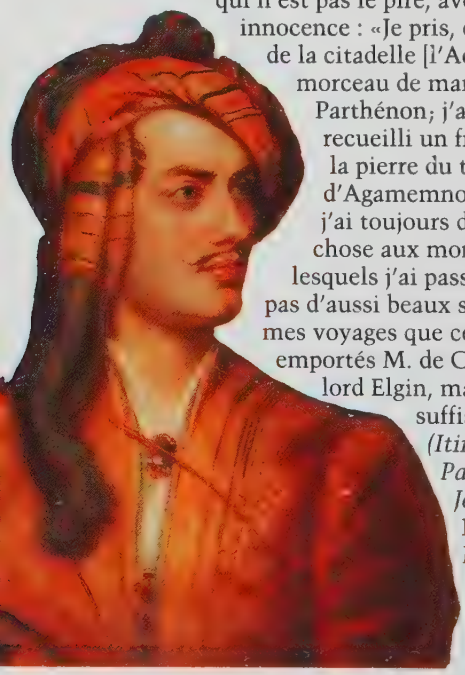
Ci-contre, deux vues du Parthénon qui permettent de saisir l'ampleur des dégradations. La première, du peintre Gell, date de 1801; la seconde est due au compagnon de Byron, Hobhouse, qui vit le temple en 1810. Elles confirment le récit de Dodwell : «J'eus l'inexprimable déplaisir d'être présent lorsque le Parthénon fut dépouillé de ses plus belles sculptures et lorsque certaines parties de son architecture furent jetées à terre. Je vis décrocher plusieurs métopes à l'extrémité sud-est du temple [...]; pour les soulever, il fallut abattre la superbe corniche qui les recouvrait.»

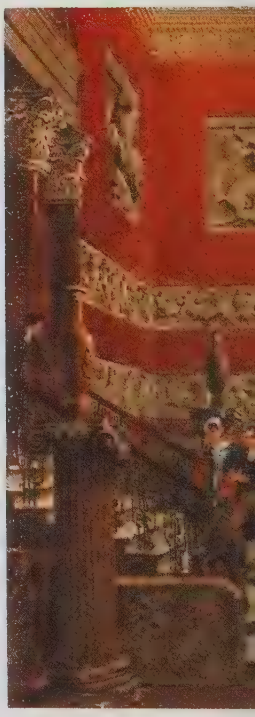
L'Erechthéion, le monument le plus original de l'Acropole (Vᵉ siècle av. J.-C.), regroupait les plus anciens cultes de la cité. Sa complexité apparaît sur l'aquarelle qu'en fit Dodwell : tribune des Caryatides, corps central fermé par des demi-colonnes ioniques, début du portique nord. L'intérieur a été bouleversé par l'installation d'une église, puis d'un harem, mais l'extérieur était en assez bon état de conservation à l'arrivée de l'équipe d'Elgin. Lusieri fit desceller la deuxième Caryatide en 1801 et la remplaça par un pilier de brique. Cet enlèvement, unanimement déploré, provoqua, dit-on, une émeute à Athènes.

on n'hésita pas à abattre des pièces architecturales pour permettre l'enlèvement des sculptures. Selon l'helléniste anglais Clarke, qui assista à la dépose d'une métope, les Turcs eux-mêmes s'inquiétèrent de tels dégâts.

L'émotion face au pillage

Bien avant que les marbres ne quittent le sol grec, les déprédations d'Elgin ont soulevé une vague de réprobation unanime. Les plus virulents sont les étrangers qui, comme Dodwell, Gell ou Clarke, ont été témoins du démontage des sculptures. Ceux qui viennent plus tard, comme Chateaubriand, trouvent le Parthénon à l'état de ruine désolée. Parmi ceux qui prennent la plume pour déplorer ces dévastations, il est d'acharnés collectionneurs qui n'hésitent pas à emporter des fragments de valeur, aujourd'hui dispersés et définitivement perdus. Chateaubriand, qui n'est pas le pire, avoue en toute innocence : «Je pris, en descendant de la citadelle [l'Acropole], un morceau de marbre du Parthénon; j'avais aussi recueilli un fragment de la pierre du tombeau d'Agamemnon; et depuis j'ai toujours dérobé quelque chose aux monuments sur lesquels j'ai passé. Ce ne sont pas d'aussi beaux souvenirs de mes voyages que ceux qu'ont emportés M. de Choiseul et lord Elgin, mais ils me suffisent.» *(Itinéraire de Paris à Jérusalem,* 1811). Mais le détracteur qui porte un coup fatal à la réputation





Avant de devenir le héros philhellène mort à Missolonghi en 1824, Byron (ci-contre en habit oriental) a découvert la Grèce lors de son «grand tour». Il fut indigné par les pratiques de Fauvel et de Lusieri, et par le mishellénisme des voyageurs étrangers en Grèce.

d'Elgin, c'est Byron. En 1812, paraissent *Le Pèlerinage de Childe Harold* et *La Malédiction de Minerve.* Pour la postérité, lord Elgin sera «le spoliateur», le sacrilège qui a emporté «les misérables restes d'une terre qui saigne»; désormais, la question est posée de savoir de quel droit les forts dépouillent les faibles de leur patrimoine artistique.

L'arrivée en Angleterre des marbres du Parthénon a frappé l'imagination des contemporains comme en témoigne cette présentation fantaisiste de la collection. Le président de l'Académie de peinture écrivit à Elgin : «En apportant à Londres ces trésors [...], vous avez fondé une nouvelle Athènes pour l'exemple et l'émulation du savant anglais.»

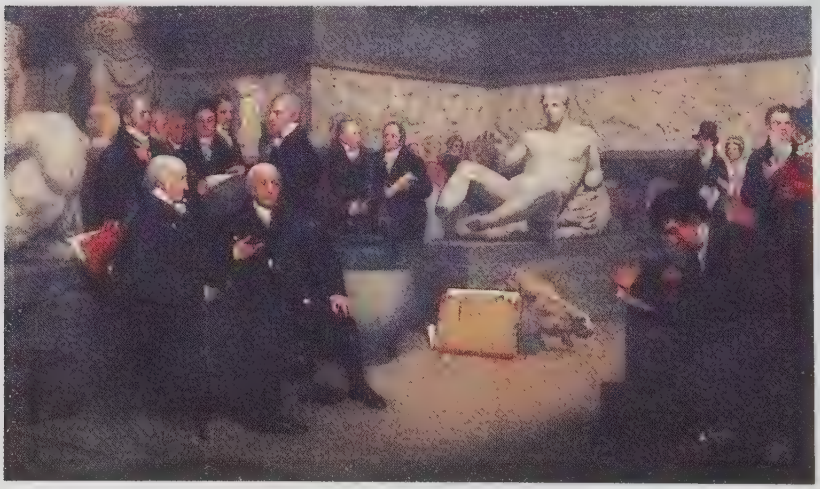
«Ils sont romains, my lord!»

Les marbres Elgin suscitent une autre polémique. Dès leur arrivée à Londres, tout ce que la ville compte d'artistes, de connaisseurs et de mécènes se presse pour les voir. L'effet est saisissant dans le monde artistique : «Les marbres Elgin sont de très loin supérieurs à tous les trésors de l'Italie.» Curieusement, les antiquaires, les Dilettanti, ne partagent pas cet enthousiasme. Leur porte-parole, Richard Payne Knight, un éminent

spécialiste d'esthétique, rend un verdict sans appel. Les marbres sont de qualité inférieure; loin d'être de l'atelier de Phidias, ils sont romains et de l'époque d'Hadrien, comme l'a déjà prétendu Spon. Les Dilettanti ne font que reproduire le goût de leur époque exprimé par Winckelmann. L'imitation de la nature, le réalisme qui éclate dans les frises de Phidias les choquent et heurtent l'idée qu'ils se font de la perfection.

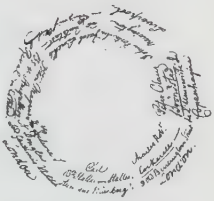
Cette controverse risque de faire échouer le projet de rachat par l'Etat des collections d'Elgin, lequel, endetté, ne peut en supporter la charge. En 1814, pour redonner prestige aux marbres, Elgin demande une expertise à Visconti. Pour ce connaisseur hors pair, c'est un éblouissement et il s'attache à réfuter toutes les critiques de Knight; le sculpteur Canova, puis Quatremère de Quincy partagent son émotion. Ce dernier écrit : «Qui n'a pas vu les marbres Elgin n'a rien vu» et encore, au sujet des frontons : «C'est d'une vérité à faire peur.» L'avis de tels experts emporte la décision de la commission, mais le prix d'achat – trente-cinq mille livres ou sept cent mille francs-or – est décevant pour Elgin.

En août 1816, les sculptures devenues propriété de la nation britannique sont transportées au British



Vue de la salle du British Museum où furent installés en 1819 les marbres Elgin. On reconnaît à droite le Dionysos du fronton est et, à gauche, le Céphise du fronton ouest; frise et métopes sont accrochées au mur. Dans le public figurent les artistes qui furent les premiers à rendre hommage au génie de Phidias.

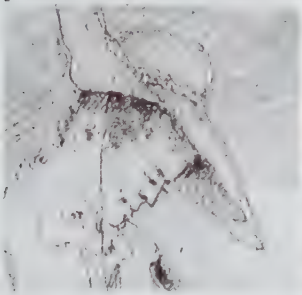
Museum. Dès leur installation, dessins, moulages et gravures se répandent en Angleterre et à l'étranger, sans qu'on puisse dire pour autant qu'ils déclenchent une transformation du goût du public, comme l'avait espéré lord Elgin; au moins révolutionnent-ils la connaissance de l'art grec.



En haut, signature des membres du Xénéion; à gauche, portrait de Cockerell par Haller et, à droite, portrait d'Haller par Stackelberg. P. O. Brönsted définit les buts des amis : «Nous nous sommes unis, Haller, Linck, Stackelberg et moi pour faire des dessins et faire l'histoire de tout ce que nous avons vu, éprouvé et appris de mieux dans différentes régions de la Grèce, en prenant particulièrement en considération les monuments de l'art et de l'histoire de l'antiquité hellénique.»

De distingués chasseurs d'antiquités découvrent Egine et Bassæ

Le 22 avril 1811, les derniers marbres du Parthénon partent vers Malte dans un bateau à bord duquel ont



pris place Lusieri et lord Byron; dans le Pirée, ce bateau croise l'embarcation légère qui transporte vers Egine quatre amis, architectes ou peintres : deux Anglais – Robert Charles Cockerell et John Foster – et deux Allemands – Karl Haller von Hallerstein et Jacob Linck. La même année, ils découvrent les frontons d'Egine et, avec d'autres compagnons, fouillent aussi à Bassæ en Arcadie.

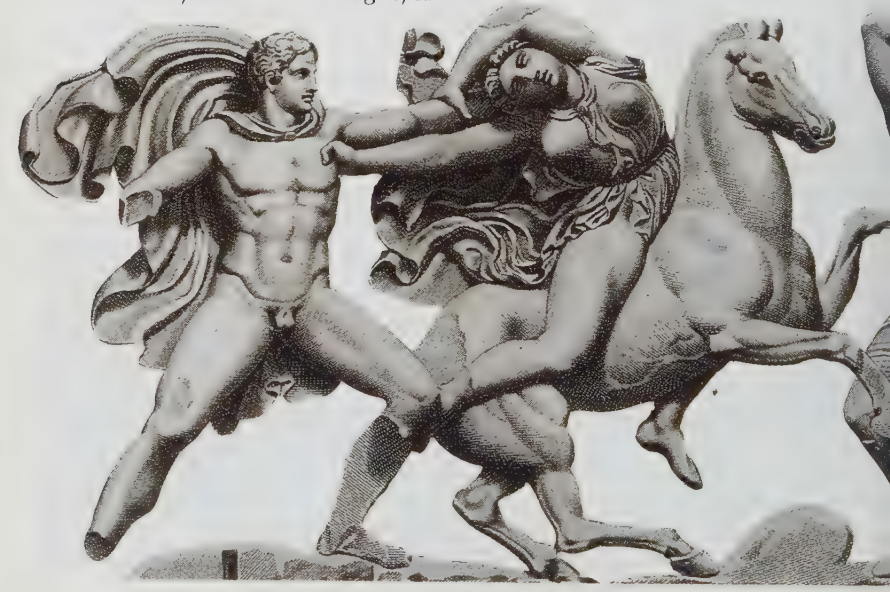
C'est la première association internationale d'archéologues que certains qualifient, à tort sans doute, d'association de voleurs d'antiquités. En fait, ni les uns ni les autres ne font du commerce des antiques l'objet essentiel de leurs activités; tous appartiennent au milieu des lettrés et des artistes passionnés par la Grèce. Les Anglais mis à part, qui ne se joignent au groupe qu'à Athènes, les «inventeurs» d'Egine et de Bassæ se sont liés d'amitié à Rome : Haller von Hallerstein, noble allemand besogneux, architecte de talent formé à Berlin – où il a connu von Klenze, l'architecte de Louis de Bavière, et Schinkel –, tempérament tourmenté par une grande

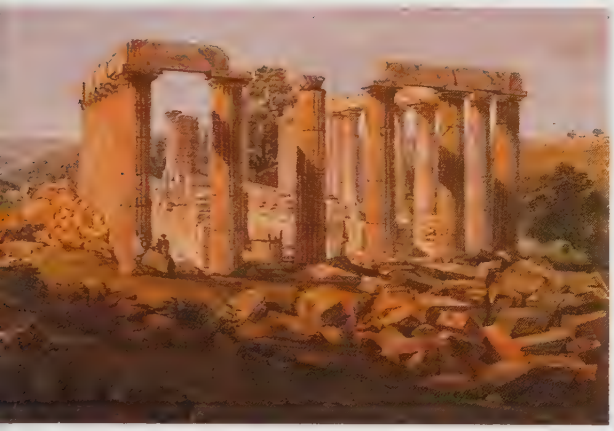
exigence de perfection esthétique et morale, ami sûr et fidèle, deux Danois et un baron balte, Otto Magnus von Stackelberg, doué pour les langues – il en parlait au moins dix – comme pour les arts – il publia le temple de Bassæ avec ses propres dessins en 1826.

En 1810, les Danois entraînent leurs amis en Grèce : il faut du courage pour passer outre à un premier naufrage, échapper aux Anglais et éviter un pirate tunisien. A Athènes, ils rencontrent Foster et Cockerell, tous deux issus de familles d'architectes aisés. Ils créent une association, le Xénéion, dont les statuts révèlent l'esprit qui les anime : la seule qualité pour en faire partie est «l'enthousiasme pour la Grèce, la littérature ancienne et les beaux-arts»; «les distinctions fortuites des nations sont abolies». Les intentions sont généreuses, mais le résultat de leurs travaux finit par alimenter la concurrence internationale, concurrence qui domine les recherches en Grèce pendant tout le XIXe siècle et, sans doute, une bonne partie du XXe siècle.

Pour les statues d'Egine, que les amis découvrent en avril 1811, la Grande-Bretagne, la

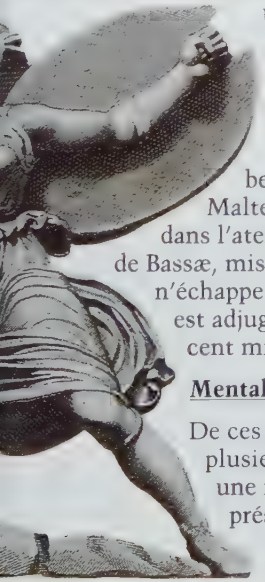
L'émerveillement devant la frise de Bassæ, dessinée ci-dessous par Stackelberg (Grecs contre Amazones), est bien traduit par J. Foster dans une lettre du 25 septembre 1812 : «Une frise aussi achevée, d'une telle longueur et d'une telle beauté, il n'en existe ni à Paris ni à Rome. Dans bien des parties, les membres des figures humaines et animales et ceux des Centaures sont entièrement en relief, libérés par rapport au fond, et ces œuvres d'une technique si relevée donnent la plus extraordinaire impression.»





Cette aquarelle de J. Foster rend compte de l'état du temple de Bassæ au moment des fouilles que l'architecte Haller décrit avec lyrisme : «Nous avions chaque jour à l'ouvrage cinquante, soixante hommes et plus; afin que le travail ne fût point pénible et rebutant, mais s'effectuât au contraire avec allégresse et énergie, ils devaient, au son de la musique [...] se récréer et faire la pause, et le soir ils s'adonnaient à la danse avec les belles pastourelles d'Arcadie sous les portiques du temple progressivement dégagés.»

France et la Bavière sont prêtes à participer aux enchères, qui ont lieu à Malte; mais le clan allemand, aidé par les manœuvres de Gropius – personnage contesté, consul tour à tour de Grande-Bretagne, de Prusse et d'Autriche –, finit par l'emporter au profit de Louis de Bavière pour cent trente mille francs-or, une somme relativement modique pour des originaux – dix-huit statues en assez bon état et de nombreux fragments. La France, malgré une offre supérieure, a été bernée. Les statues passent de Malte à Rome pour être complétées dans l'atelier de Thorvaldsen. La frise de Bassæ, mise au jour en juillet 1812, n'échappe pas à la Grande-Bretagne, elle est adjugée au prince-régent pour trois cent mille francs-or.



Ci-dessus, tête de l'Athéna du fronton ouest d'Egine (vers 500 av. J.-C.).

Mentalités anciennes et nouvelles

De ces entreprises spectaculaires, plusieurs traits appartiennent à une mentalité et à une archéologie prescientifiques. La fouille est vécue comme une chasse au trésor – même si elle permet

de dégager les structures enfouies des bâtiments – et, aussi, comme une partie de campagne. On ne saurait blâmer ces jeunes gens d'avoir profité de quelques moments idylliques quand leur quotidien était fait de dangers divers comme le naufrage, les pillards, les fièvres et la mort – Koes et Haller moururent en Grèce. Faut-il leur faire reproche d'avoir vendu les antiquités qu'ils avaient découvertes? Constatons que l'archéologie n'a pas encore perdu la finalité mercantiliste qu'elle avait depuis le Moyen Age. Mais avouons aussi que ces sincères amis des beaux-arts et de la Grèce ont contribué à dégrader des monuments. Tout d'abord, en sortant des blocs architecturaux du sol, ils ont fourni un excellent matériau pour le four à chaux : ainsi, les chapiteaux de Bassæ, les ioniques et le corinthien – le prototype de la série corinthienne! –, ne sont plus aujourd'hui connus que par les dessins d'Haller von Hallerstein.

Enfin, là aussi signe des temps, Thorvaldsen n'eut pas, vis-à-vis des marbres d'Egine, le même respect que Canova vis-à-vis des statues du Parthénon : il accepta de les compléter selon le goût de son époque, affirmant par là que la statuaire antique avait encore essentiellement un rôle ornemental et que le plaisir de l'amateur d'art l'emportait sur les exigences du savant. Mais le respect de l'authentique était en train de s'imposer puisque ni les marbres Elgin ni la Vénus de Milo ne furent complétés. Inversement, est-il totalement justifié d'avoir, à Munich, entre 1966 et 1971, démonté la

Le dessin de Cockerell donne une vision complète des trouvailles dans le temple d'Apollon Epikourios de Bassæ, construit à la fin du Ve siècle av. J.-C. Le dessinateur a réparti arbitrairement les pièces les plus importantes à l'intérieur de la cella, pour les besoins de la composition : les chapiteaux corinthiens et ioniques, tout à fait originaux, sont bien mis en valeur, ainsi que les plaques de la frise intérieure.

présentation du sculpteur danois qui correspondait au goût d'une époque? Les tendances de la muséographie contemporaine privilégient les origines au détriment de l'évolution. L'histoire de l'art n'y gagne pas nécessairement.

Le temple d'Egine, restitué ici par Cockerell, avait été visité par Spon en 1675 et dessiné par Chandler en 1765. L'ensemble statuaire des frontons apporta la révélation d'une sculpture préclassique : «Partout domine une manière gauche, mais un esprit élevé», en dit Haller von Hallerstein.

Comment les Grecs réagissent-ils face au pillage?

Pour les Grecs, les statues que l'on exhume de leur sol sont naturellement pourvues d'une valeur magique : les notables des villages viennent demander à Cockerell d'arrêter la fouille «de peur qu'elle ne porte malheur à Egine». On apaise leurs craintes en les payant. Mais le paiement est une façon de nier à trop bon compte un sentiment national naissant, qui n'a aucun moyen de faire triompher ses vues, et que l'on ne cherche pas à éduquer. Notons cependant les efforts faits dans ce sens par la Société des amis des Muses, fondée à Athènes en 1813 et qui a pour but l'éducation de la jeunesse et la protection des antiquités.

Pourtant, parallèlement à ces aspects négatifs des pratiques archéologiques du temps, se met en place une étude scientifique de la Grèce. Le groupe des *Xenioi* a parcouru le pays dans tous les sens, amassant croquis et dessins. Les dessins d'Haller, qui ne sont malheureusement conservés que pour Bassæ, font preuve des exigences méticuleuses de l'architecte, qui n'ont plus rien à voir avec les vues pittoresques d'un David Le Roy; les monuments, dont tous les détails sont soigneusement cotés, et souvent commentés, sont prêts pour la publication.

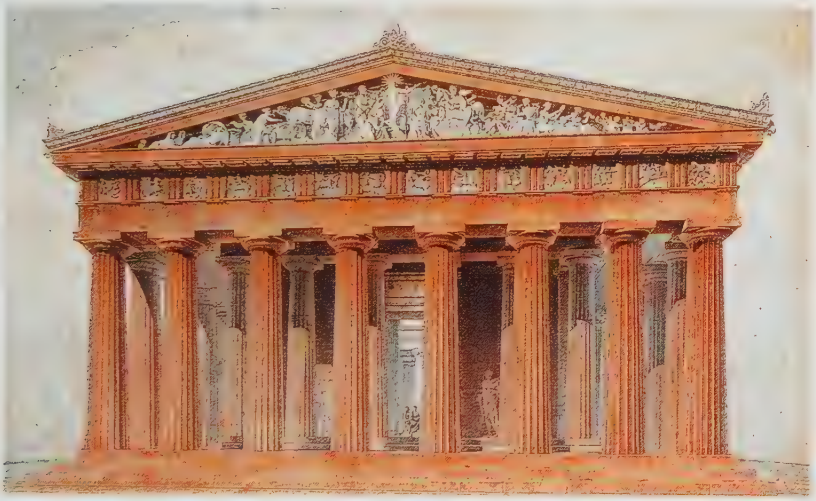
La couleur de l'art

Les trouvailles d'Haller et de ses amis jouent un rôle important dans deux débats qui agitent les milieux savants du début du XIXe siècle : la couverture des temples et la couleur appliquée sur les statues et les architectures par les Grecs. Pendant longtemps, dans les restitutions de temples grecs, on a laissé une ouverture plus ou moins importante dans le toit pour éclairer les statues de culte ou, comme à Bassæ, une frise intérieure. Dans un mémoire de 1805-1806, Quatremère de Quincy, le «Winckelmann français», développe abondamment cette idée – tout à fait fausse au demeurant dans la plupart des cas (même à Bassæ, malgré la frise intérieure); il a d'ailleurs appliqué le principe dans les transformations qu'il a fait subir au Panthéon de Soufflot, en ne laissant passer la lumière que par les verrières du toit.

C'est encore Quatremère qui donne le ton en France sur la polychromie de la sculpture grecque dans son *Jupiter olympien* de 1814, où il systématise une série de notations jusque-là éparses; mais il ne peut encore tenir compte sur ce point des observations de von Wagner – l'agent de Louis de Bavière – et de Cockerell sur les marbres d'Egine où les traces de peinture sont bien visibles. Si le débat sur l'architecture peinte est encore à venir, la polychromie de la statuaire est un fait bien acquis.

Aussi, vers 1820, les connaissances sur l'art grec ont-elles fait de considérables progrès : les révélations apportées par les originaux de l'atelier d'Egine, de Phidias et de Bassæ – on croit même la Vénus de Milo de Praxitèle ou de son atelier – bouleversent ce que l'on savait de l'art grec classique et

Ce dessin aquarellé illustre le *Jupiter olympien*; Quatremère de Quincy restitue un groupe statuaire d'or et d'ivoire représentant Poseidon et Amphitrite sur un char. Il avait été dédié dans le sanctuaire de l'Isthme à Corinthe par le riche Athénien Hérode Atticus, précepteur de l'empereur Marc-Aurèle. Ce groupe n'est connu que par la description qu'en donne Pausanias.



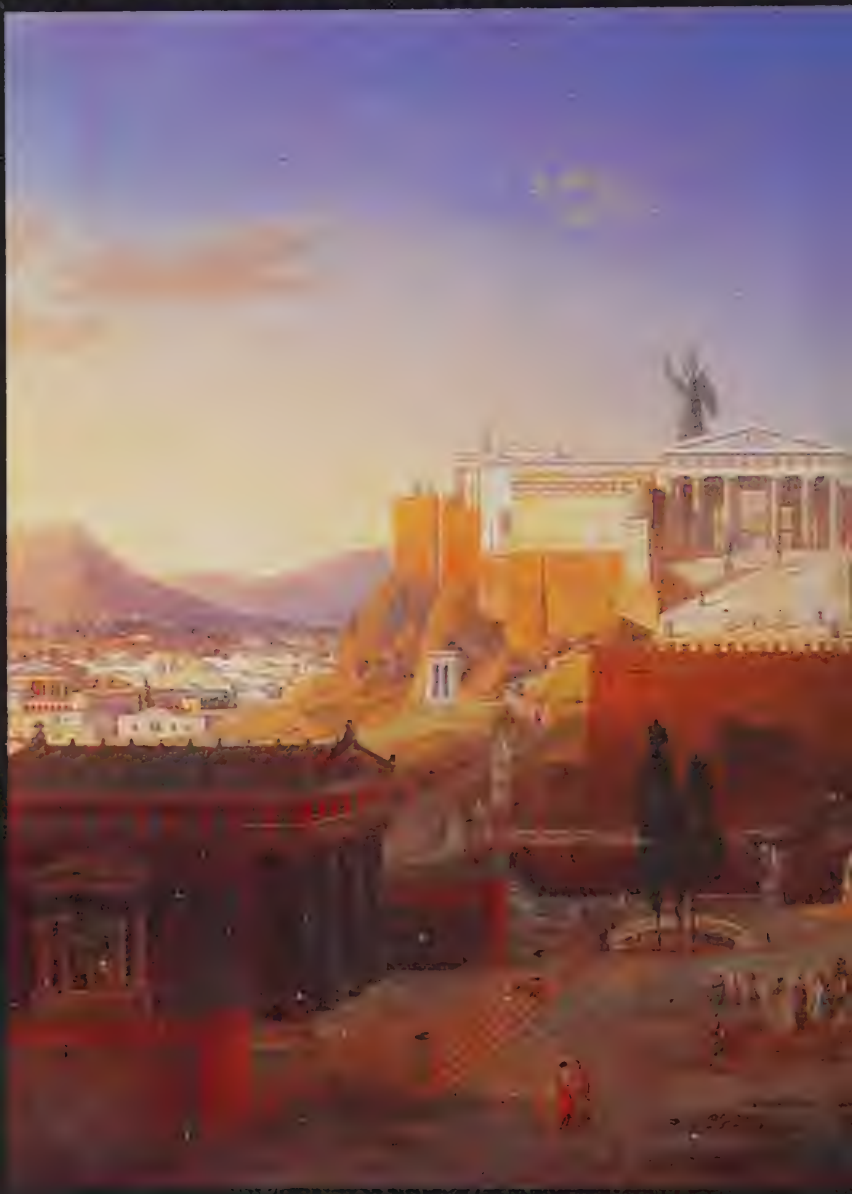
montrent qu'il est temps de réviser fondamentalement les conceptions de l'histoire de l'art selon J. Joachim Winckelmann.

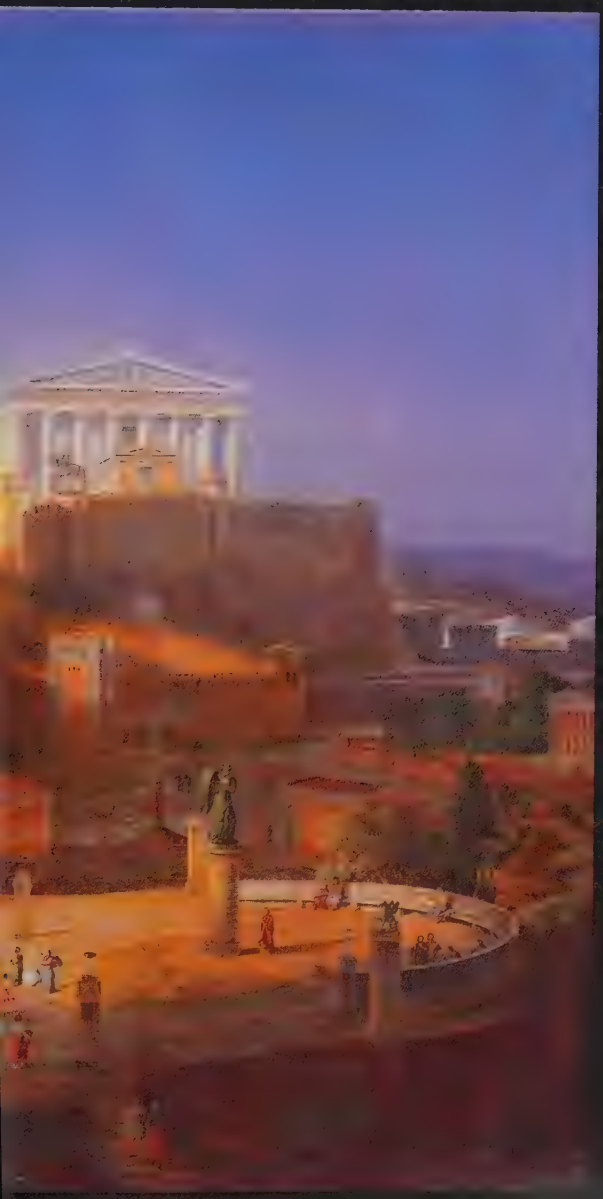
Après les victoires de l'Allemagne sur la France, Louis Ier de Bavière conçut le projet d'édifier, à côté de Ratisbonne, un monument en forme de temple grec pour célébrer les grands hommes de l'Allemagne (Walhalla). L'esquisse ci-dessus est de la main d'Haller von Hallerstein qui s'inspira notamment des proportions du Parthénon; le monument fut en fait construit par von Klenze entre 1830 et 1842 avec, aux frontons, la défaite de Napoléon à Leipzig, et celle d'Auguste en 9 av. J.-C. devant les Germains.

Le néo-classicisme grec

Avant même la libération de 1821 qui s'annonce, la Grèce, mieux connue, est au centre du débat sur l'art et sert de référence à tous ceux qui défendent le classicisme comme Quatremère de Quincy ou von Klenze. C'est selon les principes du «goût grec» que l'architecte bavarois commence la Glyptothèque de Munich et projette le temple du Walhalla à Ratisbonne, dédié aux grands hommes de l'Allemagne.

En Angleterre, dès 1790, les ordres grecs sont à l'honneur, et William Wilkins développe un style soucieux de vérité archéologique pour le Downing College de Cambridge, partiellement exécuté entre 1806 et 1811. Wilkins et Cockerell – respectivement professeur à l'Académie royale et président de l'Institut royal d'architecture – complètent l'œuvre de Stuart et de Revett, la bible du «greek revival». La libération de 1821 et l'installation d'une monarchie bavaroise à Athènes entraînent la diffusion du goût grec en Grèce.





Leo von Klenze (1784-1864) a donné dans ce tableau de 1846 un état de ses connaissances sur la topographie de l'Acropole, dont il avait discuté avec Ludwig Ross. Seul le premier plan offre une reconstitution pittoresque d'une scène située sur la colline de l'Aréopage où parle l'apôtre Paul. La vision d'ensemble est plutôt celle d'un musée de formes architecturales. Von Klenze intervint à Athènes en 1834 comme conseiller du roi de Bavière pour l'architecture. A la suite d'Eduard Schaubert et de Stamatios Kléanthis, il proposa de créer une réserve archéologique au nord de l'Acropole. Cette idée audacieuse ne fut pas respectée. De façon moins heureuse, il entreprit le nettoyage complet de l'Acropole **en supprimant toutes les constructions médiévales.**

« Braves et généreux Grecs, gardons en mémoire la liberté antique de la Grèce, les batailles de Marathon et des Thermopyles ; combattons sur les tombes de nos ancêtres, eux qui sont tombés pour notre liberté. »

Alexandre Hypsilantis, 1821

CHAPITRE VI
LE TEMPS DES PALICARES

Frontispice des *Expéditions scientifiques de Morée* (1831) où l'on reconnaît, au pied des Caryatides, les fragments des métopes d'Olympie du Louvre. Cette expédition qui comportait trois sections (sciences physiques, archéologie, architecture et sculpture) fut dépêchée lors des derniers combats pour la libération de la Grèce.

Au moment où la Vénus de Milo arrive à Paris, éclatent en Grèce les premières insurrections de la guerre de libération. Celle-ci va durer sept ans et mobiliser l'opinion internationale qui est bien informée sur tous les événements par les Comités philhelléniques où l'on retrouve Byron, mort à Missolonghi en 1824, Elgin, Chateaubriand... Libéraux, chrétiens, nostalgiques de la Grèce appuient le soulèvement. Les farouches et valeureux combattants en fustanelle – ceux que l'on désigne comme les Palicares – deviennent des personnages de légende et font revivre Marathon, héros romantiques et classiques à la fois.

Les luttes sont dures et sanglantes : aux victoires des Grecs dans les premières années (1821-1824) succède la contre-offensive victorieuse des Turcs (1824-1827), stoppée avec l'anéantissement de la flotte turque à Navarin par les grandes puissances coalisées – Grande-Bretagne, France et Russie. L'indépendance n'est définitivement acquise qu'en 1829. De 1827 à 1831, un gouvernement grec, à la tête duquel a été placé Jean Capodistria, ancien ministre du tsar, tente d'organiser l'Etat. L'assassinat de ce dernier et l'anarchie qui s'ensuit permettent aux grandes puissances d'imposer une monarchie bavaroise : le roi Otton, encore mineur, entre en Grèce en 1833; il se maintient au pouvoir jusqu'en 1862, date à laquelle il est destitué par un mouvement libéral.

Les Grecs récupèrent leur patrimoine

Cette période correspond au moment où la nation grecque remet la main sur ses antiquités : les Grecs

« Voici, en quelques mots, la toilette d'un Palicare d'Athènes : une chemise de percale avec un grand col rabattu, sans cravate; un caleçon court en coton; des bas quelquefois; toujours des guêtres agrafées jusqu'au genou, assez semblables aux cnémides des guerriers d'Homère; des babouches rouges; une fustanelle ou jupe très ample, serrée à petits plis autour de la taille; une ceinture et des jarretières étroites en soie de couleur; un gilet sans manches; une veste à manches ouvertes; un bonnet rouge à gland bleu; une large ceinture de cuir où l'on suspend le mouchoir brodé, la bourse, le sac à tabac, l'écritoire et les armes. La veste et les guêtres sont presque toujours en soie et souvent brodées d'or. »

Edmond About, *La Grèce contemporaine*, 1855

« Le roi [Otton], lorsqu'il traverse les rues d'Athènes, dans le costume des Palicares, sur un cheval fringant qu'il conduit avec grâce, peut produire quelque illusion. Sa haute taille, sa maigreur et un certain air de majesté ennuyée ont frappé beaucoup d'étrangers qui le voyaient de loin. C'est de loin que l'Europe le regarde depuis vingt ans. »

Edmond About, *La Grèce contemporaine*, 1855

organisent le premier service archéologique et élaborent une législation contre les prédateurs d'antiquités. Les monuments d'Athènes, qui est déclarée capitale en 1833, sont au centre de toutes les sollicitudes, celles des Grecs auxquels ces monuments rappellent leur gloire et leur indépendance passées et celles des Allemands pour lesquels ils sont le symbole de leur nouveau pouvoir. Dans les années soixante, la génération des Palicares a disparu ou a été remplacée; à la période des pionniers succède celle des lettrés et des savants.

La révolution n'a pas épargné les édifices : l'Acropole est occupée par une garnison turque, qui est délogée une première fois en 1822. Puis, lors de l'offensive turque en 1827, les Grecs subissent un siège violent au cours duquel, d'après un témoin oculaire, il serait tombé sur le rocher cent quatre-vingts

bombes et trois cent cinquante boulets en un jour. Autant dire qu'en 1833, lorsque les Turcs quittent définitivement les lieux, les bâtiments sont mal en point; le côté ouest du Parthénon a encore souffert, et l'Erechthéion a perdu une de ses Caryatides – notons que la guerre n'a pas fait plus de mal qu'Elgin, qui en avait déjà emporté une à Londres!

La protection des antiquités

Au milieu de toutes les difficultés inhérentes à la création d'un Etat, les Grecs prennent des mesures concernant les antiquités : réunis à Trézène, en 1827, ils prohibent leur exportation. Aussi faut-il toute la diplomatie de Capodistria en personne et tout le poids de la France, à un moment où les Grecs négocient un emprunt, pour que l'assemblée accepte que les Français exportent les métopes d'Olympie

Ce tableau de Karl Friedrich Schinkel (1781-1841), *L'Apogée de la Grèce*, suscita beaucoup d'intérêt à un moment où la Grèce faisait l'événement (1825). Schinkel célèbre la valeur morale de cette évocation romantique et imaginaire d'Athènes : «Le paysage laisse voir toute la plénitude de la culture d'un peuple remarquablement éduqué qui savait utiliser habilement chaque élément de la nature pour en tirer un plaisir élevé pour l'individu et plus

– qui se trouvent aujourd'hui au Louvre. Ces métopes ont été découvertes par une mission scientifique qui rejoint en Morée le corps expéditionnaire français conduit par le général Maison; ce dernier était chargé de chasser les Turcs du Péloponnèse, et y gagna d'ailleurs facilement ses galons de maréchal.

Edgar Quinet, qui est alors un tout jeune helléniste plein de fougue et de talent mais qui n'est pas encore le maître à penser des libéraux du milieu du siècle, est attaché à l'expédition de Morée comme épigraphiste. Il tire de son séjour en Grèce un récit, *La Grèce moderne*, publié en 1830, qui est un des derniers bons livres dans la tradition du voyage pittoresque, comme Chateaubriand l'a mis à la mode. Le genre des relations de voyage en Grèce décline car, par leur multiplication, les récits pittoresques, suivant les mêmes itinéraires, finissent par lasser et

généralement pour la communauté. Ici on peut vivre par l'image avec ce peuple et le suivre dans toutes ses activités purement humaines et politiques.» Schinkel fit œuvre d'architecte plutôt que de peintre, notamment à Berlin où il construisit des bâtiments dans le style néo-grec. A la demande de la cour de Bavière, il dessina même un projet de palais royal sur l'Acropole.

Le petit temple ionique d'Athéna Niké (vers 430 av. J.-C.) était encore debout en 1676; il fut démoli lors du siège de 1687 pour faire place à un bastion turc. En 1835, les archéologues et architectes allemands Ross, Schaubert et Hansen entreprirent de le relever. Les bas-reliefs de la frise au nord et au sud avaient été emportés par lord Elgin et furent remplacés par des moulages.

par s'affadir; d'autre part, c'est une formule peu propre à la publication scientifique, comme le fait remarquer l'archéologue allemand Ludwig Ross dans l'introduction de ses *Voyages dans les îles*, un des derniers classiques du genre, en 1835. Les publications intéressantes sur la Grèce sont, de plus en plus, des mémoires scientifiques.

L'organisation du Service archéologique

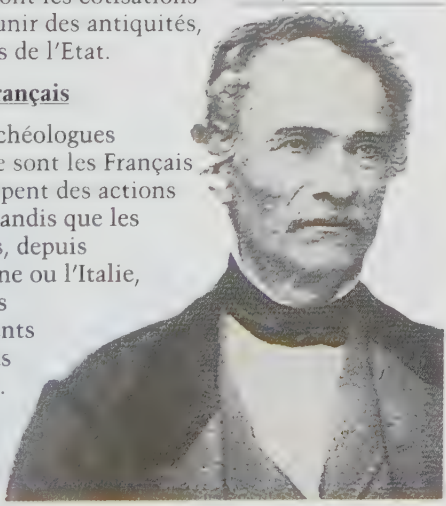
Ross est, de 1834 à 1836, à la tête du Service archéologique nouvellement créé, qui comporte trois circonscriptions – Grèce continentale, Péloponnèse et les îles – et un musée central dans le «Théséion» d'Athènes. Dans l'immédiat, on s'occupe surtout des ruines de l'Acropole où, symboliquement, en 1834, von Klenze fait restaurer une colonne du Parthénon ornée, pour la circonstance, de branches de myrte et d'olivier; mais un an plus tard, la garnison bavaroise quitte le rocher et l'Acropole passe définitivement sous le contrôle du Service archéologique. La grande affaire de ces années est le remontage du petit temple d'Athéna Niké dont tous les blocs ont été récupérés dans les fortifications ottomanes. L'Acropole est

définitivement ouverte au public en 1835. Son nouveau destin touristique est fixé : on vend des billets, individuels ou familiaux, qui permettent l'accès pendant une durée variant de deux jours à neuf mois.

Si les Allemands sont actifs, ils ne sont pas les seuls. Ross, jeune savant de qualité – il a vingt-sept ans – mais de caractère arrogant, eut le tort de mépriser ses supérieurs du ministère, comme Alexandre Rangabé, et ses subordonnés, comme Kyriakos Pittakis, tous deux dignes représentants des années pionnières. Les deux Grecs tombèrent d'accord pour se débarrasser du hautain Ross, qui occupa la chaire d'archéologie d'Athènes jusqu'en 1843; il dut la quitter parce qu'une révolution nationaliste avait décidé de chasser de l'administration les étrangers et les Grecs nés hors de Grèce.

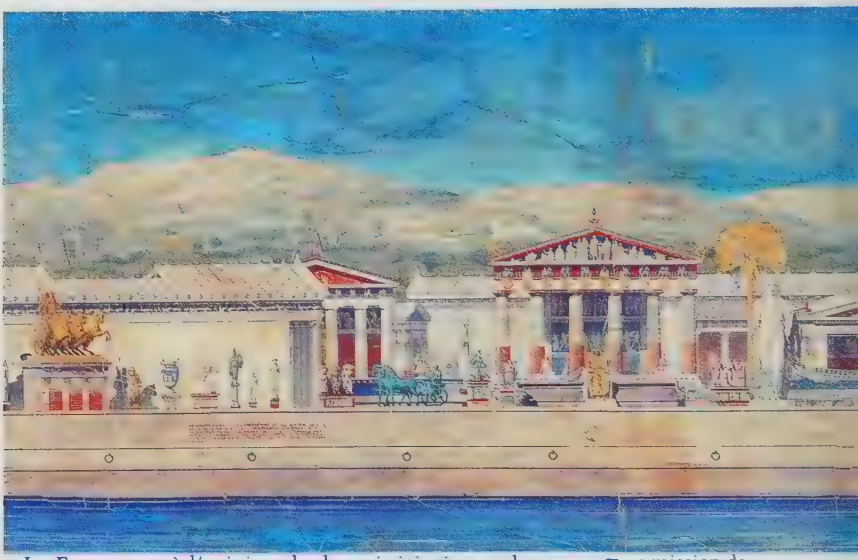
C'est aussi à la collaboration de Rangabé et de Pittakis que l'on doit la création de la première revue archéologique grecque, *Ephéméris Archaiologiki*, et la fondation la même année, en 1837, de la Société archéologique grecque, deux institutions, toujours existantes, qui ont marqué la recherche en Grèce. La Société rassemble des membres dont les cotisations servent à faire des fouilles et à réunir des antiquités, pour suppléer au manque de fonds de l'Etat.

Pour son zèle dans la préservation des antiquités pendant la guerre, «il est juste de citer M. C. S. Pittakis, conservateur actuel du Musée d'Athènes [ci-dessous]. Le fusil de Palicare à la main, on le voyait dans ces temps de troubles rechercher tous les débris d'antiquités, exposer ses jours pour les soustraire à la brutalité de l'ennemi, les assembler soigneusement, et les mettre en lieu de sûreté» (A. Rangabé, 1842).



Les intérêts français

Parmi les archéologues étrangers, ce sont les Français qui développent des actions en Grèce, tandis que les Allemands, depuis l'Allemagne ou l'Italie, jettent les fondements de grands recueils.



La France est à l'origine de deux initiatives : des missions pour des architectes, la création d'une école pour les hellénistes. Les architectes prix de Rome sont invités, à partir de 1845, à aller étudier les édifices de la Grèce – l'interdit qui pesait sur le voyage en Grèce a été levé après la mort de Quatremère de Quincy. Cela donne lieu à une série de fort belles études, avec état au sol et restitutions, des monuments d'Athènes et de l'Attique.

Ces artistes sont accueillis à partir de 1846 dans la maison de l'Ecole française d'Athènes, fondée pour abriter de jeunes hellénistes, avec lesquels ils collaborent à l'occasion. L'Ecole française est une institution originale, dont la vocation est au début très libéralement définie dans sa charte; il s'agit de contribuer «au perfectionnement, pour l'étude de la langue, de l'histoire et des antiquités grecques»; il s'agit aussi de renforcer sur le terrain l'influence

La mission de Macédoine de 1861 enrichit encore le Louvre de belles pièces. La tombe macédonienne de Pydna (ci-dessous), creusée dans le sol et recouverte d'un tumulus, est composée d'un couloir, d'une façade dorique et d'une chambre funéraire.

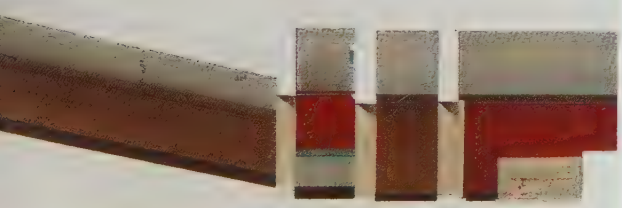
de la France contre le clan anglais, à un moment où le premier ministre grec est tout acquis aux intérêts français. Les pensionnaires, qui séjournent en Grèce pendant deux ou trois ans, voyagent, lisent des vers antiques sur l'Acropole, enseignent le français (pendant une courte période) et font parfois de l'archéologie.

La science allemande

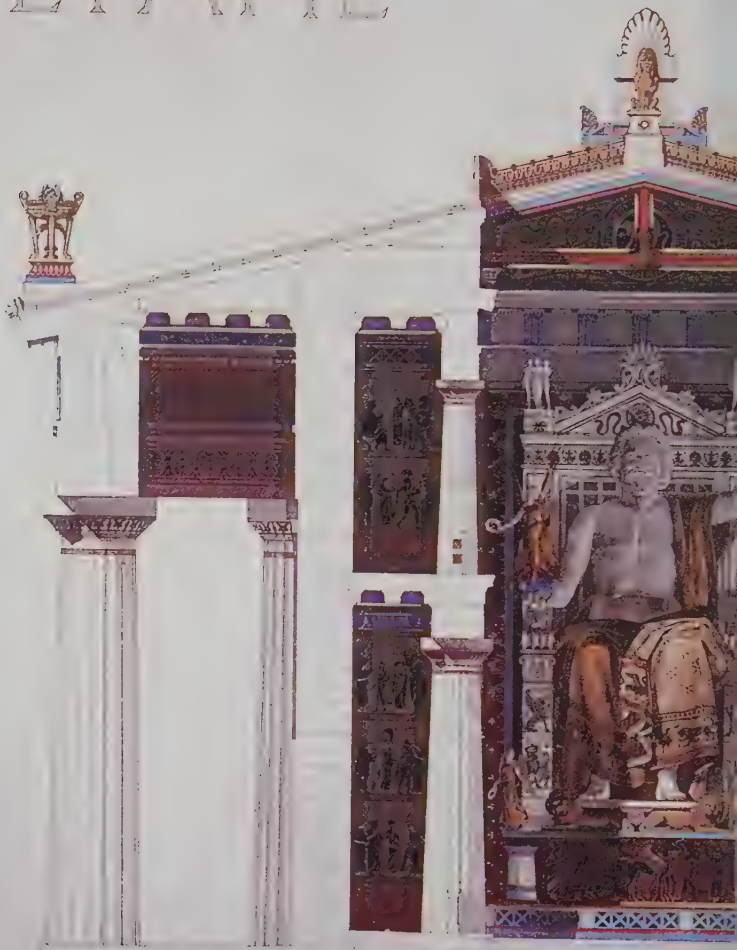
Moins présents que les Français sur le terrain, les savants allemands, nombreux et bien formés dans les chaires d'université qui se multiplient, développent des initiatives dans deux directions : des catalogues de musées ou de collections et des corpus de documents.

A Rome s'est créé un Institut de correspondance archéologique en 1829, qui est une association internationale, animée par les Allemands mais qui comprend une section française jusqu'en 1848. Les travaux de cet institut intéressent la Grèce de deux façons : des savants sont envoyés à Athènes pour faire l'inventaire du « Théséion » et des collections privées. D'autre part, Eduard Gerhard,

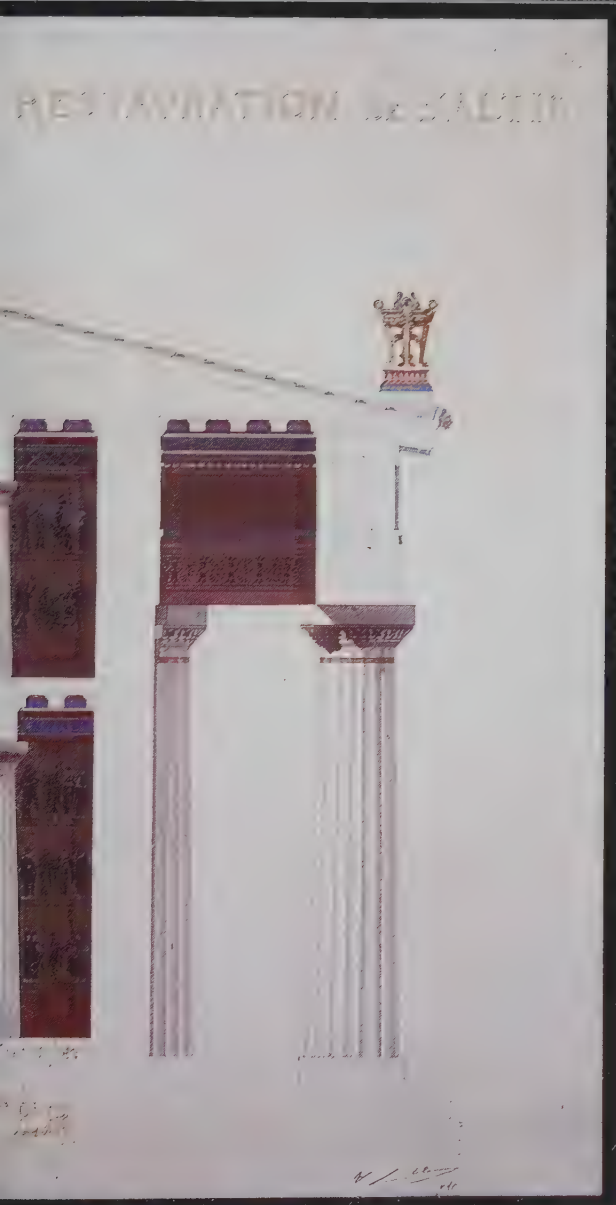
Les couleurs sur l'architecture correspondent à la réalité, ce qui n'est pas toujours le cas des dessins de restitution à cette époque : page de gauche, en haut, le sanctuaire de Délos; ci-dessus, la corniche du Parthénon.



OLYMPIE



TEMPLE DE



Les envois de Rome

Les pensionnaires architectes de l'Académie de France à Rome restituent les monuments de la Grèce. Cette coupe du temple de Zeus à Olympie, due à Victor Laloux en 1883, n'obéit pas à un souci de stricte exactitude scientifique. Ouverture dans le toit pour éclairer la statue du culte, goût excessif pour la décoration intérieure, emploi discret mais désinvolte de la couleur sur les membres architecturaux relèvent plutôt du goût du jour que de l'observation de la ruine. De même, à défaut de précisions érudites, les évocations de Delphes (page suivante) ne manquent ni de souffle ni de vie.

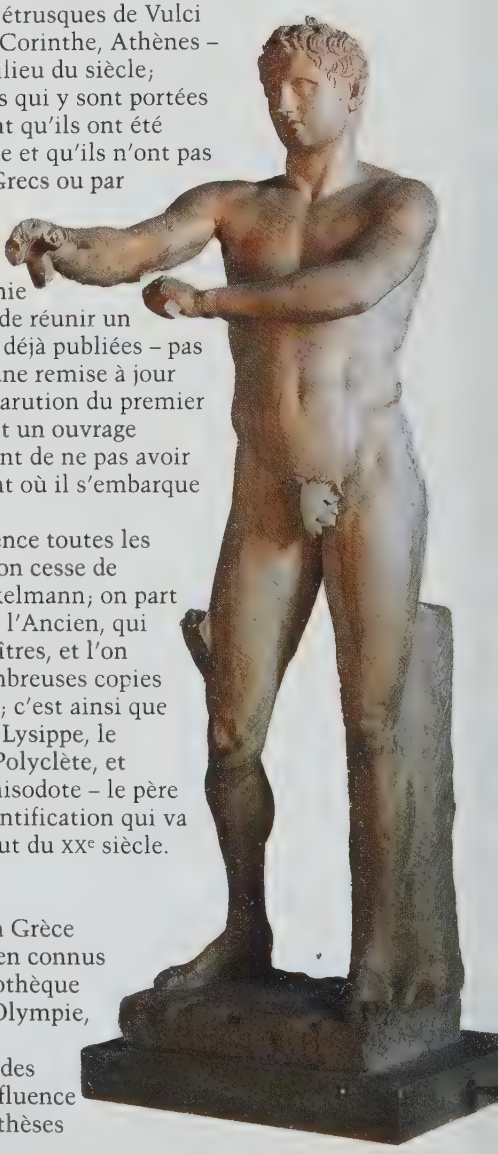
APOLLON

ECHEL

l'âme de l'Institut, fait faire des progrès décisifs à la connaissance des vases grecs que l'on a trouvés en grande quantité dans les tombes étrusques de Vulci en 1828. L'origine de ces vases – Corinthe, Athènes – est un sujet de débat jusqu'au milieu du siècle; toutefois, l'étude des inscriptions qui y sont portées permet de prouver définitivement qu'ils ont été importés en Italie depuis la Grèce et qu'ils n'ont pas été produits localement par les Grecs ou par d'autres.

Pour les inscriptions, les Allemands prennent une initiative spectaculaire; l'académie de Berlin charge August Boeckh de réunir un corpus de toutes les inscriptions déjà publiées – pas moins de six mille! On prévoit une remise à jour périodique de l'ouvrage. Dès la parution du premier cahier en 1825, le *Corpus* devient un ouvrage indispensable que Quinet se plaint de ne pas avoir encore reçu à Toulon, au moment où il s'embarque pour la Grèce.

La philologie allemande influence toutes les recherches. Ainsi, en sculpture, on cesse de s'intéresser au Beau selon Winckelmann; on part des textes, comme ceux de Pline l'Ancien, qui décrivent l'œuvre des grands maîtres, et l'on cherche à identifier dans les nombreuses copies anonymes les célèbres originaux; c'est ainsi que l'on reconnaît l'*Apoxyomène* de Lysippe, le *Doryphore* et le *Diadumène* de Polyclète, et l'*Eirené portant Ploutos* de Céphisodote – le père de Praxitèle. C'est ce genre d'identification qui va guider la recherche jusqu'au début du XX^e^ siècle.



Ioniens et Doriens

Les découvertes de sculptures en Grèce – les frontons d'Egine ne sont bien connus qu'après l'ouverture de la Glyptothèque en 1830, comme les métopes d'Olympie, ramenées au Louvre en 1829 – alimentent un débat sur les grandes tendances de l'art grec : sous l'influence de Karl Otfried Müller et de ses thèses

Ci-contre, métope du temple de Zeus à Olympie qui fut emportée au Louvre par l'expédition de Morée; elle représente Héraclès dans sa lutte contre le Taureau de Crète. La sobriété géométrique de la composition, la puissance expressive de la musculature du héros seraient, pour certains, des traits spécifiques de l'esthétique «dorienne» des années 460 av. J.-C.

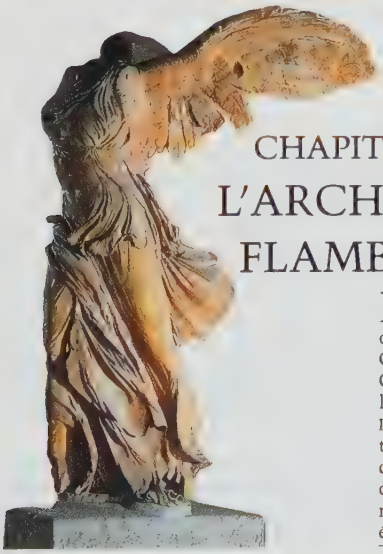
A gauche, la statue de marbre représente un athlète qui se nettoie avec un strigile. Elle fut découverte à Rome en 1849 dans les ruines d'une maison de l'époque impériale. E. Braun reconnut aussitôt la copie de l'*Apoxyomène* de Lysippe, une statue de bronze que décrit Pline l'Ancien. L'original avait été transporté à Rome et fut un temps dans la chambre à coucher de l'empereur Tibère.

sur les Doriens, on oppose un art et une civilisation doriens – Sparte et le Péloponnèse – à un art et une civilisation ioniens – Athènes, Cyclades, Asie Mineure. Cette opposition n'est pas totalement injustifiée, mais les justifications ethniques que l'on en a données, échappent, elles, à toute forme de vérification. Qu'importe! Les catégories, art ionien et art dorien, paraissent assez claires, et les découvertes d'un abondant matériel archaïque à la fin du siècle ne font que renforcer, sur ce point, les certitudes acquises.

Jusqu'aux années cinquante au moins, l'art grec est porté au pinacle dans les milieux savants, au point que la place de l'art romain a tendance à disparaître et qu'il faudra quasi le réinventer. Cet engouement se traduit aussi dans l'architecture de l'époque : le goût grec, même s'il décline en Grande-Bretagne dès les années trente, reste plus longtemps à la mode en Ecosse, en Bavière, et se prolonge en Grèce jusque vers 1890. Le modèle grec finit par s'effacer à un moment où, par les grandes fouilles, la connaissance de l'art grec fait des progrès considérables.

« Avec une extrême joie, j'annonce à Votre Majesté que j'ai découvert les tombeaux que la tradition désignait comme les sépulcres d'Agamemnon, de Cassandra, d'Eurymédon et de leurs camarades. J'ai trouvé dans les sépulcres des trésors immenses en fait d'objets archaïques en or pur. Ces trésors suffisent à eux seuls à remplir un grand musée, qui sera le plus merveilleux du monde. »

Schliemann à Georges Ier, roi de Grèce, 1876



CHAPITRE VII

L'ARCHÉOLOGIE FLAMBOYANTE

La Victoire de Samothrace fut découverte en 1863 par Charles Champoiseau. Ce chef-d'œuvre de l'école de Rhodes du IIe siècle av. J.-C. fut tout d'abord considéré comme une sculpture décorative de qualité médiocre et de basse époque.

Le «grand bond en avant»

Que sait-on de l'archéologie et de la Grèce dans les années 1860? Certes, des découvertes importantes ont eu lieu mais elles ne couvrent qu'une partie étroite du champ historique. Il n'y a pas eu encore de fouilles systématiques d'un site; on s'est contenté d'égratigner le sol de façon sporadique, à la recherche d'objets de musée : pas de villes, pas de sanctuaires dont on aurait levé un plan topographique complet. C'est par conséquent dans un champ quasi vierge que s'engouffrent les savants grecs et étrangers : en l'espace d'un demi-siècle, ils vont accroître les connaissances à un point tel que nous n'avons pas encore tiré toutes les conclusions de leurs trouvailles – quand nous ne passons pas notre temps à publier les découvertes qui sont restées inédites!

Cet essor de l'archéologie grecque qui profite du développement de l'histoire et de la géographie, et de l'appétit de savoir lié à ces jeunes sciences humaines, est conduit essentiellement par des universitaires; néanmoins, à cette époque à bien des égards pionnière, l'archéologie grecque intéresse aussi des personnalités

Edmond About, dans *Le Roi des montagnes* (1857), stigmatise avec humour les bandits grecs; les illustrations de Gustave Doré (ci-dessus) ont beaucoup contribué au succès du livre. About est le seul humoriste passé par l'Ecole française d'Athènes, où son œuvre scientifique sur Egine fut diversement prisée.

Cette scène, qui représente des fouilles clandestines à Corinthe en 1877, pourrait aussi illustrer l'activité des voleurs d'antiquités en Béotie où, de 1870 à 1873, plus de huit mille tombes furent ouvertes; elles révélèrent notamment les séries de terres cuites hellénistiques, connues sous le nom de Tanagra.

exceptionnelles comme Heinrich Schliemann et Arthur John Evans.

Un pays en pleine instabilité politique

Epoque pionnière, certes, car travailler en Grèce présente encore des dangers, tant la campagne est peu sûre. Même dans les environs d'Athènes, il faut se déplacer avec des soldats pour ne pas tomber dans les mains des brigands. C'est pourtant, malgré une escorte, ce qu'il advint à un groupe d'Anglais et d'Italiens en 1870. L'émotion suscitée par le meurtre de ces gentilshommes fut très vive; aux yeux de l'opinion furent confirmés, de façon tragique, tous les sarcasmes d'Edmond About à l'égard du pays de Socrate. En 1909, dans la préface du guide Joanne – l'ancêtre des Guides Bleus –, Gustave Fougères doit encore rassurer les voyageurs sur les conditions de sécurité qui, dit-il, se sont bien améliorées depuis vingt ans! Pourtant, il ne fait pas bon visiter les provinces frontalières, et notamment les territoires grecs encore sous contrôle turc où est entretenue une agitation endémique et soutenue la révolte ouverte au nom de la «Grande Idée» qui vise à réunir à la Grèce tous les

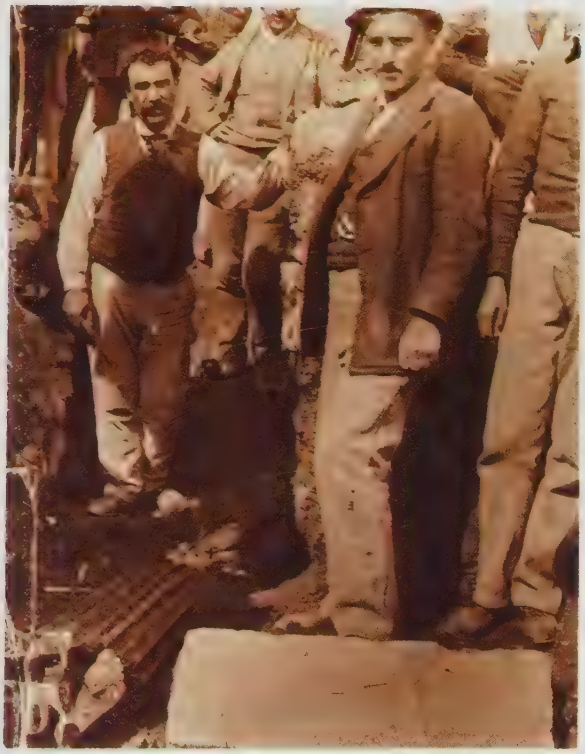
territoires ayant une majorité de population hellénique. Grâce à l'arbitrage des grandes puissances, la Grèce récupère ainsi l'Heptanèse – les sept îles Ioniennes sous protectorat anglais – en 1864 et la Thessalie en 1881. La Crète, autonome en 1897, est rattachée au royaume en 1912 et la Macédoine connaît un premier partage en 1913. Il serait faux de croire que ces progrès dans la libération sont portés par un courant philhellénique puissant comme au début du siècle. Les philhellènes français, qui se regroupent dans une Ligue en 1904, ne sont pas plus de vingt à la première réunion!

«L'Hellénisme a besoin d'être défendu, et il mérite de l'être quoi que puissent arguer contre les Grecs des adversaires passionnés ou des amis désabusés; il importe qu'il le soit pour l'équilibre des forces en Orient et dans l'intérêt commun de l'Europe», lit-on dans le programme de la Ligue. Dans cette complexe question d'Orient, l'archéologie a tenu un rôle, souvent indu, pour soutenir les revendications territoriales des nations balkaniques. Parallèlement, les grandes puissances – notamment la France et l'Allemagne après la guerre de 1870 – font entrer les recherches en Grèce dans le champ de leur compétition.

Disputes delphiques

L'histoire de la concession aux Français du chantier de Delphes révèle assez savoureusement les conditions internationales et locales du travail archéologique en Grèce. Les Allemands pouvaient prétendre à des droits sur Delphes où Müller avait fouillé en 1840; les Français, en 1861 et 1880, s'étaient intéressés au mur polygonal qui

Les Grecs sont certes hospitaliers, mais les habitants se méfient aussi des étrangers qui viennent fouiller dans leurs maisons. Ainsi, à Delphes, le sanctuaire d'Apollon était recouvert par le village de Kastri. Théophile Homolle, ancien membre de l'Ecole française et futur directeur, pouvait dire : «Etes-vous à Delphes? La conquête du mur polygonal exigera trois fois plus de temps et ne coûtera pas moins d'assauts, de labeurs et de ruses que celle du mur de Troie.» Ci-contre, le Français Paul Fournier copie les inscriptions du mur polygonal en 1896.



Les découvertes lors des grandes fouilles de Delphes furent spectaculaires : ci-dessus, l'Aurige, un des rares originaux en bronze. Il fut mis au jour en même temps qu'un bloc de sa base (au premier plan) : l'inscription révèle que ce conducteur de quadrige appartenait à un groupe dédié par un tyran de Sicile, Polyzalos, lors de la victoire de son attelage aux concours pythiques, en 474 av. J.-C.

soutient la terrasse du temple et sur lequel sont gravées de nombreuses inscriptions. Ils réclamèrent la concession du site, où, à cause des longueurs de la procédure, l'Allemand Hans Pomtow réussit encore à fouiller en 1887. Le Premier ministre grec, l'excellent Tricoupis, songea à lier la concession du site à l'obtention de droits de douanes privilégiés sur les raisins secs de Corinthe qui entraient en France. Devant le refus des Français de céder à ce chantage bien mercantile, il proposa la fouille aux Allemands; quoique certains savants, comme Adolf Michaelis qui occupait la chaire de Strasbourg, aient fait remarquer, en toute confraternité, qu'il convenait peut-être que les Français ne fouillassent pas à Delphes alors qu'ils venaient de saccager Délos, l'Académie de Berlin déclina poliment cette offre. Les Américains,

nouvellement débarqués en Grèce, eurent moins de fair play et se portèrent candidats. Finalement, l'affaire revint aux Français sans qu'ils eussent à céder sur les raisins, mais non sans débours. Il fallut exproprier tout le village de Kastri, construit sur le site – mille maisons –, et le reconstruire en contrebas. Les habitants, furieux de la violence qui leur était faite, se révoltèrent : les fouilles commencèrent en 1893 sous la protection de la force armée! Les découvertes furent, heureusement, à la hauteur des investissements – cinq cent mille francs-or. Pourtant, les Allemands ne lâchèrent pas totalement prise : Pomtow, qui avait publié sur Delphes un livre «plein d'impertinences contre les Français», ne cessa de multiplier les querelles scientifiques.

La multiplication des Ecoles étrangères

Quel bénéfice matériel les Etats retiraient-ils de ces coûteuses entreprises? Aucun. La constitution grecque interdisait l'exportation des antiquités; les Allemands se targuent, à juste titre, d'avoir signé en 1875 avec les Grecs la première convention de fouilles «désintéressées» pour la concession du site d'Olympie; toutes les trouvailles restaient en Grèce, seuls les doubles pouvaient être exportés. Bismarck ne se trompa pas sur ce marché de dupes et coupa les crédits en 1881. Les empereurs comprirent, mieux

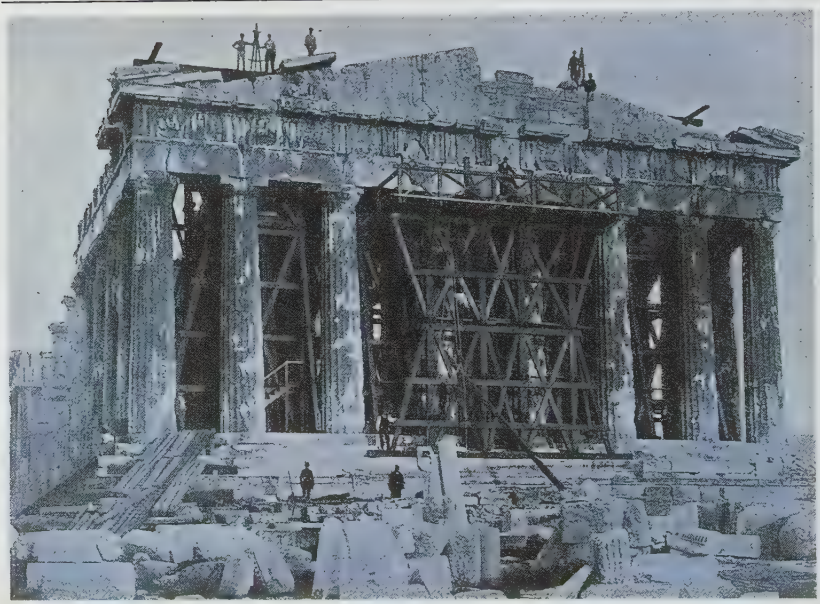
L'équipe des architectes et des archéologues français devant la maison de fouilles de Délos en 1910. Le dégagement du sanctuaire d'Apollon à Délos commença en 1873; les travaux connurent une intensité particulière entre 1904 et 1914 grâce aux subsides du duc de Loubat. Le butin fut considérable : il fut possible de restituer un sanctuaire, mais aussi de redonner vie à une ville du IIe-Ier siècle av. J.-C.

Ouvriers des fouilles grecques dans le monastère byzantin de Daphni en 1891. Les monuments du Moyen Age ne retinrent pas immédiatement l'attention, et furent même rasés lorsqu'ils gênaient la mise en valeur des bâtiments plus anciens (Parthénon, bibliothèque d'Hadrien). Dans les années 1890, les Grecs entreprirent la fouille et la restauration de Daphni (mosaïques du XIe siècle).

que le chancelier, le prestige que l'on pouvait pourtant retirer de l'archéologie et financèrent des fouilles sur leurs fonds propres : Guillaume Ier celles d'Olympie, et son petit-fils celles de Corfou. Quant aux Français, ils y voyaient à ce point leur intérêt qu'ils ouvrirent une section pouvant accueillir des élèves étrangers.

Les nations prospères voulurent imiter la France et l'Allemagne. Les Américains, en 1882, et les Anglais, en 1885, créèrent leurs établissements indépendants. Cependant, comme il s'agissait de fondations qui fonctionnaient essentiellement avec des fonds privés, elles étaient moins liées aux intérêts de l'Etat. En 1898, les Autrichiens et, en 1909, les Italiens fondèrent à leur tour leurs propres instituts dont les moyens n'étaient en rien comparables à ceux dont jouissaient Français ou Allemands. Le dernier tiers du XIXe siècle est donc marqué par la multiplication des Ecoles étrangères et des fouilles.

Une géographie des fouilles qui, pour l'essentiel, n'a guère été modifiée jusqu'à aujourd'hui se met alors en place. Dès avant 1914, et pour ne s'en tenir qu'aux grands chantiers, les Français travaillent à Delphes, à Délos, à Thasos et à Argos (ville); les Allemands, à Olympie, au Kabirion de Thèbes, à Samos, au Céramique d'Athènes; les Américains,



Le Parthénon, victime d'un tremblement de terre en 1894, dut être restauré. En 1905, au Premier Congrès archéologique international, à Athènes, fut agitée la question de savoir jusqu'où aller dans la restauration. Le monde des artistes protesta contre la prétention des archéologues à toucher à une telle merveille.

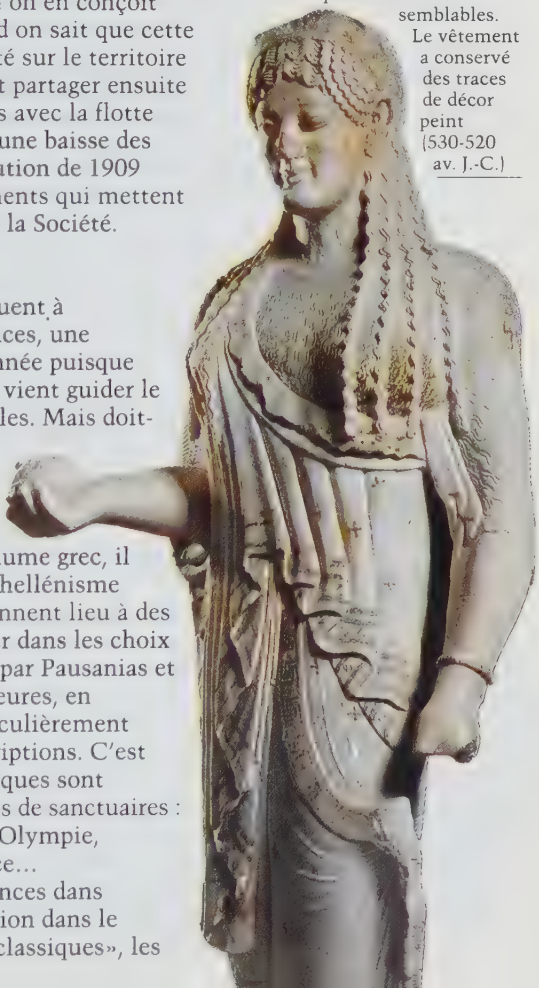
à Corinthe et à l'Héraion d'Argos; les Anglais, dans le Péloponnèse (Megalopolis et Sparte); les Italiens, en Crète (Gortyne, Ida, Phaistos); les Autrichiens font œuvre pionnière à Samothrace (le chantier a été repris par les Américains).

Le dynamisme des Grecs

Il serait inexact de croire que l'archéologie grecque est alors totalement colonisée par les étrangers. La Société archéologique est animée par le remarquable Stéphanos Koumanoudis, secrétaire de 1859 à 1894, puis par le plus contesté – et très royaliste – Panagiotis Kavvadias, inventeur des Korés de l'Acropole et directeur des Antiquités de 1885 à 1909. La Société dispose jusqu'au début du XX^e siècle de moyens assez abondants, ce qui permet aux Grecs d'augmenter les postes d'archéologues professionnels et de fouiller sur de nombreux sites, notamment à Athènes et en Attique – Eleusis, Rhamnonte, Oropos –, à Epidaure, en Etolie, pour ne citer que les lieux où se font les découvertes les plus marquantes.

Cette aisance financière permet d'ouvrir de nombreux musées en province – qui font la gloire du Service des antiquités – et d'entreprendre d'importants travaux de restauration sur l'Acropole, mais aussi à Bassæ, pour le Lion de Chéronée et sur le tumulus de Marathon. Ces activités sont financées par un procédé original. La Société archéologique a reçu le droit d'émettre des billets pour une «Loterie en faveur des Antiquités»; on en conçoit facilement le succès quand on sait que cette loterie jouit de l'exclusivité sur le territoire grec de 1887 à 1904. Il faut partager ensuite les tirages et les ressources avec la flotte de guerre, ce qui entraîne une baisse des revenus. De plus, la révolution de 1909 provoque des bouleversements qui mettent au plus bas les finances de la Société.

Kavvadias avait entrepris depuis 1885 de nettoyer l'Acropole jusqu'au rocher. Cette jeune fille de marbre – Koré –, qui tient dans sa main un fruit, fut découverte en 1886 dans une fosse, en même temps que quatorze statues semblables. Le vêtement a conservé des traces de décor peint (530-520 av. J.-C.)



La frénésie de recherches

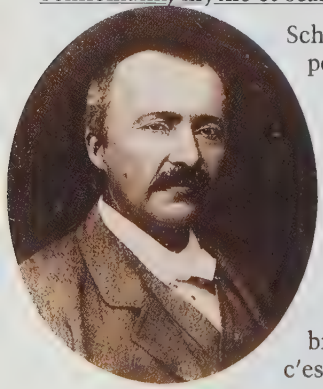
Grecs et étrangers contribuent à l'explosion des connaissances, une explosion un peu désordonnée puisque aucun plan d'ensemble ne vient guider le choix des sites et des fouilles. Mais doit-on se plaindre de ces recherches foisonnantes, menées dans tous les azimuts? Avant 1914, grâce à l'extension du royaume grec, il n'y a guère de régions de l'hellénisme dont les grands sites ne donnent lieu à des fouilles. On se laisse guider dans les choix par les auteurs classiques, par Pausanias et par les explorations antérieures, en recherchant les lieux particulièrement riches en objets et en inscriptions. C'est pourquoi les fouilles classiques sont majoritairement des fouilles de sanctuaires : Delphes, Délos, Epidaure, Olympie, Oropos, Samos, Samothrace...

Extension des connaissances dans l'espace, mais aussi extension dans le temps. Pour les périodes «classiques», les

découvertes étonnantes des statues de l'Acropole, de Delphes, de Délos, des frontons sculptés de Corfou révolutionnent la connaissance de la plastique archaïque. Samothrace et Délos apportent le complément indispensable à ce que l'on sait sur l'art et l'architecture hellénistiques, sans compter sept mille inscriptions nouvelles sur les seuls sites de Delphes et de Délos! Ajoutons que, même si les métopes du Louvre ont déjà donné une idée du décor sculpté d'Olympie, la découverte des frontons révèle l'avance des sculpteurs péloponnésiens des années 460 av. J.-C. Pourtant, ce qui marque cette période, ce sont moins les découvertes énumérées ci-dessus que la révélation de civilisations sur lesquelles la tradition écrite est muette ou de périodes qui n'ont laissé que des traces évanescentes dans la littérature : période géométrique – Xe-VIIIe siècle av. J.-C. –, civilisation mycénienne, civilisation minoenne, culture des Cyclades, sites néolithiques de Thessalie – Sesklo et Dimini. Le passé de la Grèce a reculé de plusieurs millénaires. Dans cette remontée dans le temps, deux personnalités bien différentes jouent un rôle de premier plan : Schliemann, commerçant du Mecklembourg, archéologue autodidacte et affabulateur, et Evans, grand bourgeois libéral, formé à Oxford et savant rigoureux. Les rapprochent seulement leur passion de l'archéologie des hautes époques et le fait d'avoir investi leur fortune dans des fouilles en Grèce.

Schliemann (en bas, à gauche), fils de pasteur, réussit dans le commerce grâce à son don des langues et à son manque de scrupules. En 1868, il réalisa sa fortune, fit le tour du monde et décida de consacrer sa vie à la recherche de la civilisation homérique; cette conversion à l'hellénisme passa par un mariage grec (ci-dessus, Sophie Schliemann, parée des bijoux de Troie).

Schliemann, mythe et scandale



Schliemann a le mérite de poursuivre un plan cohérent de recherches qui le conduit à Ithaque en 1868, puis en Turquie sur le site d'Hissarlik en 1872-1873. Il prouve qu'il s'agit sans doute de la ville de Troie, et met au jour un fabuleux trésor de bijoux, baptisé aussitôt trésor de Priam ou bijoux de la belle Hélène – c'est l'époque d'Offenbach!

Ces réflexions de Schliemann sur la fouille d'Olympie révèlent ses propres conceptions : «Ils font tout à l'envers; ils enlèvent une couche après l'autre. Ils vont y dépenser un temps et un argent infinis; on doit aller aussitôt au fond, alors on trouve.» Le couple Schliemann surveillait seul à Mycènes quelque cent vingt ouvriers et eut maille à partir avec Stamatakis, le représentant du service grec (ci-contre, la porte des Lions à Mycènes).

Il ramène ce trésor en fraude de Turquie en Grèce et doit supporter un procès retentissant intenté par le gouvernement turc, dont il se tire grâce à son argent. Passant ensuite à Mycènes en 1874, une erreur sur le texte de Pausanias lui fait découvrir un cercle de tombes à l'intérieur de l'acropole : il en fouille cinq conformément au texte du Périégète, mais oublie la sixième, non attendue, qui sera découverte par les Grecs! Il révèle au monde savant et au grand public les trésors extraordinaires d'une civilisation jusque-là inconnue : masques funéraires en or, tasses d'or et de bronze, diadèmes, poignards damasquinés, pierres tombales portant les plus anciens reliefs sculptés.

Ci-contre à gauche, un des cinq masques d'or appartenant au riche mobilier des tombes découvertes par Schliemann à Mycènes (XVIe siècle av. J.-C.). Ces masques sont faits d'une feuille d'or mise en forme sur une figure de bois sculpté. Ce matériel est tout à fait original; on ne connaît aucun équivalent dans l'Egée à cette première tentative de portrait royal. Tout aussi exceptionnelles sont les stèles décorées de scènes de guerre et de chasse qui signalaient les tombes.

Tout est exposé et publié rapidement en allemand et en anglais. Schliemann repart à Troie, offre en 1881 sa part de trouvailles, dont le trésor de Priam, à l'Etat allemand. Il fouille ensuite à Orchomène de Béotie, et ouvre en 1884 le chantier de Tirynthe : prenant les murs de brique du palais mycénien pour des murs récents, il les aurait supprimés sans les conseils de Wilhelm Dörpfeld, le premier secrétaire de l'Institut allemand d'Athènes, avec qui il collabore depuis 1882; c'est ce qui fait dire à certains, non sans raison, que la plus belle découverte de Schliemann, ce fut Dörpfeld.

Pourtant, il faut reconnaître à Schliemann ce que l'on appellerait aujourd'hui le «sens médiatique» : expositions, conférences, publications dans toutes les langues européennes, il ne recule devant rien pour se faire connaître du monde entier – il confie même à Gladstone, le Premier ministre de Grande-Bretagne, le soin de préfacer son livre sur Mycènes en 1878. En assurant sa propre gloire, il a aussi servi les intérêts de l'archéologie grecque et ceux de la Grèce. Il eut enfin le mérite de faire construire à Athènes deux chefs-d'œuvre du style néo-grec de la fin du XIXe siècle, sa maison et son tombeau.

Dörpfeld, dont la tête sort de la jarre, est le premier de ces remarquables architectes archéologues qui font l'originalité de l'école allemande. Formé sur le chantier pilote d'Olympie, il a dirigé l'Institut allemand de 1887 à 1912. Particulièrement ouvert aux nouvelles techniques – stratigraphie, photographie –, il eut la meilleure influence sur Schliemann; il mena des recherches personnelles notamment à Athènes et à Leucade.

Entrée nord du palais de Cnossos. Le palais se développe sur treize mille mètres carrés (c'est le plus important de Crète). Les installations sont organisées autour d'une cour centrale (mille deux cent cinquante mètres carrés) où devaient se dérouler des cérémonies religieuses et les jeux de taureaux. Cette architecture très originale, aux multiples couloirs, et aux nombreux étages, a donné lieu au mythe du Labyrinthe et du Minotaure.

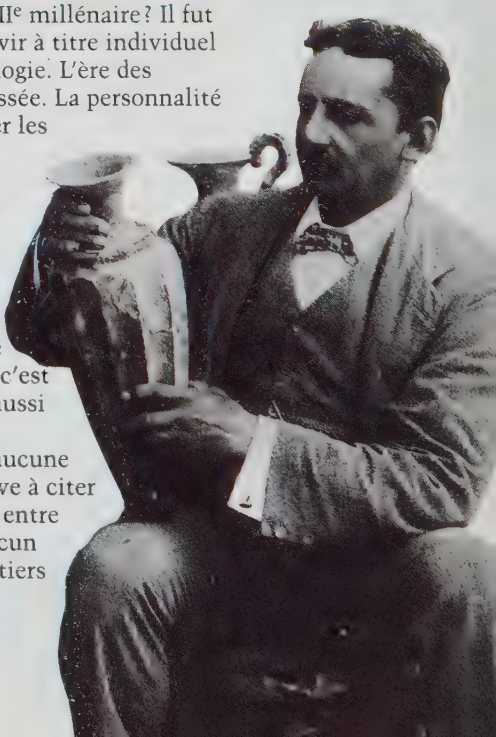
Evans : un savant chez Minos

Les destins de Schliemann et d'Evans se croisent à Cnossos, où le premier ne parvint pas à acquérir des terrains, alors que le second y réussit grâce à Ioseph Hazzidakis, chargé de l'archéologie et de l'éducation dans le gouvernement de la Crète indépendante. La découverte de la civilisation minoenne fut donc anglaise. Evans avait l'avantage sur Schliemann d'être un héritier cultivé. Ce dernier incarne l'Allemagne conquérante du commis voyageur; le premier, l'Angleterre bourgeoise profitant des fruits de la révolution industrielle. Evans voyagea en Grèce en 1893 et retrouva chez des antiquaires d'Athènes d'anciennes pierres gravées provenant de Crète et portant des signes hiéroglyphiques. C'est la première révélation de l'écriture minoenne. Il décida de fouiller à Cnossos, paya de sa poche les terrains et donna le premier coup de pioche en 1899. Ce fut l'extraordinaire découverte du palais de Minos.

Comment ne pas admirer ce grand savant anglais qui, non content de révéler une civilisation nouvelle, fut capable d'établir des chronologies qui sont encore utilisées tant pour la Crète minoenne que pour les

Fils d'un industriel, numismate et préhistorien de grande valeur, Arthur John Evans (ci-dessous à Cnossos) parcourut le monde et embrassa comme journaliste la cause des jeunes nations slaves, ce qui lui valut la prison en 1882. De retour en Angleterre s'ouvre sa carrière d'archéologue comme conservateur de l'Ashmolean Museum d'Oxford, qu'il enrichit des collections familiales.

Cyclades du III[e] et du début du II[e] millénaire? Il fut aussi le dernier à pouvoir assouvir à titre individuel en Grèce sa passion de l'archéologie. L'ère des pionniers est définitivement passée. La personnalité d'Evans fait trop souvent oublier les savants italiens, américains ou grecs qui, au même moment, contribuent à faire connaître la civilisation de la Crète.



Prestige de l'archéologie

Avant la Première Guerre mondiale, l'archéologie grecque est donc très internationalisée, c'est la raison de sa fécondité, mais aussi très «balkanisée» : les instituts étrangers en Grèce ne mènent aucune action commune, et on ne trouve à citer aucune fouille de collaboration entre des Grecs et des étrangers. Chacun veille jalousement sur ses chantiers et en tire gloire de façon indépendante. En 1886, les Allemands, à l'occasion du centenaire de la première

Exposition des beaux-arts à Berlin, reconstruisent la façade du temple d'Olympie en grandeur réelle – le temple est monté sur une terrasse décorée par des moulages de la frise de Pergame. De même que le Reich célèbre ses victoires archéologiques, la France exalte aussi son travail en Grèce : Théophile Homolle, lors de l'Exposition universelle de 1889, parlera, du haut de la tribune du Trocadéro, des fouilles de Délos. Un moulage du Sphinx des Naxiens, trouvé récemment à Delphes, est présenté à l'Exposition de 1900. Les Grecs eux-mêmes tirent profit de leur patrimoine : en 1896, Athènes reçoit les premiers jeux Olympiques qui viennent d'être fondés par Pierre de Coubertin.

Affiche des premiers jeux Olympiques d'Athènes en 1896. A ces jeux sont liés les noms de deux Français : Pierre de Fredi, baron de Coubertin (1863-1937), président du Comité olympique, et Michel Bréal, latiniste et membre de l'Institut, qui inventa l'épreuve du marathon. La victoire d'un berger grec, Spyridon Louys, en assura le succès.

L'art moderne abandonne la Grèce

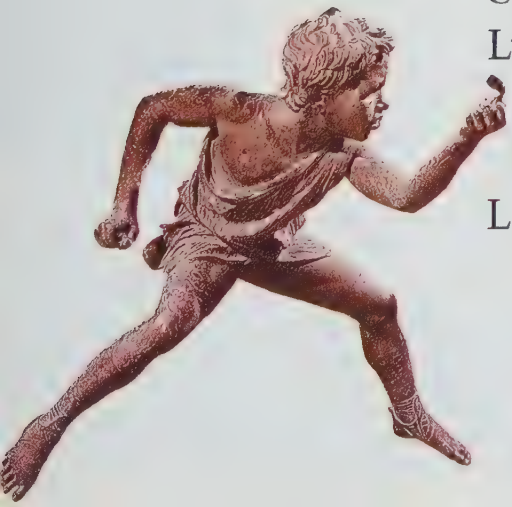
L'intérêt pour l'archéologie, et pour la culture classique toujours vivante en Europe, attire les étrangers en Grèce : les guides allemand (Baedeker) ou français (Joanne) sont rédigés par des archéologues et servent toujours de manuels. La curiosité des universitaires et celle des touristes remplacent l'engouement des artistes en rupture avec les canons du classicisme : Cézanne dénonce comme pernicieuse l'imitation des Grecs et des Romains – même si, par ailleurs, il exprime son admiration pour les chefs-d'œuvre du Louvre –, les futuristes déclarent en 1909 qu'«une voiture de course est plus belle que la Victoire de Samothrace», alors que les dadaïstes proposent de mettre des attelles à la Vénus de Milo et veulent «faire reposer Laocoon et ses enfants après leur combat millénaire contre cette belle saucisse de serpent Python». Pourtant, la culture antique ne s'effondre pas sous ces sarcasmes. Il faut attendre 1968 pour que l'épreuve de dessin sur plâtre antique ne soit plus un exercice privilégié dans les écoles des beaux-arts, et aussi longtemps pour que la culture antique ne soit plus, à l'école, le langage privilégié des élites.

« Si le XIX^e siècle doit être considéré dans l'histoire de l'art antique comme le siècle des recherches systématiques, de la mise en ordre des "Archives du passé", dans la première moitié du XX^e siècle a commencé un approfondissement des problèmes, un effort constant pour saisir l'objet d'art dans sa valeur intrinsèque. »

R. Bianchi-Bandinelli, 1978

CHAPITRE VIII

L'ENTRE-DEUX-GUERRES : L'ÂGE MÛR DE LA RÉFLEXION



Le jockey en bronze ci-contre (II^e siècle av. J.-C.) a été trouvé en 1928 au large du cap Artémision (Eubée). Il faisait partie d'un bateau naufragé. Il a été remonté sur son cheval au Musée national d'Athènes.

La Grande Guerre n'interrompt pas le travail archéologique; bien plus, elle le favorise parfois. Le corps expéditionnaire franco-anglais qui occupe le nord de la Grèce, après le débarquement des Dardanelles en 1915, dispose d'un service archéologique; c'est à lui que l'on doit d'avoir lancé les fouilles préhistoriques en Macédoine. Des archéologues de l'armée d'Orient meurent au champ d'honneur. A la fin de la guerre, les traités de 1919-1920, en donnant la Thrace à la Grèce, étendent le domaine archéologique; en revanche, le Dodécanèse est passé sous le contrôle des Italiens et c'est pourquoi la politique des fouilles à Rhodes et à Cos sera décidée à Rome, jusqu'à la chute du régime mussolinien. Quant à l'Institut allemand d'Athènes, qui a été fermé par les Alliés en 1916, il rouvre facilement dès 1920, grâce au prestige de la science allemande. Cependant, un petit incident révèle les tensions entre vainqueurs et vaincus dans cette immédiate après-guerre : le professeur Studniczka, envoyé pour négocier la réouverture, prétend fouiller à Athènes au monument de Lysicrate; la France proteste en revendiquant des droits sur ce périmètre en raison de l'installation en ces lieux des Capucins en 1669! La fouille sera finalement reprise par les Grecs eux-mêmes. C'est aussi la guerre qui met fin à la collaboration des Français au *Corpus des inscriptions grecques* dirigé par Berlin : ainsi, si les deux premiers tomes des inscriptions de Délos, publiés avant 1914, font partie de la série allemande, les autres volumes sont édités indépendamment.

Un temps de pénurie

La conjoncture politique et économique, internationale ou locale – en Grèce –, retentit à des titres divers sur le travail archéologique. La Grèce doit se battre en Turquie jusqu'en 1922, puis employer tous ses moyens pour accueillir les réfugiés d'Asie Mineure, au nombre d'un million et demi. Autant dire qu'il y a peu d'argent à consacrer à l'archéologie. De plus, l'atmosphère du monde archéologique est troublée par des compromissions politiques : en 1920, il faut un nouveau coup de force

Le groupe statuaire – Borée, dieu thrace, enlevant Orithyie, princesse athénienne – ornait le faîte du temple des Athéniens à Délos. Cette photographie et celle de la page 116 sont de Fred Boissonas (1858-1946), qui a laissé une série d'albums sur la Grèce avec des vues attachantes et originales.

pour expulser le trop royaliste Kavvadias du secrétariat de la Société archéologique, fonction qu'il a réoccupée depuis 1912. Fort heureusement pour la Société, Oikonomos, homme modéré et archéologue d'expérience, directeur du Musée national d'Athènes entre 1930 et 1933, promu à des postes de responsabilité au ministère de 1933 à 1938, occupe le secrétariat de 1924 à 1951. Il réussit à maintenir un certain équilibre à l'intérieur du milieu archéologique, malgré une situation d'instabilité politique : démocratie –1924-1935 –, retour de la monarchie – 1936-1941 –, plusieurs expériences de dictature, guerre avec occupation du territoire à partir de 1941.

Si les conditions de travail ne sont guère favorables pour les Grecs, les séquelles de la Grande Guerre, la crise mondiale de 1929 frappent aussi les Ecoles étrangères dont les budgets sont réduits. Des «sponsors» ou des «évergètes» pallient, dans certains cas, ces manques de moyens, comme Gustav Oberländer qui donne de l'argent aux Allemands pour travailler au Céramique d'Athènes ou John Davidson Rockefeller qui aïde les Américains à ouvrir l'Agora d'Athènes.

Semni Papaspyridi entre dans le Service archéologique grec en 1921 après des études à Athènes et à Munich. Elle est en poste à Nauplie et au Musée national d'Athènes, dans le département de la céramique. Avec son mari, Ch. Karouzos, elle a contribué à la réorganisation du musée après la guerre. Savant de renom international, Mme Karouzou est une personnalité emblématique de l'archéologie grecque.

Femmes archéologues

Autre trait des temps, les femmes prennent une plus grande place dans l'archéologie grecque. Déjà, de jeunes universitaires anglaises ont été envoyées à Athènes dès 1890, mais elles ne participent pas aux fouilles. En revanche, dans l'entre-deux-guerres, elles conduisent des travaux sur le terrain, et les équipes

américaines sur l'Agora comptent aussi des membres féminins. Les Grecs ne sont pas en reste puisque le Service archéologique recrute par concours en 1921 M^lle^ Semni Papaspyridi, la future M^me^ Karouzou, une grande dame de l'archéologie. C'est le début d'une féminisation de la profession qui s'est accentuée dans les vingt dernières années.

Objets de la science et science de l'objet

Malgré les difficultés de tous ordres, on fouille encore beaucoup, et si les trouvailles ne font pas autant de bruit que celles de Schliemann ou d'Evans, elles sont souvent d'un grand intérêt et d'une belle qualité : en 1924, dans le palais minoen de Mallia, les Français

Les marbres d'Olympie – ci-dessous l'Apollon du fronton ouest du temple – furent restaurés pour les jeux Olympiques de Berlin en 1936. C'est à cette occasion aussi que furent rouvertes les fouilles d'Olympie. L'archéologie joua donc un rôle certain dans le système de propagande nazie.

découvrent des armes étonnantes dont une longue épée de bronze à pommeau de cristal de roche rehaussé d'or. Les Allemands, en rouvrant les fouilles de l'Héraion de Samos en 1925, font une ample moisson d'objets du haut archaïsme. En 1935, les Grecs fouillent à Dréros, en Crète, un sanctuaire du VII^e^ siècle qui renferme encore les statues d'une primitive triade d'Apollon, Artémis et Léto. Et, en soulevant les dalles de la voie sacrée de Delphes, on découvre une fosse pleine de rebuts provenant des offrandes précieuses du sanctuaire.

Ce n'est pourtant plus la période turbulente des grandes fouilles et des folles trouvailles; les années vingt et trente du XX^e^ siècle s'apparentent plutôt à l'âge mûr de la réflexion et des publications. Ce qui caractérise cette production, c'est l'étude d'objets ou de monuments, individuellement ou en série. C'est à l'occasion de ses recherches sur les statues archaïques que l'Anglais Humphrey Payne replace le haut d'une Koré, conservé à Lyon depuis 1810, sur ses jambes restées à Athènes, et recolle la tête d'un aristocrate des années 530-520, appartenant au Louvre, à un buste de cavalier trouvé sur l'Acropole. On précise des chronologies, on approfondit la connaissance technique des objets, on fabrique des corpus, on écrit des manuels. Ces travaux font preuve d'une étonnante érudition et révèlent des dons assez extraordinaires : l'Anglais John Davidson Beazley, en 1925, est capable de répartir dix mille vases ou fragments de vases attiques entre deux cents peintres; en 1942, il a traité quinze mille vases et reconnaît la main de huit cents peintres. Il mérite bien pour son œuvre d'être fait chevalier!

Mais la théorie de l'art fait peut-être moins de progrès; l'excellent archéologue Ernst Buschor, qui risque une synthèse sur le sujet en 1942, reste très prisonnier d'une conception idéaliste de l'art : pour lui, la sculpture passerait par des phases obligées de développement, quel que soit le type de civilisation. Le rapport entre la production des formes et des images et une société intéresse peu ou n'intéresse pas.

La tête Rampin du Louvre appartient à un cavalier dont le torse a été retrouvé sur l'Acropole d'Athènes. La couronne de chêne se rapporte à une victoire dans des concours hippiques.

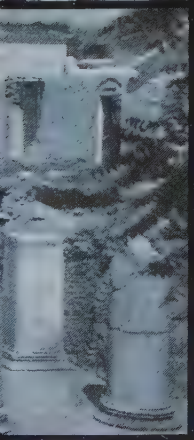
Le péril des idées et des idéologies

Quelques mythes, plus ou moins dangereux, continuent à circuler. Evans, dont les publications définitives sur le palais de Cnossos s'étalent entre 1921 et 1935, ne veut pas renoncer à l'idée d'une influence permanente de la Crète sur le continent, alors que A. J. B. Wace, qui a ouvert les fouilles de Mycènes en 1921, dégage les traits spécifiques de la civilisation mycénienne et son originalité par rapport au monde minoen. Mais seul le déchiffrement des tablettes de Linéaire B, à partir de 1952, a pu renverser totalement les perspectives en prouvant que les Grecs occupaient Cnossos dès 1400 av. J.-C.

Il est un autre débat dans la tradition schliemannienne qui continue à obscurcir quelque peu la connaissance du monde grec : le débat qui concerne la réalité de la géographie homérique. Victor Bérard, éminent helléniste, auteur en 1924 d'une traduction de *L'Odyssée* qui suit le rythme de l'alexandrin, prétend retrouver les lieux réels où passa Ulysse et fait le tour de la Méditerranée pour les identifier. Il reste de cette tentative, somme toute un peu vaine, car *L'Odyssée* n'est pas un guide de voyage, un bel album de photos prises par Fred Boissonas qui accompagne Bérard dans son périple.

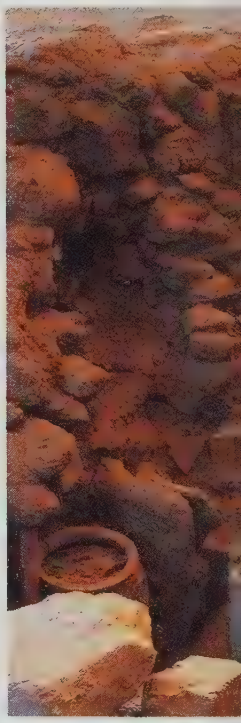
Enfin, on se plaît encore dans les milieux de l'histoire de l'art à opposer les Ioniens et les Doriens et à faire trop souvent reposer les contrastes entre les écoles artistiques d'Asie Mineure ou du Péloponnèse sur des critères ethniques. Ce débat qui remonte au livre de K. O. Müller, *Les Doriens*, publié en 1824, prend un tour très «raciste» chez certains savants séduits par l'idéologie nazie qui récupère les Doriens parmi les peuples nordiques supérieurs. C'est dans ce contexte qu'il faut replacer la réouverture du chantier d'Olympie à l'occasion des Jeux qui se tiennent à Berlin en 1936 : ce n'est pas seulement le sport qui fait le lien et qui incite, pour la première fois, à aller chercher à Olympie le feu symbolique, mais la race, car Olympie est avec Sparte le haut lieu du dorisme. L'Institut archéologique allemand d'Athènes n'échappe pas à la nazification puisque

La partie supérieure de cette statue est signalée à Marseille dans une collection privée en 1719; elle entre au musée des Beaux-Arts de Lyon en 1810. Elle fut considérée comme une Isis gallo-romaine, une Minerve à la chouette, une Aphrodite à la colombe. Il s'agit en fait d'une Koré (milieu du VI[e] siècle av. J.-C.) dont la partie inférieure fut découverte sur l'Acropole.



Le dégagement de l'ancienne agora (en haut à gauche, au pied de l'Héphaïstéion), comme celui de l'agora romaine (en bas, à gauche), fut tout d'abord entrepris par la Société archéologique grecque; il ne pouvait s'agir que de fouilles limitées, car le terrain était occupé par des maisons d'habitation. L'École américaine, avec l'appui financier de J. D. Rockefeller, dut reloger cinq mille personnes avant d'entreprendre une mise au jour du centre politique d'Athènes. Les déblais, au-dessus des couches archéologiques, étaient épais de un mètre à douze mètres selon les secteurs. Ce n'est cependant que dans les années 1970 que furent expropriés et fouillés les terrains au nord de la place, malencontreusement coupée par la ligne de métro Athènes-Le Pirée.

son directeur Walther Wrede, nommé en 1936, est aussi à la tête de l'organisation nationale-socialiste en Grèce. Mais les archéologues allemands professionnels, dont Wrede lui-même fait partie, réussissent à limiter l'activité archéologique des équipes dépendant directement de l'«Amt Rosenberg»; outre le pillage des œuvres d'art, cette organisation a vocation scientifique et se propose de retrouver en Grèce, à cause des invasions doriennes, les traces de la culture des seigneurs du Nord. Le mythe du dorisme nordique et triomphant ne résista pas à l'effondrement de l'Allemagne nazie.



Nouvelles approches

On doit citer quelques entreprises novatrices qui préfigurent l'archéologie de l'après-guerre. Ernst Langlotz renouvelle l'approche de l'art grec en essayant de distinguer les styles régionaux à partir de petites statuettes originales de bronze; il rompt avec l'étude des «grands» maîtres et la reconstitution de leur œuvre à partir de copies.

De fait, c'est en ne s'intéressant plus exclusivement à la recherche du bel objet, et en tenant compte de l'ensemble du matériel archéologique, comme témoignage d'une civilisation matérielle, que l'archéologie peut faire progresser la connaissance de la Grèce antique. Sur ce point, les fouilles américaines de l'Agora, qui ouvrent en 1931, sont exemplaires. On s'y intéresse aux plus humbles objets : simples batteries de cuisine, modestes lampes de terre cuite non décorées, amphores ayant servi au transport de l'huile ou du vin. C'est dans la même perspective que travaille une autre équipe américaine à Olynthe, en Chalcidique. La publication de cet ensemble de maisons comprend toutes les catégories d'objets, jusqu'à la tête d'épingle. De plus, l'architecture domestique, un domaine où les Français ont frayé la voie à Délos, reçoit une attention égale aux produits de l'architecture monumentale, publique ou surtout sacrée.

Exigence d'exhaustivité, intérêt pour le petit tesson comme pour le bel objet, pour l'architecture vernaculaire comme pour le temple ou le portique,

les tendances de la deuxième moitié du siècle commencent à se dessiner. L'après-guerre est marquée par deux révolutions dans les années cinquante : une révolution technique, l'introduction de nouvelles méthodes de fouilles dites stratigraphiques, permettant de situer tout objet dans une couche archéologique, et une découverte capitale, le déchiffrement du Linéaire B, qui met fin à bien des mythes.

A une date récente, des découvertes sensationnelles, comme les fresques de Théra et les tombes macédoniennes, prouvent, selon les critères traditionnels, la fécondité inépuisable de l'archéologie grecque, mais elles masquent en partie les progrès décisifs dans notre connaissance de la Grèce, progrès qui ne sont pas du domaine du spectaculaire, et occultent peut-être aussi les problèmes et les difficultés d'aujourd'hui et de demain.

Le site d'Akrotiri (Théra) avait été reconnu en 1870 par deux Français, Henri Gorceix, un scientifique attiré par l'étude du volcanisme, et un archéologue, Henri Mamet, qui entreprirent des fouilles dans la «Pompéi du XVI[e] siècle av. J.-C.». Ces fouilles, reprises par Marinatos en 1967, ont révélé de fabuleux trésors (ci-dessus, un magasin avec des jarres en place et, page 128, une fresque représentant deux boxeurs).

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Santorin : la Pompéi du XVI^e siècle av. J.-C. est-elle l'Atlantide du mythe platonicien ?

Sur l'île de Santorin (l'ancienne Théra), dévastée par une éruption volcanique, S. Marinatos, archéologue professeur à l'université d'Athènes, met au jour, à partir de 1967, les vestiges d'une civilisation raffinée, proche de la civilisation minoenne de Crète. Quelles furent les conséquences de l'éruption en mer Égée ? Y a-t-il un lien avec la destruction des palais crétois, avec le mythe du continent englouti dont parle Platon dans le « Timée » et le « Critias » ?

C. Doumas, professeur d'archéologie préhistorique à l'université d'Athènes, dirige les fouilles de Santorin depuis 1974.

Une destruction en plusieurs étapes

Vers la fin du XVI^e siècle av. J.-C., la ville d'Akrotiri fut détruite et l'île entière de Santorin enfouie sous un épais manteau de cendres volcaniques. D'après les données archéologiques, la suite des événements peut être reconstituée comme suit.

Quelque temps avant l'éruption du volcan, la ville a subi des dommages importants dus vraisemblablement à des tremblements de terre ; à la suite de ces événements, des travaux systématiques ont été entrepris pour déblayer les rues, abattre les murs menaçant de s'écrouler et réparer les habitations. Mais pendant ces opérations, le volcan entra en éruption et les habitants durent quitter la ville, peut-être avertis par les fumées et les gaz toxiques. Avant de s'enfuir, ils prirent soin de mettre en lieu sûr leurs réserves alimentaires en les abritant sous les perrons. Ils évacuèrent la ville en emportant avec eux tous leurs biens précieux. Ainsi s'explique l'absence complète de corps ensevelis sous les ruines et d'objets précieux.

Au cours d'une première éruption mineure, de fines boulettes de pierre ponce recouvrirent non seulement la ville mais l'île tout entière sur environ trois centimètres d'épaisseur, formant une chape hermétique. Ce manteau constitue un *terminus ante quem* pour toute activité humaine. L'oxydation de cette couche de pierre ponce permet de supposer que durant un laps de temps assez long (pas plus de deux ans selon les spécialistes) le volcan a cessé toute activité.

Après cette période, se produisit l'éruption principale qui eut lieu en différents épisodes : accumulation, en plusieurs phases, de pierre ponce sur une épaisseur d'environ six mètres par

Akrotiri : quartier d'habitation.

endroits ; puis d'énormes quantités de cendres volcaniques se sont répandues, formant une couche de plus de trente mètres d'épaisseur, dans certains secteurs. Avec la cendre, le volcan a projeté d'énormes blocs de roches anciennes détachés des parois du cratère. Après cette éruption, la vie cessa sur l'île et l'archéologie ne signale aucune présence humaine avant environ deux siècles. [...]

On retrouve des cendres provenant de l'éruption à Mélos, en Crète, à Rhodes et à Cos. Mais pour des raisons notamment de chronologie, on ne suppose plus une influence directe de l'éruption, et du raz de marée qu'elle a engendré, sur la fin de la civilisation minoenne en Crète. De même, peu de gens défendent encore l'historicité du mythe de l'Atlantide.

On a beaucoup parlé des découvertes faites à Akrotiri et de leur rapport possible avec la légende de l'Atlantide. Il est vrai que certains aspects des découvertes faites à Santorin concordent parfaitement avec la description donnée par Platon de certaines parties de son Atlantide. Par exemple, les impressionnants bâtiments aux murs en blocs de pierres volcaniques blanches ou brunes ressemblent aux bâtiments qu'il décrit. De même, l'art d'Akrotiri ainsi que le haut niveau de vie qu'il reflète ne sont pas non plus sans rappeler la description faite par Platon des Atlantes. Enfin, la date corrigée de l'engloutissement de l'Atlantide, vers 1500 av. J.-C., ne peut mieux coïncider avec celle de l'éruption de Santorin. Néanmoins, malgré tout le crédit que nous sommes prêts à accorder aux descriptions de Platon, de nombreux autres points viennent contredire cette hypothèse. [...]

Platon était un philosophe politique dont l'objectif était d'instaurer un système qui aurait été, selon lui, profitable à la société athénienne. Son modèle de Cité-État idéale (l'Atlantide), détruite par les dieux parce que ses citoyens négligeaient les principes que Platon voulait inculquer à ses propres concitoyens, ne peut être considéré comme une vérité littérale. Et il est de fait curieux et intéressant de noter qu'aucun autre auteur antique ne fait mention de la cité de l'Atlantide ou n'y fait même allusion.

C. Doumas,
La Recherche, n° 143, 1983

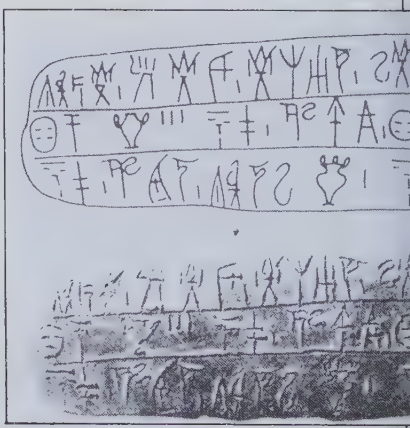
La première écriture grecque : histoire du déchiffrement

J.-A. Evans, au début du siècle, avait distingué en Crète trois types d'écriture : l'une, proche des hiéroglyphes égyptiens, utilisée vers 2000-1650 av. J.-C., l'autre réduite à de simples traits d'où le nom de Linéaire A (1750-1450 av. J.-C.) et la troisième, conçue sur les mêmes principes que la première et qui n'apparaît que vers 1400 av. J.-C., le Linéaire B.

En 1952, un Anglais génial, architecte de talent, M. Ventris (1922-1956) montre que le Linéaire B transcrit du grec très archaïque. Avec son ami J. Chadwick, professeur de philologie à Cambridge, il poursuit le déchiffrement des tablettes en argile sur lesquelles étaient inscrits les comptes des palais mycéniens. C'est une révolution, avec deux conséquences importantes : montrer que Cnossos fut sous domination des Grecs à partir de 1400 et que la civilisation homérique n'avait vraiment rien à voir avec celle des palais mycéniens, ce qu'avait déjà compris un petit nombre de savants comme M.-I. Finley dans son ouvrage « Le Monde d'Ulysse », paru en anglais en 1954.

Premières erreurs dans le déchiffrement

En 1940 un nom nouveau paraît pour la première fois dans la bibliographie du minoen : Michael Ventris, alors âgé de dix-huit ans. Son article intitulé *Introducing the Minoan Language* fut publié dans l'*American Journal of Archaeology*. Ventris avait eu soin de dissimuler son âge en écrivant à la rédaction de la revue, mais, bien que



par la suite il ait récusé ce travail en le déclarant « puéril », ce n'était pas du tout le moins sensé qu'on eût écrit. Son idée fondamentale était de trouver une langue qu'on pût rattacher au minoen, et son candidat était l'étrusque. La supposition n'était pas mauvaise, car, selon une tradition de l'Antiquité, les Etrusques étaient venus de la mer Egée en Italie. Ventris essayait de voir comment ajuster la langue étrusque à l'écriture Linéaire B. Les résultats, il était le premier à l'admettre, étaient négatifs ; mais la théorie étrusque demeura pour lui une idée fixe, dont il resta possédé jusqu'à ce que, en 1952, la solution grecque s'imposât d'elle-même à son esprit. La position d'Evans sur le minoen était alors si fortement assise que le grec semblait hors de question, et Ventris écrivait : « La théorie selon laquelle le minoen pourrait être du grec est très évidemment fondée sur un mépris délibéré de la vraisemblance historique. » A ce moment-là on n'eût trouvé personne pour s'aventurer à le contester.

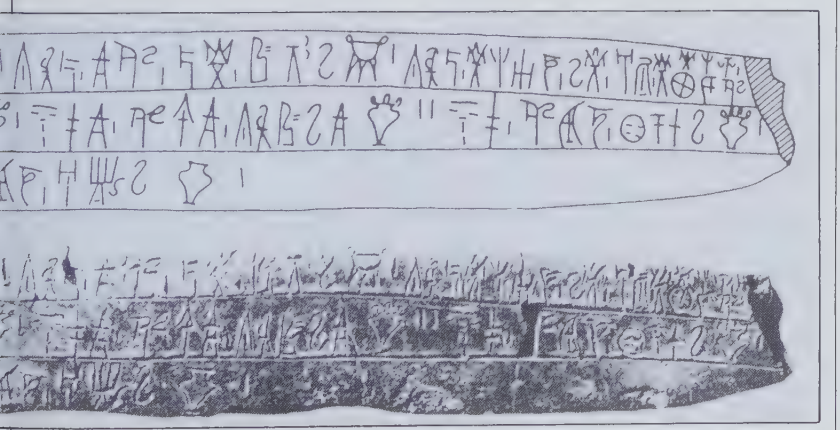
M. Ventris annonce sa découverte à la B.B.C.

« Pendant les quelques dernières semaines, j'ai été amené à la conclusion que les tablettes de Cnossos et de Pylos doivent, en fin de compte, avoir été écrites en grec, un grec archaïque, difficile, dans la mesure où il a cinq cents ans d'âge de plus qu'Homère et qu'il est écrit sous une forme abrégée, mais pourtant c'est du grec. » (*The Listener*, 10 juillet 1952).

Je ne pense pas qu'on puisse dire que cette émission ait fait une grande impression. Pour moi, je l'avais écoutée avec passion, mais, songeant aux affirmations qu'à tant de reprises tant d'autres avaient avancées à ce sujet, je ne considérais pas à ce moment que le système de Ventris eût de grandes chances.

J. Chadwick,
Le Déchiffrement du Linéaire B,
Gallimard, 1972

J. Chadwick prit cependant contact avec M. Ventris et ce fut le début d'une amitié et du déchiffrement définitif du Linéaire B ; cette collaboration fut interrompue par la mort précoce de M. Ventris en 1956.



Tablette en Linéaire B.

Rome pille la Grèce

En 1972, à Riace en Calabre, on découvre dans la mer deux statues grecques en bronze. Un accord se fait parmi les savants : il s'agit d'originaux enlevés en Grèce et transportés en Italie. Mais des questions multiples restent à élucider : Quand ces bronzes ont-ils été transportés de Grèce en Italie ? A quels monuments appartenaient-ils ? Quel est l'auteur et quelle en est la date ?

Le mérite de la découverte est dû à S. Mariottini, un chimiste de Rome en vacances à Monasterace Marina (à quelques kilomètres de Riace). Le 16 août 1972 au matin, durant une plongée pour faire de la chasse sous-marine avec deux cousins, près de la falaise submergée, au lieu dit Porto Farticchio, en face de la propriété Agranci de Riace Marina, il vit « quelque chose qui ressemblait vaguement à un coude et à un bras humain ». Une fouille dans le sable mit au jour la statue en bronze à laquelle appartenait le bras et permit d'en retrouver une autre à courte distance. Laissant sur les lieux un ballon de signalisation, Mariottini revint à nouveau plonger dans le secteur l'après-midi, avec ses parents ; dès lors lui apparut clairement l'importance de la découverte.

C. Sabbione,
« Due Bronzi da Riace »
in *Bolletino d'Arte*, 1984

C. Rolley, le meilleur spécialiste français des bronzes grecs, professeur à l'université de Dijon, donne son avis sur les statues.

Autant qu'on sache, Néron a été le dernier à emporter des statues (l'Ulysse du groupe d'Onatas, par exemple) de Grèce vers Rome. Le philhellénisme de Domitien ou celui d'Hadrien se sont exprimés sous d'autres formes. Bref, il est, a priori, très probable que Pausanias n'a pas vu les statues de Riace : les rechercher dans son texte est une erreur de méthode. Cela suffit à rendre vaine une large part de la littérature qu'elles ont suscitée.

Nous n'avons donc, pour juger, que les statues seules. Le problème à résoudre, pour leur attribuer une

identité et une localisation, est donc celui de la typologie de A, c'est-à-dire de l'alliance de la couronne et du bouclier. Quant au reste, il faut tenir compte des éléments qui sont soit assurés, soit probables :

– les deux statues sont de style attique, l'une datant de 460, l'autre de 430 ; leur parenté artistique est claire, mais il y a entre elles des différences techniques ;

– B a été endommagé et restauré ; dans son deuxième état au moins (nous ne pouvons pas savoir s'il en était de même dans le premier état), il ressemble étroitement à A, comme si on avait voulu que les deux statues aillent ensemble ;

– ces dégâts et cette réparation doivent intervenir entre *circa* 430, date de la fabrication de B, et le règne de Néron.

S'il faut faire de l'archéologie-fiction, genre qui a connu, à propos de ces deux statues, un développement considérable, c'est sur l'Agora d'Athènes que tout cela se situerait le mieux : le déplacement des héros éponymes, bien assuré archéologiquement au IV^e^ siècle, et le pillage de Sylla peuvent fournir des causes ou des prétextes aux aventures des deux personnages ; on trouverait certainement d'autres circonstances, ou d'autres épisodes, dans les limites chronologiques qui s'imposent.

C. Rolley,
« Due Bronzi da Riace »,
in *Bolletino d'Arte*, 1984

Le Parthénon doit-il revenir à Athènes ?

Tous les contemporains de lord Elgin n'avaient pas applaudi à l'enlèvement du décor sculpté du Parthénon. Le temps a-t-il créé des droits qui justifient le maintien des marbres à Londres ? Le retour des marbres Elgin à Athènes ne poserait pas tant de problèmes si les grands musées du monde n'avaient pas peur d'être soudain dépouillés de leurs chefs-d'œuvre par les revendications justifiées des pays où ils ont été trouvés.

L'affaire Elgin

Le groupe d'artistes engagés par lord Elgin arriva à Athènes en août 1800. Prudence ou caprice, le Disdar, gouverneur militaire de l'Acropole, exigea un firman ; cette autorisation fut obtenue sans trop de peine, car les Anglais venaient de faire capituler l'armée française au Caire, et le sultan n'avait donc rien à refuser à l'ambassadeur de la Grande-Bretagne.

Lettre du Grand Vizir au gouverneur civil (voïvode) et au président du tribunal (cadi) d'Athènes :

« Notre désir est qu'au reçu de cette lettre vous mettiez toute votre diligence à agir conformément aux instances dudit ambassadeur, aussi longtemps que lesdits cinq artistes, demeurant dans la ville, seront employés à son service, pour entrer et sortir de la citadelle d'Athènes, ou pour fixer des échafaudages autour de l'ancien temple des idoles, ou pour modeler dans la chaux ou le gypse lesdits ornements et figures qui sont visibles, ou pour relever les mesures des débris et vestiges d'autres édifices en ruine, ou pour fouiller les fondations lorsqu'ils le jugent nécessaire, à la recherche

d'inscriptions ensevelies sous les décombres ; et qu'ils ne soient molestés ni par ledit Disdar ni par aucune autre personne, ni par vous-même à qui cette lettre est adressée, et que personne ne touche à leurs échafaudages ou instruments, ni ne les empêche d'emporter aucune pierre portant des inscriptions ou des figures. »

Le firman autorisait-il à fouiller et emporter le matériel mis au jour, ou bien à emporter toute pièce, d'où qu'elle provienne, et même si elle est encore en place sur le monument ? C'est cette seconde interprétation que Philippe Hunt, chapelain et secrétaire d'Elgin, fit accepter aux autorités turques.

Quatorze ans plus tard, en 1816, au moment du rachat de la collection par l'Etat, une commission enquêta sur la valeur des marbres et sur les circonstances de leur enlèvement. Elgin se défendit :

« En amassant ces vestiges de l'Antiquité au bénéfice de ma patrie, et en les sauvant de la destruction prochaine qui les menaçait inexorablement si, pendant de nombreuses années encore, ils étaient restés la proie de Turcs malveillants, qui les mutilaient pour un vain plaisir ou dans le but de les vendre pièce à pièce à des voyageurs de passage, je n'ai pas été poussé par la recherche d'un profit personnel. »

Ces arguments convainquirent l'opinion publique. Seule une voie annonciatrice des débats futurs se fit entendre, celle de Hugh Hammersley, membre de la Chambre des Communes qui déplorait « que l'Etat n'ait pas réprimé cet acte de pillage » et proposait que « la Grande-Bretagne ne garde ces marbres que par fidéicommis, jusqu'à ce que l'actuel possesseur de la cité d'Athènes, ou tout autre à venir les lui réclame ».

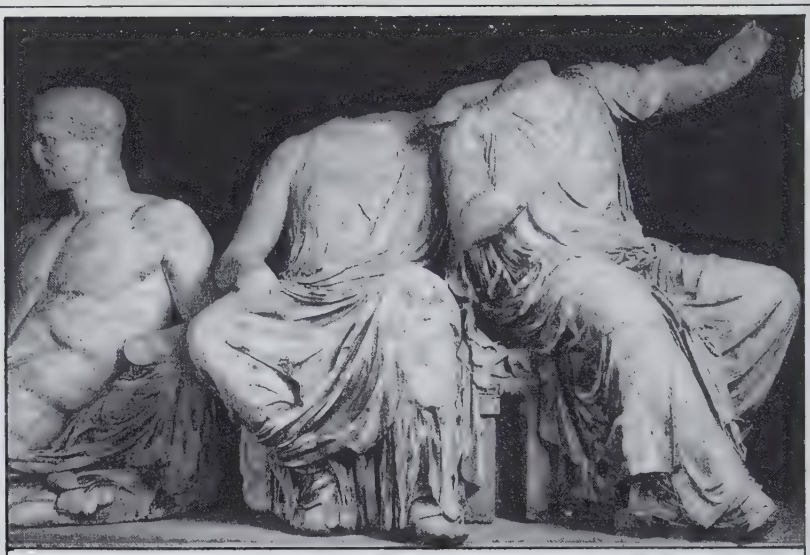
R. Etienne

Discours de Mme Mélina Mercouri, ministre de la Culture et des Sciences de la Grèce, à Mexico, le 29 juillet 1982

Il y a à peu près six mois, j'ai osé suggérer que ces marbres devraient retourner en Grèce. Depuis lors, une petite tempête fait rage. Mais l'intéressant pour moi, ce furent, à la suite d'une interview à la BBC, les centaines de lettres d'individus comme d'organisations venues d'Angleterre qui m'encourageaient. Je vois dans ces lettres l'amour du peuple anglais pour la justice et la beauté. D'ailleurs, le sacrilège de lord Elgin avait aussitôt soulevé, en Angleterre même, la réprobation. Effondré, le Britannique Dodwell écrivait : « J'ai connu l'humiliation d'assister au dépouillement du Parthénon, de ses sculptures les plus brillantes, et à la destruction de quelques magnifiques parties architecturales du temple. » Tandis que lord Byron écrit : « Quand on pille et détruit les merveilles des siècles que le temps et la barbarie ont su épargner, il ne se trouve aucune excuse, quel que soit l'auteur de cette lâche destruction. [...] Je parle objectivement, moi, je suis avec la Grèce, et je ne crois pas que le pillage en Inde ou en Attique soit à l'honneur de l'Angleterre. »

Lord Elgin a annoncé que son acte était motivé par l'idéalisme, qu'il fallait sauver ces marbres des « mains incultes et des esprits indifférents ». Là, je vous raconterai une toute petite histoire.

L'Acropole était occupée par des



Fronton est du Parthénon : Dionysos, Déméter, Koré.

« Les marbres Elgin ! ou John Bull achetant des pierres, alors que sa famille nombreuse réclame du pain. »

"The Elgin Marbles!" or John Bull buying Stones at the time his numerous Family want Bread"

forces ottomanes, assiégiées par l'armée de libération nationale grecque. Les occupants ottomans de l'Acropole se sont trouvés à court de munitions. Alors, ils ont commencé à détruire les colonnes pour en tirer le plomb et en faire des balles. Les Grecs leur ont envoyé un message que je trouve historique : « Ne touchez pas aux colonnes de l'Acropole, on va vous envoyer des balles. » Et ils l'ont fait. Ce sont ces mains incultes qui ont porté les balles, et ce sont ces esprits indifférents qui ont échangé leur vie pour défendre leur patrimoine.

Notre grand poète Yannis Ritsos exprimait le sentiment de notre peuple entier quand il écrivait : « Aftes i petres den bolebontai me ligotero ourano. » (Ces pierres ne peuvent s'accommoder de moins de ciel.)

Je crois que le temps est venu pour que ces marbres reviennent sous le ciel bleu de l'Attique, dans leur espace naturel, là où ils constituent une partie structurelle et fonctionnelle d'un ensemble unique. Et cela, à un moment où les Grecs, avec l'aide et la collaboration technique du monde entier, ont dressé des échafaudages autour des Propylées, de l'Erechthéion et du Parthénon, dans un effort gigantesque de sauvegarde de l'Acropole, menacée par l'usure du temps et la pollution du monde contemporain.

Les arguments des Anglais

J. Lubbock résume les arguments du British Museum et de son directeur David Wilson pour laisser les marbres à Londres et donne aussi son avis.

« Nous n'avons absolument pas l'intention de rendre les marbres Elgin », disent Wilson et ses Trustees ; cependant ils envisageront le retour de parties mineures de monuments et quelques objets d'une importance religieuse majeure. Ils insistent sur le fait que leurs titres légaux sont « sains » , que la collection est devenue, avec le temps, plus une partie de l'héritage culturel de la Grande-Bretagne que de son pays d'origine, que Elgin a préservé les marbres de la destruction et que le British Museum les a conservés. Surtout, ils font valoir de façon émotive et hyperbolique que retourner même un seul objet serait comme le bout du levier – tout deviendrait bon à prendre, et le British Museum, le plus grand musée représentatif de l'héritage culturel de l'humanité, serait détruit, une perte plus grande que celle du Parthénon, comparable à la perte de la bibliothèque d'Alexandrie. Enfin la clause 5 des statuts du British Museum de 1963 les empêche d'aliéner rien d'autre qu'une pièce en double. Un amendement placerait le musée à la merci de tout gouvernement qui désirerait mettre un peu de douceur dans un accord bilatéral (comme ce fut le cas avec les marbres Elgin).

La charge émotionnelle dans ce cas est indéniable, mais pas un argument ne tient la route. Surtout leur titre est fondé sur la conquête. Or, après les guerres napoléoniennes et les deux guerres mondiales, les gouvernements britanniques ont fait observer le principe de rendre les dépouilles. Est-ce qu'ils le répudieraient maintenant ?

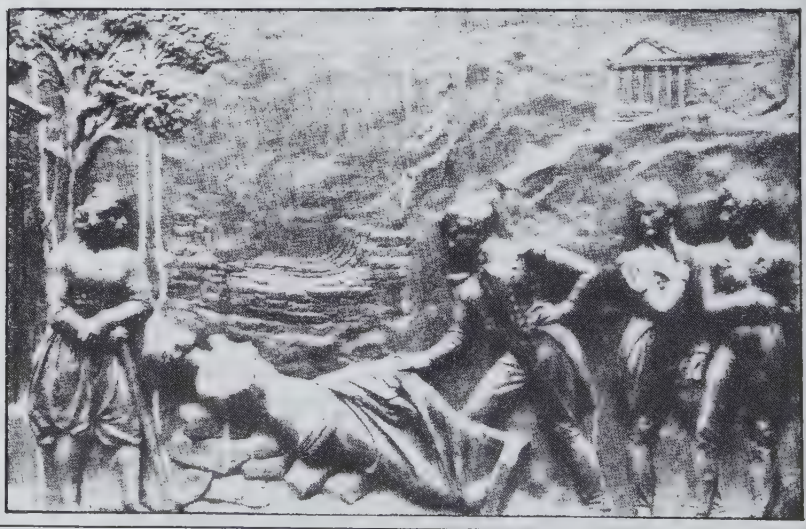
J. Lubbock,
New Statesman,
20 juin 1983

La Vénus de Milo : grecque, allemande ou française ?

Bijou du Louvre, comme la Victoire de Samothrace, la Vénus aurait bien pu être allemande dans le cadre de la compétition effrénée que se livraient les grandes puissances pour piller la Grèce au début du XIX^e siècle.

Le récit d'un rapt

C'est dans cette île [Mélos, Milo], très probablement le 8 avril 1820, que le buste de la statue a été fortuitement découvert par un paysan grec, banalement nommé Yorgos par la plupart des sources, qui creusait son champ non loin des restes d'un théâtre antique. Fouillant les ruines d'une petite bâtisse à moitié enfouie sous la terre, il y cherchait des pierres pour construire un mur. Déçu par l'aspect irrégulier du bloc de marbre, il allait le recouvrir à nouveau. Mais le hasard voulut que la scène se déroulât sous les yeux d'un élève de marine français, Olivier Voutier, qui appartenait à l'équipage de l'*Estafette* : c'était une goélette de la flotte qui croisait en permanence dans les eaux du Levant pour y protéger les intérêts de la France. Le jeune homme était passionné pour l'antiquité grecque et ne dédaignait pas de faire des petites recherches avec ses matelots au hasard des escales. Il comprend donc tout de

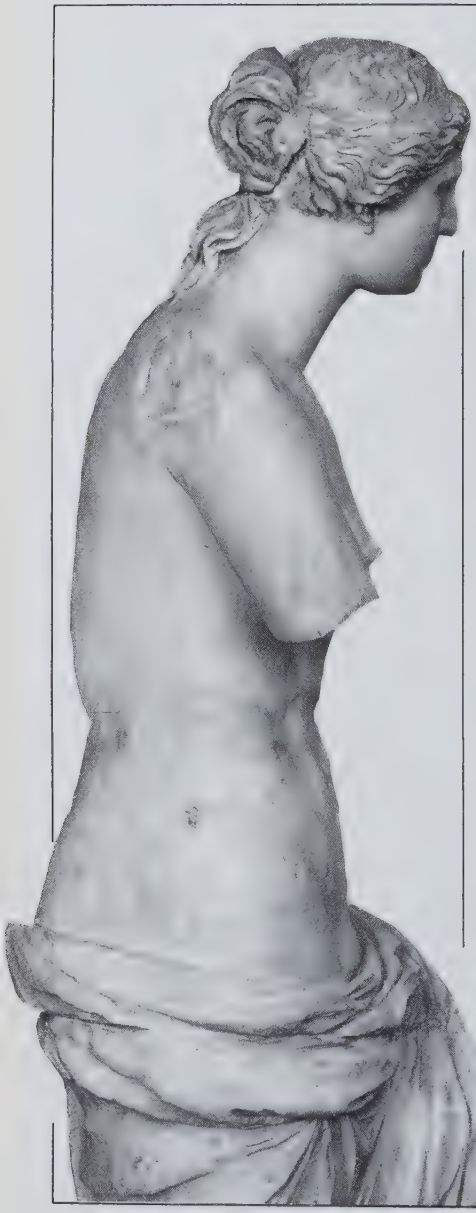


Découverte de la Vénus de Milo (monument de Dumont d'Urville).

suite l'importance de la découverte, et exhorte le paysan, en appuyant sa demande de quelques piastres, à continuer de creuser. Apparaît alors la partie inférieure de la statue avec un ensemble de fragments isolés, dont quelques-uns s'étaient évidemment détachés de la pièce : le nœud du chignon, quelques morceaux de la draperie et de la région des hanches. Le dessin que Voutier a exécuté sur place des blocs exhumés et séparés montre en tout cas, d'une manière éclatante, que la Vénus a été mise au jour sans ses bras, quelles que soient les fables qui se sont répandues par la suite sur les circonstances et les conditions de la trouvaille. Tandis que le marin prévenait Louis Brest, l'autorité consulaire française à Mélos, le paysan, qui avait continué à dégager l'emplacement, ajoutait aux fragments déjà déterrés d'autres encore, parmi lesquels deux piliers hermaïques, auxquels s'adjoindront plus tard un troisième, des morceaux de bras, une main mutilée tenant un fruit, et deux pierres inscrites. Le croquis de Voutier consigne l'existence des deux premiers piliers, ainsi que celle des inscriptions, dans une recomposition spontanée dont nous dirons plus tard l'importance. Un troisième bloc inscrit, isolé celui-là, enrichira encore la découverte. [...]

Alors que Brest hésitait encore à envisager l'achat de la statue pour le compte de la France, un des notables de l'île faisait pression sur le paysan pour que celui-ci la réserve à un haut dignitaire grec, Nicolas Morusi, drogman de l'Arsenal de Constantinople et amateur d'antiques, afin de se ménager ses bonnes grâces, dont il avait pour l'heure fort besoin. Sur l'insistance de Voutier, l'agent consulaire fait néanmoins promettre à Yorgos d'attendre la décision de l'ambassadeur de France auprès de la Sublime Porte, le marquis de Rivière. Celui-ci, averti d'abord par Dumont

Le marquis de Rivière.



d'Urville, alors enseigne de vaisseau sur un autre navire de la flotte du Levant, et qui avait pu voir la statue quelques jours après sa découverte – mais sans y porter l'intérêt qu'il a voulu faire accroire par la suite – puis par Robert, commandant du vaisseau sur lequel servait Voutier, dépêche un secrétaire d'ambassade, le comte de Marcellus, pour traiter avec le détenteur de la trouvaille. Il était temps. Cédant aux pressions qui s'exerçaient sur lui, le paysan grec avait passé un accord avec le représentant du drogman Morusi. Au moment où le bateau à bord duquel se trouvaient Marcellus et Voutier pénétrait en rade de Milo, la statue embarquée sur une chaloupe se dirigeait vers un navire « albanais », le *Galaxidi*, qui devait l'emporter vers l'Arsenal de Constantinople. Les Français interviennent immédiatement auprès des autorités de l'île, et obtiennent qu'on sursoie à l'opération en cours. Palabres et discussions se succèdent. Enfin, au terme d'événements confus et de tractations diverses, le marché est conclu : brutalement, disent certains, sans preuves solides ; par la seule diplomatie, assurent d'autres, diplomatie appuyée, il est vrai, par la présence d'un navire de guerre. Dûment payé, le marbre devient la propriété personnelle du marquis de Rivière, et passe directement du *Galaxidi* sur le bateau français.

A. Pasquier,
La Vénus de Milo et les Aphrodites du Louvre,
Réunion des musées nationaux, 1985

La Vénus de Milo en caisse, au moment de la restauration de 1871.

La Vénus est offerte à Louis XVIII le 1er mars 1821, et le roi la donne au Louvre.

Les prétentions allemandes

Louis, prince héritier de Bavière, avait acquis le théâtre de Mélos pour y faire des fouilles, et il semble bien que c'est là où la Vénus fut découverte. En tout cas, telles sont les bases des revendications bavaroises sur la statue.

Louis de Bavière écrit à Leo von Klenze le 6 juillet 1821 : « Je vous prie instamment d'écrire à Gau [architecte allemand vivant à Paris] pour qu'il vous donne des indications sur la Vénus Victrix. Où a-t-elle été trouvée, non pas la région, mais le lieu même au sens propre ? Elle est donnée comme une œuvre de Phidias. A quelle œuvre connue sa beauté est-elle comparable ? J'aimerais le savoir. »

En retour, Leo von Klenze assure à Louis : « L'idée de pouvoir revendiquer une telle œuvre pour Votre Majesté et pour notre patrie me rend tout à fait heureux. »

Les preuves des prétentions allemandes ne furent jamais produites ; il ne restera en Bavière de la Vénus que le pied dont s'inspira un sculpteur de cour pour modeler celui de Lola Montès, la maîtresse du roi.

R. Etienne

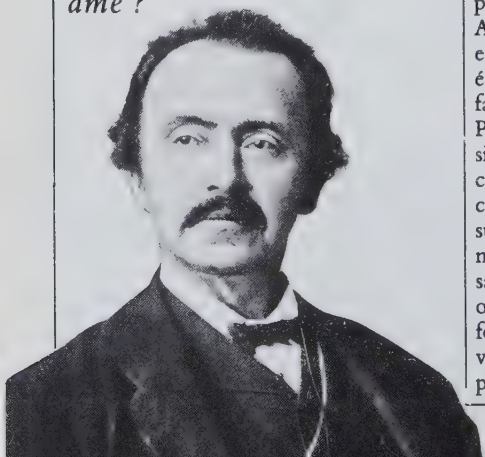
Les Grecs ne revendiquent pas la Vénus

Nous pensons qu'il est mauvais de demander aux musées de se dépouiller des œuvres étrangères. Nous l'avons répété inlassablement. Le fait est que la Vénus de Milo est une pièce indépendante, une statue complète en soi. Les marbres du Parthénon sont une partie d'un monument exceptionnel dont l'intégrité a été brisée.

Interview de Mélina Mercouri pour la B.B.C., le 13 février 1983

Les archéologues sont-ils sérieux ?

Personne n'est plus habile et dangereux faussaire que le bon archéologue. Dès le XV^e siècle, Cyriaque d'Ancône mêle vrais et faux documents. Deux personnalités se distinguent de ce point de vue : l'abbé Fourmont, au début du XVIII^e siècle, et Heinrich Schliemann, au XIX^e siècle. Il faut rappeler ce propos de Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Qu'est-ce qui pousse l'archéologue à perdre son âme ?



Un abbé voyageur

En 1728, sous le règne de Louis XV, l'abbé Fourmont et l'abbé Sevin, tous deux membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, partent pour Constantinople. Cette inlassable quête de manuscrits grecs et orientaux reposait, depuis la Renaissance, sur la conviction des érudits selon laquelle une foule d'œuvres classiques perdues pour l'Occident se trouvait dans la Bibliothèque du sérail de Constantinople, l'ancienne bibliothèque des empereurs byzantins (il devait s'avérer au XIX^e siècle que le sérail ne renfermait pas les richesses qu'on lui attribuait). L'entreprise se solda par un échec. Devant l'impossibilité d'être admis au sérail, les deux savants se séparèrent, Fourmont quittant Constantinople pour la Grèce, où l'attirait la possibilité de recueillir des inscriptions. Son dessein, « tirer des inscriptions pour l'éclaircissement de quelques circonstances de l'histoire grecque », le plaçait, semblait-il, dans la lignée des successeurs de Jacob Spon qui eurent l'honorable ambition de faire progresser la science historique.

L'abbé Fourmont parcourut la Grèce pendant seize mois. A Athènes et en Attique, il fit une moisson d'inscriptions et de bas-reliefs dont beaucoup avaient échappé à Spon, comme il se plaît à le faire remarquer. Il passa ensuite dans le Péloponnèse où il « fouilla » plusieurs sites. On imagine d'après sa correspondance comment étaient conduites ces opérations ! « J'en voulais surtout à Sparte ; c'est une carrière de marbres inscrits que je devais fouiller sans scrupules. [...] J'ai donc mis des ouvriers pour détruire jusques aux fondements les restes de cette superbe ville et, aujourd'hui, il n'en reste pas pierre sur pierre. » Vantardise sans

doute et besoin de justifier auprès de ses supérieurs les dépenses d'une mission pour laquelle il n'avait pas été mandaté : « Les destructions étaient, faute de livres, le seul moyen de rendre illustre un voyage qui a fait tant de bruit » ! Jusqu'où est réellement allé son zèle destructeur ? L'Anglais Dodwell, soixante-dix ans après, entendit parler à Mistra de ce Français qui, après avoir copié les inscriptions, les martelait, effaçant définitivement pour la postérité les traces du passé.

Fourmont rentra en France et prétendit avoir rassemblé deux mille six cents inscriptions ; même si, comme il paraît, il n'en avait pas eu plus de la moitié, le butin était considérable. Le comte de Caylus, un des grands antiquaires du siècle, publia en toute bonne foi les inscriptions et les reliefs de la Laconie (Sparte, Amyclées). Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que l'Anglais Richard Payne Knight – le célèbre détracteur d'Elgin, par ailleurs remarquable helléniste – démontra que les listes de princes, magistrats et prêtres de Sparte étaient des faux criants. Le comte d'Aberdeen dévoila une autre imposture à propos d'un relief sculpté : là où Fourmont avait vu et reproduit des lames, des membres – témoignages de sacrifices humains en Laconie –, il ne s'agissait que d'objets de toilette, dédiés à des divinités féminines. Il n'en fallut pas plus pour jeter le discrédit sur toute l'œuvre de l'abbé. En fait, comme l'ont montré les recherches contemporaines, il convient de réhabiliter une bonne partie de cette œuvre. On continue pourtant à s'interroger sur les raisons qui ont poussé Fourmont à fabriquer des faux. Il est clair qu'en fin de mission son équilibre psychologique est quelque peu dérangé et qu'il fut saisi du besoin d'annoncer, avant de rentrer en France, des trouvailles sensationnelles : comme, à ses yeux, il n'en avait pas faites, il en fabriqua. Ses impostures ne lui servirent à rien puisque – ironie du sort – on ne publia même pas de son vivant les documents authentiques.

Fr. Etienne

Que l'on soit redevable à H. Schliemann d'avoir enrichi nos connaissances par ses fouilles de Troie (Hissarlik) et de Mycènes, tout le monde en convient. Mais il est des côtés plus inquiétants de sa personnalité que dénoncent très tôt les représentants de l'« establishment » archéologique.

Le combat autour de H. Schliemann n'est pas tout à fait calmé. Si les voix de ceux qui se sont au début opposés très nettement à lui se sont tues depuis longtemps, retentissent toujours à l'occasion, particulièrement du côté de ceux qui sont loin de la science archéologique, des hymnes de louanges qui célèbrent dans une divinisation aveugle de Schliemann l'idéal du savant. Aujourd'hui, on peut peser sereinement ses mérites et ses défauts, dans la mesure où ils ont été sensibles pour la science, et on peut formuler un jugement sans parti pris qui aura l'adhésion au moins de ceux qui jugent scientifiquement des questions archéologiques. [...]

La réussite [de Schliemann] ne fut rien moins que la redécouverte d'un monde englouti, précédant tout ce que l'on connaissait jusque-là. [...] A jamais la science sera redevable à Schliemann pour ce service indéniable et inestimable ; son nom est pour toujours lié à ce monde homérique, et on se souviendra aussi de la noble Grecque qui a partagé généreusement avec son mari tous les soucis et les fatigues et,

pour cela aussi, les succès et toute la gloire. [...]

Mais cette médaille brillante a un revers. Dans toutes ses dispositions, comme dans toute sa formation, Schliemann est resté étranger à tout mode de pensée et à toute méthode scientifiques. Il n'avait pas le sens de l'histoire, ni celui de l'art, comme le montre son indifférence pour l'Hermès de Praxitèle : les époques reculées, les choses curieuses, de vagues images épuisaient son intérêt. Il était justement un dilettante au sens plein du mot, aussi bien dans le bons sens du terme – celui d'un homme enthousiasmé par sa marotte – comme dans l'autre sens – celui d'un homme poursuivant ses buts sans méthode et sans connaissances de base. Il était aussi un dilettante pour les fouilles, sans un soupçon qu'il y eût une méthode et une technique rigoureuses ; il était dilettante pour les choses de l'architecture comme pour celles de l'archéologie.

A. Michaelis,
Die Archäologischen Entdeckungen des neunzehnten Jahrhunderts,
1906

Schliemann, dilettante et psychopathe

Comme bien des gens de génie, Schliemann avait beaucoup du psychopathe dans sa personnalité. Dans sa vie et dans ses actes, il révélait un peu de ce côté par son comportement. Une enfance malheureuse avait entraîné un infantilisme prolongé. C'est apparent dans son obsession à écrire, sa vie durant, des autobiographies et à composer sans fin des lettres pour des personnalités. Si elles font bien partie de son héritage, combien en a-t-il réellement envoyé ? J'ajouterais une autre preuve remarquable et négligée. Dans le cimetière de Ankershagen, une grande croix est plantée à la droite de l'église (quand on regarde de l'ouest). Elle porte l'inscription :

Henry Schliemann
de Saint-Pétersbourg à sa mère chérie,
Louise Thérèse Sophie Schliemann,
née citoyenne
le 18 mai 1793,
morte le 22 mars 1831.

Le prénom anglicisé, son nom placé avant celui de sa mère, la mention de son domicile à Saint-Pétersbourg sur une inscription à Ankershagen, tous ces détails font de cette croix plutôt un monument pour Schliemann lui-même que pour sa mère.

Son manque de conscience, il peut l'avoir hérité de son père. Ce don de la fortune a fait de lui un homme d'affaires à succès. Il n'aurait pas hésité un seul instant à tromper un collègue. Il fut un âpre profiteur de guerre que ce soit lors de la guerre de Crimée ou lors de la guerre civile américaine. Un rêve, le 17 mars 1855, lui inspira d'accaparer le marché du salpêtre, et il gagna ainsi une fortune à la guerre de Crimée. Le même manque de conscience en fit un archéologue à succès. Le gouvernement lui interdit de fouiller Hissarlik. Il fouilla Hissarlik. Les propriétaires de la colline lui interdirent de fouiller leur colline. Il la fouilla. Le gouvernement turc lui interdit d'exporter ses trouvailles. Il les fit passer en fraude à Athènes. Dans une lettre à la reine Sophie de Hollande, en lui faisant don de douze figurines antiques, il l'informe que le paquet ne peut lui être envoyé « par le bateau direct, car les exportations d'antiquités étaient strictement prohibées en Grèce ». Il traitait les gouvernements comme des rivaux d'affaires...

En quoi sa psychopathie affectait-elle son archéologie ? L'inventaire désintéressé des trouvailles, leur description, les dessins n'ont pas forcément à être mis en doute. Beaucoup peut être contrôlé sur les objets eux-mêmes qui subsistent. Ce sont plutôt les interprétations particulières qui doivent être mises en question et souvent écartées. Les récits fantaisistes de ses journaux et de ses lettres devinrent les récits fantaisistes de ses rapports de fouilles. Un verre romain trouvé à Ithaque contient les cendres d'Ulysse. Un trésor de l'âge du bronze devient les bijoux de la belle Hélène. Une momie anonyme est le cadavre d'Agamemnon. Le ministre à Athènes apprend par un câble de Schliemann la découverte d'un « cadavre avec la face ronde. Celui-ci ressemble tout à fait à l'image que mon imagination se faisait depuis longtemps d'Agamemnon ». A nouveau, Schliemann crée un fait. Un télégramme d'exultation est adressé au roi de Grèce. Un secrétaire répondit.

Une recherche critique sur l'autobiographie de Schliemann reste une tâche urgente. On doit mettre en doute toute affirmation dans les écrits à caractère autobiographique de Schliemann à moins qu'un contrôle extérieur ne puisse être exercé.

W. M. Calder III,
« Schliemann on Schliemann :
a Study on the Use of Sources »,
in *Greek, Roman and Byzantine Studies*,
n° 13, 1972

Philippe II, roi de Macédoine, en chair et en os

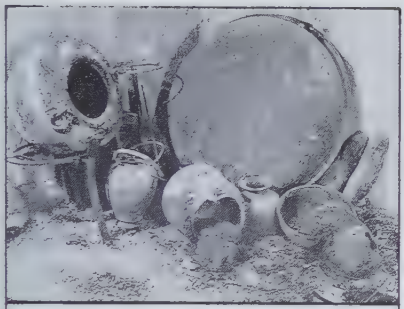
On doit au professeur M. Andronikos, de l'université de Salonique, l'une des trouvailles les plus spectaculaires des quinze dernières années : il a mis au jour en 1977 la tombe de Philippe II, roi de Macédoine (359-336 av. J.-C.), le père d'Alexandre.

L'émotion de la découverte

L'ouverture de la tombe fut fixée au 8 novembre, le jour où l'Eglise orthodoxe célèbre la fête des archanges Michel et Gabriel. [...]

Le claveau de la voûte fut retiré avec peu d'effort et laissa une ouverture de 34 centimètres de large ; c'était suffisant tout d'abord pour voir à l'intérieur et ensuite pour descendre par une échelle de bois. Je portai tout d'abord les yeux sur la face arrière de la porte en marbre qui séparait la grande chambre du vestibule, puis sur les murs. Sur le moment, ma première réaction fut un vif désappointement. La porte présentait une surface grossière, mal travaillée ; les murs n'étaient pas décorés ; ils n'étaient même pas peints et il était clair qu'ils n'avaient pas reçu la mince couche de finition qui est appliquée avec soin sur les bâtiments macédoniens stuqués. Mais le choc fut presque immédiat

lorsque mon regard tomba sur le sol de la chambre. Dans le premier rapport officiel, j'ai essayé rapidement d'esquisser mon état d'esprit à ce moment-là. J'écrivais : « Ce n'est pas l'endroit ici de raconter ce qui traverse l'esprit du fouilleur dans ce moment exceptionnel de sa carrière archéologique. Le lecteur peut imaginer que, encore qu'il s'agissait de rester froid, calme et concentré pour assumer les responsabilités imposées par la situation, le fouilleur était profondément troublé et stupéfait à la vue des richesses d'une chambre funéraire qui était restée intacte pendant des siècles, depuis ce moment où les portes de marbre avaient été fermées après les derniers rites funéraires. Les longues années passées à étudier les coutumes funéraires, loin d'émousser sa sensibilité l'avait aiguisée à un tel degré qu'il vécut des moments d'intense émotion, qui ne pourront être retrouvés, quand il lui fut offert de voyager à travers les millénaires et de toucher à la vérité vivante du passé, comme par une expérience directe. Le fouilleur ressentit une exaltation de savant et un remords de profanateur ; naturellement le premier sentiment l'emporta sur le second.



Vases de métal, trépied, bouclier de la tombe de Philippe II, au moment de la découverte.

Mon regard était fixé sur la partie arrière de la chambre, exactement au-dessous de l'ouverture. Là, tous les objets prévus pour la vie du mort dans l'au-delà étaient amoncelés. A ma droite, dans le coin sud-ouest de la chambre, des objets de bronze et de fer étaient les uns sur les autres ; les pièces de bronze avaient acquis une belle patine vert sombre par oxydation. Celles en fer étaient devenues noires. A gauche, près du mur nord, luisait la vaisselle d'argent. Au centre du mur arrière, juste sous notre ouverture, il y avait la pierre de couverture carrée d'un sarcophage en marbre ; à côté, en face de nous, les restes épars de bois noircis, putréfiés et désintégrés parmi lesquels scintillaient de petits fragments ; des feuilles d'or brillaient sur toute cette partie. Au-delà, le rouge et le noir d'une cuirasse oxydée. Le reste du sol était nu. »

M. Andronikos,
Vergina, The Royal Tombs, 1984

Est-ce qu'il s'agit de la tombe de Philippe II comme le prétend dès le début M. Andronikos ? On en a douté, mais au Congrès international d'archéologie de 1983, trois savants anglais, deux médecins (J. H. Musgrave et R. Neave de Bristol et Manchester, respectivement professeur d'anatomie et spécialiste de la restitution des images faciales) et un archéologue de Manchester, J. Prag, lancent une bombe : ils ont restitué, à partir des ossements conservés dans la tombe, la tête du mort ; et c'est bien celle de Philippe II que l'on connaît par des portraits.

La médecine vient au secours de l'archéologie

Je me suis assuré que les os présentaient un nombre de particularités anatomiques et d'asymétries qui ne pouvaient être attribuées à l'action du feu. [Le corps de Philippe II avait été brûlé et les restes soigneusement déposés dans un coffre d'or ou larnax.] Celle-ci ne peut pas être absolument exclue, car il est tout a fait impossible de prévoir précisément ce qu'il adviendra d'un os exposé à très haute température. Tout bien pesé, néanmoins, je me sens enclin à les attribuer à une blessure, à une anormalité congénitale ou à la combinaison des deux.

M. Neave et moi-même nous avons reçu là-dessus l'assentiment de chirurgiens expérimentés, spécialistes de la chirurgie plastique et de celle de la bouche, auxquels nous avons montré des moulages et des photographies à Manchester et à Bristol. Si c'est la nature et non le feu qui est responsable, alors l'hypothèse selon laquelle les os appartiennent à un homme connu pour avoir perdu son œil droit et sans doute pour avoir subi des dommages importants sur toute la partie droite de la face, dix-huit ans avant sa mort, devient très séduisante.

J. H. Musgrave,
Journal of Hellenic Studies, 1984

La découverte de la Grèce par le moulage

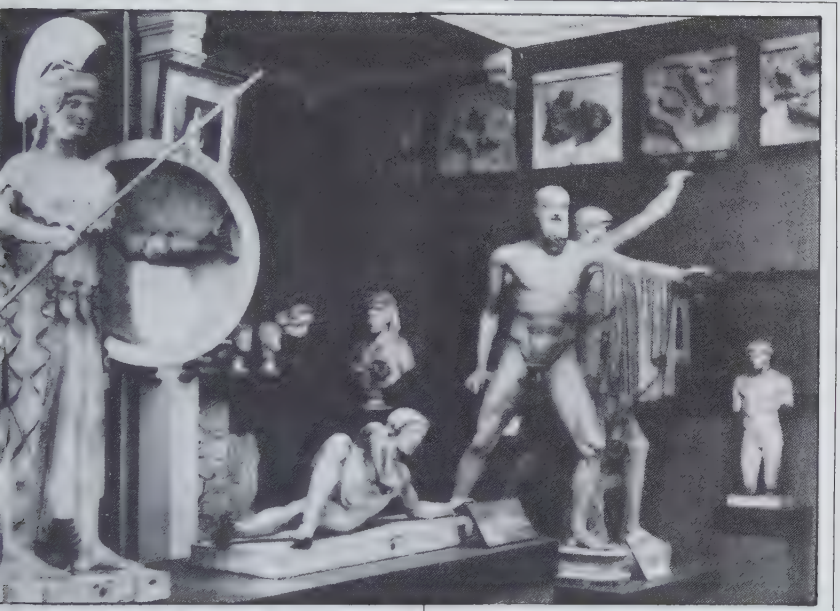
Il ne suffit pas de découvrir, encore faut-il faire connaître ce que l'on a trouvé. Les moulages d'antiques célèbres jouent ce rôle de diffusion de la culture classique. Depuis le XVI^e siècle et parfois jusqu'au XX^e siècle, ils figurent à côté des originaux dans les collections et les grands musées, comme au Louvre.

A des fins pédagogiques, les écoles des Beaux-Arts (Paris en 1834) et les universités créèrent des gypsothèques spécialisées (Strasbourg en 1872, Lyon en 1893, Paris dans les années 1920). Puis le goût de l'authentique finit par l'emporter sur la culture du Beau, et les moyens audiovisuels semblent rendre inutiles les copies de plâtre. Il convient de réhabiliter un patrimoine d'une valeur considérable.

L'ancien musée de Lyon et le nouveau

C'est en 1893 que le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (un titre que l'on a eu tort d'oublier) décida la création à Lyon d'un musée des moulages antiques au deuxième étage des bâtiments universitaires qui étaient en construction. Le musée fut inauguré en 1899, et l'essentiel des collections était déjà présenté. On ignore le coût des bâtiments, mais en 1903 Henri Lechat estimait à 100 000 francs-or la valeur des collections. [Au prix des moulages actuels, le coût de remplacement peut être évalué à 13 millions de francs.] Ce n'est pas sur la valeur du patrimoine que j'insisterai, mais sur l'organisation d'un musée des moulages au tournant du siècle.

Soulignons tout d'abord



L'ancien musée des moulages de l'université Lyon-II : fronton d'Egine et Tyranoctonnes au premier plan.

l'extraordinaire aventure que pouvait représenter la constitution de pareilles collections venues de tous les musées d'Europe (Autriche, Grèce, Italie, Angleterre...).

La vie du musée était rythmée par l'achat de nouveaux moulages au fur et à mesure que le développement des fouilles archéologiques révélait de nouveaux chefs-d'œuvre. Ainsi, la frise du trésor de Siphnos est découverte à Delphes en 1893, elle est signalée dans le *Bulletin de correspondance hellénique* en 1894, on dispose d'un moulage à Lyon en 1895, comme le révèle une lettre de M. Holleaux, le grand savant à qui l'on doit la création du musée. Le Sphinx des Naxiens dont on connaissait déjà certaines parties, mais dont la tête ne fut découverte qu'en 1894, arrivera un peu plus tard, car c'est l'exemplaire de l'Exposition universelle de 1901 qui sera offert au musée de Lyon. Le musée a donc reflété l'extraordinaire développement de l'archéologie des années 1890 et 1900. On ne s'étonnera pas que les Korai de l'Acropole soient si nombreuses à Lyon, quand on sait qu'Henri Lechat, premier conservateur, était un spécialiste de l'art grec archaïque. Jeune membre de l'Ecole française d'Athènes, il rendait compte dès 1888 des trouvailles faites sur l'Acropole dont la fouille systématique avait été enfin entreprise par Kavvadias en 1885. Le musée de Lyon suivait l'actualité et diffusait tous les aspects nouveaux d'une culture grecque dont les années 1900 découvraient toute la variété. Un tel musée était montré comme un modèle ; c'est ainsi que

s'exprime Ed. Pottier pour justifier la médaille d'or qu'il avait fait accorder au musée en 1900 : « Le jury avait voulu présenter le musée aux autres universités comme un modèle, et le mettre très nettement à part et au-dessus de ses concurrents. »

Pour servir la collection on ne lésina pas sur les moyens : le musée occupait 1 600 mètres carrés au deuxième étage de la faculté des Lettres et de Droit. Les statues et les reliefs étaient répartis selon un ordre historique en dix grandes salles, dont une imposante rotonde qui abritait les pièces du v^e^ siècle. Hauteur sous plafond de 6 à 7 mètres, éclairage par verrières zénithales : les meilleures solutions techniques avaient été adoptées. Pour rompre la monotonie de cloisons uniformément lisses, l'architecte avait découpé l'espace en petits cabinets. L'extrémité des refends qui les délimitaient était ornée de piliers en applique, peints en gris, qui tranchaient sur le rouge pompéien des murs. On avait choisi un style de présentation dans le goût néo-classique et le parquet brillant du sol donnait aussi l'impression d'un intérieur de collectionneur.

R. Etienne,
« Le Nouveau Musée de moulages de l'université de Lyon-II »,
in *Le Moulage* (Actes du colloque international des 10-12 avril 1987), 1988

L'ancien musée a été transformé en locaux universitaires. Les collections sont maintenant installées dans un immeuble mal adapté à les recevoir. Alors que nos voisins européens gèrent avec zèle leurs collections de moulages, la France n'arrive pas à définir une politique : en témoigne l'odyssée du nouveau musée de Versailles dont les aménagements sont bloqués depuis 1978, malgré les efforts de M^me^ S. Besques, conservateur des Musées de France.

Sauver l'Acropole !

L'archéologie ne se réduit pas à la fouille et à la publication scientifique. Il incombe aussi à l'archéologue de conserver et de présenter ses trouvailles. La ruine grecque la plus célèbre, l'Acropole d'Athènes, est au centre d'un débat passionné et passionnant sur la conservation et la présentation des vestiges.

Il ne s'agit pas seulement de discuter sur l'emploi de techniques sophistiquées ou sur l'ampleur des moyens financiers, c'est aussi la place de la ruine dans un tissu urbain contemporain qui est mise en question.

Jusqu'en l'an 2000, le rocher sacré de l'Acropole continuera à donner l'impression d'un grand chantier plein d'échafaudages, de machines et d'ouvriers. Une image qui n'est peut-être pas très éloignée de celle qu'offrait l'Acropole à l'époque de Périclès quand nos ancêtres ont créé cet ensemble monumental unique. Une image que l'on ne peut aujourd'hui éviter, car c'est seulement ainsi que seront préservés pour les siècles qui viennent les superbes monuments de l'ancien monde qui sont un héritage non seulement des

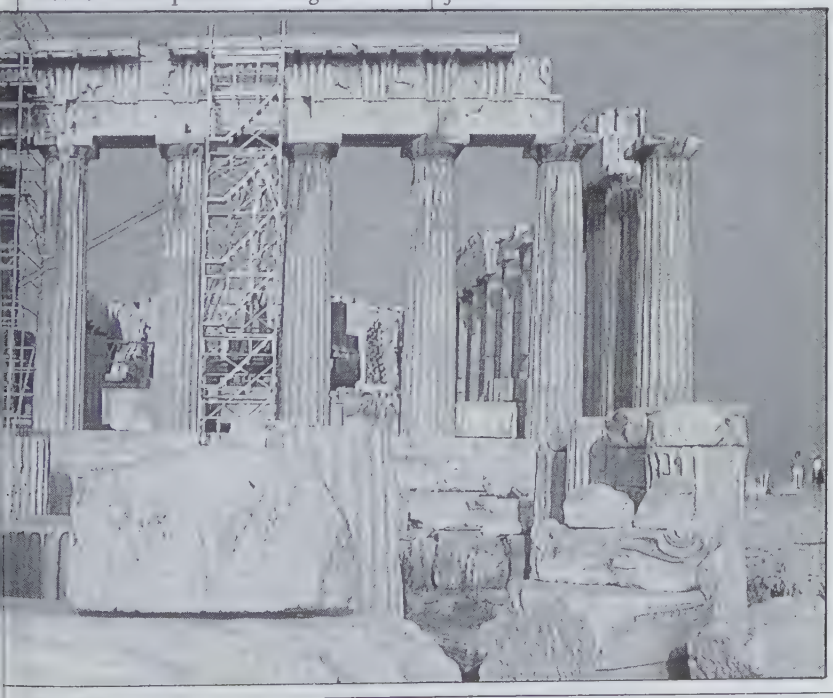
Façade est du Parthénon en cours de restauration.

Grecs, mais de tout le genre humain. [...]

Alors que les monuments de l'Acropole ont depuis presque deux mille cinq cents ans résisté aux catastrophes naturelles, aux interventions de l'homme et au vieillissement naturel, pendant les dernières décennies – essentiellement depuis 1940 –, ils ont connu de sérieux problèmes : fractures, fissures et altération de la surface des marbres. En 1971, un rapport d'experts de l'Unesco a insisté sur la gravité de la situation.

Certes, l'*éphorie* [division du Service archéologique grec] de l'Acropole (ministère de la Culture), avec les moyens techniques et économiques limités dont elle disposait, a tenté de trouver une réponse aux dangers immédiats de catastrophe. En 1975, on avait pris totalement conscience de la nécessité d'intervenir sérieusement pour sauver les monuments. C'est pourquoi fut réunie au ministère de la Culture une commission formée d'archéologues, d'architectes, d'ingénieurs et de chimistes, « Commission pour la conservation des monuments de l'Acropole », qui continue à avoir pour fonction l'étude, la programmation, la surveillance et l'exécution des ouvrages indispensables à la remise en état de l'ensemble monumental.

Pour la mise en œuvre de ce plan, la Commission a créé, tout de suite après sa désignation, un bureau technique, composé de savants de différentes spécialités. Ainsi a commencé il y a juste douze ans le travail réellement



Parthénon en cours de restauration.

très important dont le coût se montera à plusieurs milliards de drachmes [1 milliard de drachmes = 50 millions de francs] ! Les premiers crédits – qui ont été réunis en 1977 par une contribution internationale de l'Unesco – ont été utilisés pour fonder un laboratoire de conservation des marbres. Plus tard et particulièrement entre 1983 et 1985, il y eut une contribution partielle de la Communauté européenne. Mais ce n'était que des miettes. Aussi, à partir de 1985, le poids économique des travaux est-il à la charge du ministère de la Culture. Les travaux de restauration sont accomplis par des savants grecs. A cette équipe participent six architectes, trois ingénieurs, trois chimistes, trois archéologues, cinq dessinateurs, un restaurateur et divers techniciens spécialisés dans le marbre.

Comme il a été rapporté dans le communiqué de presse que la Commission a publié récemment, la période 1975-1977 a constitué la phase d'étude proprement dite du travail. Pendant ces années, on a dressé avec soin l'inventaire des problèmes que l'on a étudiés à fond ; les plus importants étaient :

a) la corrosion des éléments de fer qui ont été utilisés dans les restaurations du XIX^e^ et du XX^e^ siècle ;

b) l'altération (physique, chimique, biologique) que provoque sur la surface des marbres la brusque augmentation de la pollution atmosphérique dans l'environnement immédiat des monuments depuis les trente dernières années ;

c) la résistance statique des monuments ;

d) la détérioration du rocher par le passage de milliers de visiteurs.

La Commission de l'Acropole, avec l'aide aussi d'autres équipes scientifiques, a fait progresser les recherches statiques pour tous les bâtiments, le relevé topographique et graphique du rocher, l'étude des blocs dispersés. En plus a été étudié systématiquement l'état du rocher de l'Acropole et on a fait des recherches en laboratoire sur les causes de l'altération de la surface des marbres. En même temps, on a pris les premières mesures de protection provisoire, comme la couverture par un toit de bois de la balustrade des Caryatides et de la frise Ouest du Parthénon, le transfert des sculptures du fronton Ouest du Parthénon au musée de l'Acropole et leur installation dans des lieux offrant des conditions spéciales, des mesures pour nettoyer partiellement l'atmosphère, l'interdiction pour les visiteurs de pénétrer dans les monuments et pour les voitures de monter au pied de l'Acropole. La première phase a été achevée à la fin de 1977.

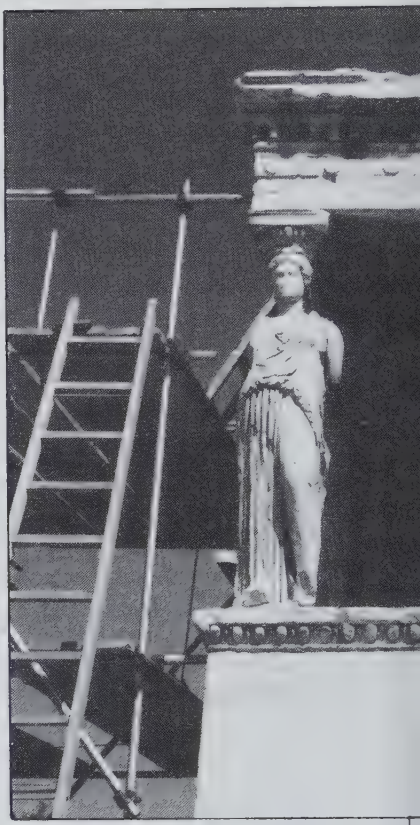
Le premier monument important qui exigeait une réfection était l'Erechthéion. Les travaux de restauration ont commencé en 1979 et ont été achevés à la fin de 1986. Tout le monument a été démonté et remis en état après les différentes interventions jugées indispensables. [...]

En 1983 a été publiée « L'Etude pour la restauration du Parthénon » par les remarquables architectes que sont M. Korre et C. Bouras. Dans cette étude, on propose entre autres que soient remis en place sur le Parthénon et à leur place des fragments dispersés du monument et que soient au préalable complétées, là où c'est nécessaire, les parties détruites avec du marbre neuf.

K. Moraitis,
Vradyni, 9 novembre 1987

Reconstruire l'Erechthéion ?

Où faut-il arrêter la restauration des monuments antiques ? Evans reconstruit Cnossos ; on reproche à cette reconstitution de ne pas reposer sur des bases scientifiques assez sûres, et d'être, d'autre part, irréversible, empêchant tout contrôle sur les parties authentiques. D'un autre côté, est-il permis, au nom de la science, de laisser des bâtiments dans un état tel qu'ils sont incompréhensibles pour le grand public ?



Extraordinairement audacieuse ou très conservatrice ? Qu'est-ce qu'il en est finalement de la restauration de l'Erechthéion qui a été achevée à la fin de 1987, après huit années d'études et de travail ? La polémique sur l'aspect restauré, qui régit finalement l'intervention sur le monument, n'est pas nouvelle. Cependant, les désaccords n'avaient pas encore « pointé le nez » en dehors des murs des réunions de la Commission de l'Acropole, des communications savantes ou des débats privés. Aujourd'hui, pour la première

Erechthéion : la tribune des Caryatides avant restauration.

fois, ils sont exposés au public et, qui plus est, dans les pages de la presse anglaise.

Récemment, l'archéologue G. Dontas, ancien directeur de l'Acropole et membre de la Commission, dans une correspondance au *Times* depuis Athènes, a soutenu que les principes de la Charte de Venise (1) – la bible de la restauration – ont été violés et que les interventions vont trop loin. Cette opinion caractérise, dans ses grandes lignes, la position de la vieille garde des archéologues – aussi bien en Grèce qu'à l'étranger – qui considère que les monuments doivent être entretenus et protégés contre les catastrophes supplémentaires, mais que l'on doit préserver la forme qu'ils avaient lors de leur découverte. La position contraire est défendue dans un article en pleine page paru dans le *Sunday Times* d'avant-hier où S. Jenkins soutient que les restaurateurs de l'Erechthéion « ont été emprisonnés dans leur respect de l'*establishment* académique ». Et il continue en disant qu'ainsi « l'Acropole sera un mausolée du conservatisme

archéologique », pour finir par ces mots : « Comme ce serait séduisant si, au moins pour un des monuments de Périclès, on pouvait rompre le monopole spirituel de l'archéologie et si on pouvait le restaurer dans toute sa gloire. Notre amour pour le pittoresque nous a endormis et nous craignons de voir en face le réalisme du passé. »

Au milieu, entre ces deux opinions contradictoires, se situe la solution qui a été finalement adoptée après la décision de la Commission de l'Acropole, présidée par le professeur de l'Ecole polytechnique C. Bouras. Le principe en est un équilibre entre les deux thèses et la décision de poursuivre les restaurations tant qu'il y a du matériel, même si ce matériel se trouve au British Museum, comme la sixième colonne de l'angle nord-est du bâtiment ; ainsi, on a comblé le vide sur le monument avec une copie (c'est sur ce point qu'ont pris leurs distances aussi bien G. Dontas que le directeur de la Restauration au ministère de la Culture, I. Demakopoulos).

Mais S. Jenkins demande plus que l'ajout d'une colonne, le complément avec de nouveaux marbres, la remise en place des blocs dispersés, et la continuité morphologique qui a été rétablie à l'Erechthéion. Le journaliste anglais part de l'idée que les monuments doivent être compréhensibles pour un large public. Pour expliquer sa thèse, il ajoute : « Les grands monuments (comme Cnossos, la cathédrale de Chartres, etc.) vivent et respirent grâce à ceux qui s'efforcent de leur donner une part de leur sens original et non par ceux qui demandent seulement que l'on replace une pierre avec sûreté sur une autre. » Et encore : « La moitié de restauration de l'Erechthéion d'aujourd'hui n'est pas plus vraie que ce qu'aurait été une restauration complète. Au moins cette dernière aurait-elle été vraie eu égard aux intentions du premier architecte. Sur ce point, Jenkins donne comme exemple la réalisation de l'Ecole américaine à la Stoa d'Attale (2). « L'archéologie et la technologie modernes, ajoute-t-il, nous permettraient de redonner leur signification initiale aux chefs-d'œuvre de l'Acropole et en même temps permettraient de les faire respecter. Ce qui disparaîtrait, ce serait la ruine, c'est-à-dire l'œuvre arbitraire des hasards historiques. »

Ce journaliste de quarante-cinq ans s'occupe systématiquement de restauration et participe à différents conseils pour les monuments en Angleterre. [...] Son article a été reçu positivement du côté grec ; on s'en tient pourtant à la solution d'équilibre qui a été choisie. Cette solution respecte la conception archéologique en ne complétant qu'en cas de stricte nécessité les membres architecturaux d'un monument, elle ne dissimule pas le caractère de la ruine et aide le simple citoyen, qui n'a pas les connaissances de l'archéologue, à comprendre la beauté du monument.

Ta Nea, 5 janvier 1988

(1) La Charte de Venise (1964) est un ensemble de règles internationales pour la restauration des monuments.
(2) La Stoa d'Attale est un portique construit sur l'ancienne Agora d'Athènes par le roi de Pergame, Attale II, vers 150 av. J.-C. Le bâtiment a été entièrement reconstruit par les Américains en 1953-1956 et sert de musée. Les blocs originaux sont rangés dans des réserves.

Statues et architecture de l'Erechthéion ont beaucoup souffert des outrages du temps.

Faut-il encore faire des fouilles ?

A. Snodgrass, professeur à Cambridge, est un des plus remarquables représentants de l'Ecole archéologique anglaise. Ses œuvres, consacrées aux hautes époques de la Grèce jusqu'aux temps archaïques, font autorité. Il se hasarde ici à quelques conseils sur l'avenir de la discipline archéologique en Grèce ; c'est avec courage qu'il ose aborder une question de fond qui risque d'ouvrir, ou de rouvrir, un large débat.

Tout conduit à donner une certaine urgence aux questions que je poserai sur la forme du futur travail archéologique en Grèce. [...] J'ai fait référence en passant aux difficultés que connaît le Service archéologique grec dans son travail, et j'espère qu'il ne sera pas trop présomptueux de s'étendre un peu sur ce sujet. La préservation non sélective de l'héritage matériel de la Grèce, qui est, en principe, une chose si estimable que presque personne ne voudrait parler contre en public, a conduit à une autre crise moins évidente. Le visiteur de la Grèce d'aujourd'hui, qui en connaît l'histoire, est à juste titre impressionné par le nombre de musées locaux et par la qualité de la présentation. Ce qu'il ne peut apprécier – et je pense que c'est vrai même des spécialistes d'études classiques, non-archéologues –, c'est que ce qui est réellement montré n'est que la belle pointe d'un iceberg

invisible. Presque tous les musées en Grèce sont tenus de garder dans leurs réserves une masse, croissant chaque année à une vitesse alarmante, de matériel qui n'est pas susceptible d'être exposé, qui est souvent non publié et destiné à le rester. Si le Service archéologique recevait en compensation, soit en salaire soit en personnel, ne serait-ce qu'un faible pourcentage de la colossale contribution qu'il fournit indirectement à l'industrie nationale du tourisme, alors on pourrait s'attendre à une possible réduction de la pression. En l'état, la seule perspective est que la pression augmentera rapidement. Même pour suivre le taux de croissance des « neuf dixièmes enfouis » de son patrimoine, le Service grec aurait besoin d'un appréciable accroissement de personnel. Beaucoup de matériel doit être stocké dans des installations improvisées, difficiles d'accès pour l'étude ; en attendant, ses conservateurs sont pris par des demandes toujours plus pressantes de fouilles d'urgence. [...]

Par leurs activités, les missions étrangères en Grèce contribuent à soulager le Service d'une partie du fardeau en prenant en charge des fouilles de sauvetage, quand on le leur demande. Mais étant donné qu'elles doivent nécessairement partager les mêmes installations dans les musées, elles aggravent inévitablement les autres charges en contribuant à l'accroissement des « montagnes » invisibles dans les *apothèkes* (« réserves »). Le problème n'est pas particulier à la Grèce mais, à cause de la richesse exceptionnelle de l'héritage archéologique grec, il apparaît là dans sa forme la plus aiguë. Toute fouille, même celle que l'on fera dans dix mètres carrés pour construire un modeste ensemble de bureaux dans une ville de province, peut produire une masse importante de matériel d'époques variées, couvrant des millénaires plutôt que des siècles. Des réponses à ce problème doivent être trouvées dans un futur proche : l'option pour un moratoire de toutes les fouilles, sauf les fouilles d'urgence, hypothèse qui n'existe d'habitude que dans les copies des étudiants, commence à être prise sérieusement en considération. Il est temps de nous demander si notre appétit pour de nouveaux objets – connoté par l'invocation *Kala vrémata !* (« Belles trouvailles ! ») qui est encore entendue régulièrement dans des réunions internationales d'archéologues – est une chose qui peut satisfaire indéfiniment. Est-ce que cela ne peut être séparé de l'appétit, entièrement justifié et donc souhaitable, de nouvelles connaissances ?

A. Snodgrass,
An Archeology of Greece, 1987

CHRONOLOGIE

La Grèce antique (5000 av. J.-C. - 395 ap. J.-C.)

Néolithique	5000-2600	Civilisation égéo-anatolienne.
Helladique ancien	2600-v. 1950	
Helladique moyen	v. 1950-v. 1580 v. 1950-v. 1750	En Crète, premier palais minoen. Sur le continent, arrivée des Grecs.
Helladique récent	v. 1580-v. 1125	V. 1500 : éruption volcanique de Santorin, destruction du site d'Acrotiri.
	v. 1580-v. 1400	En Crète, deuxièmes palais minoens. Sur le continent, développement de la civilisation mycénienne.
	v. 1400	Conquête de la Crète par les Mycéniens et apogée de la civilisation mycénienne. XIII[e] s. : guerre de Troie (?).
	v. 1200-1125	Destruction des palais mycéniens.
Age du Fer	dès 1125 v. 1125-v. 900	Invasion des Doriens (?). Période de transition et naissance de l'art « géométrique ». V. 1000 : installation des Grecs en Asie Mineure.
Période archaïque	v. 900-490	776 : date traditionnelle de la fondation des concours d'Olympie. A partir de 750 : colonisation des Grecs en Occident. 750-700 : fixation des poèmes homériques.
Période classique	490-338	490-480 : guerre entre les Grecs et les Perses. 431-404 : guerre du Péloponnèse entre Athènes et Sparte. 338 : défaite des cités grecques devant Philippe de Macédoine. 326-323 : règne d'Alexandre et conquête de l'Empire perse.
Période hellénistique	323-31	Formation des royaumes grecs de Macédoine, d'Égypte (Lagides), de Syrie et d'Asie Mineure (Séleucides), de Pergame (Attalides). 200 : intervention de Rome en Grèce. 146 : destruction de Corinthe par les Romains et fondation de la province romaine de Macédoine. 88-86 : siège et destruction d'Athènes par Sylla. 31 : victoire d'Octavien, le futur empereur Auguste, sur Antoine à Actium (Grèce de l'Ouest).
Période de l'Empire romain	31-395	Le monde grec fait partie de l'organisation des provinces romaines. Sous Auguste, voyage de Strabon en Grèce et dans l'Empire. V. 150 : voyages de Pausanias en Grèce. 267 : les Hérules, barbares venus des Balkans, dévastent Athènes. 391 : le christianisme devient la religion de l'État.

La Grèce byzantine et franque (395 - 1456)	
Repères historiques	Histoire de l'archéologie
395 Partage de l'Empire romain en deux parties : Empire romain d'Occident et Empire romain d'Orient, qui devient l'Empire byzantin.	**393** Célébration des jeux Olympiques pour la dernière fois.
529 Édit de Justinien : fermeture des écoles philosophiques, transformation des temples en églises.	**529** Transformation des temples en églises (Parthénon, Théséion).
VII^e^-IX^e^ s. Invasion des Slaves.	
867-1081 Dynastie macédonienne à Byzance : renaissance hellénique.	
1054 Schisme : rupture entre l'église catholique romaine et l'église orthodoxe grecque.	
1080 Première incursion franque, celle des Normands de Sicile.	
1204 Quatrième croisade : prise de Constantinople par les Croisés. Fondation de l'Empire latin de Constantinople. Partage de la Grèce entre Venise (îles Ioniennes, îles de l'Égée, Rhodes, Crète, comptoirs du Péloponnèse) et les princes francs (duché d'Athènes, principauté de Morée).	**1204** Exode des savants et érudits grecs vers l'Occident (surtout l'Italie).
1261 Reprise de Constantinople par l'empereur byzantin Michel VIII Paléologue.	
1262 Reprise aux Latins de Mistra, de Monemvasie et du Magne.	
	1435-1448 Voyages de Cyriaque d'Ancône en Grèce.
1453 Prise de Constantinople par les Turcs, fin de l'Empire byzantin.	

La Grèce sous la domination turque (1456 - 1820)	
Repères historiques	Histoire de l'archéologie
1456 Les Turcs s'emparent de l'Attique.	**2^e^ moitié du XV^e^ s.** Accélération de l'émigration des érudits grecs vers l'ouest et, parallèlement, renouveau des lettres anciennes en Grèce (enseignement du philosophe platonicien Gémistos Pléthon à Mistra).
1460 Affectation du Parthénon au culte islamique. Soumission de la Morée (sauf les possessions vénitiennes).	
XVI^e^ s. Nouvelle expansion ottomane que les Vénitiens essaient en vain d'enrayer.	
1566 Conquête de Chios, de Chypre et des Cyclades.	
1571 Bataille de Lépante (golfe de Corinthe) : une coalition des puissances chrétiennes anéantit la flotte turque.	
XVII^e^ s. Guerres vénéto-turques.	**XVII^e^ s.** Installation d'ordres religieux en Grèce (Capucins et Jésuites).

1645-1669 Les Turcs occupent entièrement le territoire grec (dont la Crète).	
	1674 Visite du marquis de Nointel, dessins des sculptures du Parthénon.
1687 Prise d'Athènes par les Vénitiens, conduits par le doge Morisini, conquérant du Péloponnèse. Bombardement du Parthénon.	
XVIII^e s. Guerres russo-turques (la Russie veut faire reconnaître son droit de protection sur les chrétiens de l'Empire ottoman). Nombreux soulèvements des Grecs qui se soldent par un échec.	**1733** Fondation de la société londonienne des Dilettanti.
	Fin XVIII^e s. Influence du philosophe grec Coraïs, installé à Paris, qui publie les auteurs grecs antiques chez Firmin Didot.
	1788 Parution du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* par l'abbé Barthélemy.
	1800-1805 Lord Elgin à Athènes.
	1811 Découverte des frontons d'Égine.
1814 Fondation à Odessa de l'Hétairie, société secrète révolutionnaire qui prépare la guerre de libération.	**1812** Fouilles à Bassæ et découverte de la frise.
	1820 Découverte et achat par la France de la Vénus de Milo.

La guerre d'indépendance (1821 - 1832)

Repères historiques	Histoire de l'archéologie
Mars 1821 Soulèvement de la Grèce contre les Turcs. Premiers succès grecs dans le Péloponnèse et dans les îles.	Création d'un puissant courant philhellénique en Europe.
1822 Proclamation à Epidaure de l'indépendance de la nation grecque. Revers des Grecs, massacres de Chios, début du siège de Missolonghi par les Turcs.	
1823 Guerre civile opposant le parti des militaires et celui des politiques.	**1823** Création du London Greek Committee.
1824 Mort de lord Byron devant Missolonghi.	**1824** Comité philhellénique français.
1825 Débarquement en Morée des troupes turco-égyptiennes sous la conduite d'Ibrahim Pacha pour soumettre la Grèce.	
1826 Prise de Missolonghi. Les Turcs reprennent Athènes et l'Acropole, défendue par les volontaires du colonel Fabvier.	
1827 Capodistria président de la République grecque. Médiation des grandes puissances pour faire cesser les hostilités. Devant le refus de la Turquie, les Alliés coulent la flotte turco-égyptienne : bataille de Navarin (sud-ouest du Péloponnèse).	

1828 Expédition française en Morée.	La Mission scientifique de Morée accompagne l'expédition.
1830 Création d'un État grec indépendant, mais limité au nord par les golfes de Volo et d'Arta.	
1831 Assassinat de Capodistria.	
1832 Les puissances imposent une monarchie bavaroise à la Grèce. Otton de Bavière s'installe à Nauplie.	

La Grèce contemporaine (1832 - 1974)

Repères historiques	Histoire de l'archéologie
1832-1862 Règne d'Otton I^er^ qui installe sa capitale à Athènes.	1834 Organisation d'un service archéologique grec. L'Acropole est libérée de ses constructions récentes.
	1835 Reconstruction du temple d'Athéna Nikè.
	1837 Fondation par les Grecs de la Société archéologique, de statut privé, et réunion de la Commission d'État, chargée de l'édition de l'*Archaiologiki Ephemeris*, première revue archéologique grecque. Ouverture de l'Université d'Athènes.
1843 Révolution à Athènes. Otton accorde une constitution.	1846 Fondation de l'École française d'Athènes.
1862 Anarchie et décrépitude de la dynastie bavaroise.	
1863-1913 Règne de Georges I^er^, prince danois.	
1864 Les îles Ioniennes sont cédées à la Grèce par la Grande-Bretagne.	
1868 Échec de l'insurrection en Crète contre les Turcs.	1866-1889 Construction du Musée national d'Athènes.
	1874 L'Institut archéologique allemand devient une institution d'Empire. Fondation de l'Institut allemand d'Athènes.
1881 Traité de Constantinople : cession de la Thessalie et d'une partie de l'Épire à la Grèce.	1882 Fondation de l'École américaine d'archéologie.
	1885 Fondation de l'École anglaise d'archéologie.
	1896 Célébration des premiers jeux Olympiques modernes.
1908 La Crète proclame son union à la Grèce.	1909 Fondation de l'École italienne d'archéologie.
1912-1913 Guerres balkaniques : la Grèce récupère le sud de l'Épire et de la Macédoine, ainsi que la plupart des îles de l'Égée.	

1917 La Grèce rentre dans la Première Guerre mondiale au côté des Alliés, sous l'influence de E. Venizélos, chef du gouvernement. Les traités lui donnent la Thrace, sauf Constantinople, et la région de Smyrne.	
	L'Autriche, le Canada, le Danemark et la Suède ont eu ou ont des missions permanentes en Grèce.
1920-1922 Guerre gréco-turque en Asie Mineure et perte de Smyrne. Exode des réfugiés grecs d'Asie Mineure.	
1922 Révolution et chute de la monarchie.	
1924-1935 Proclamation de la république. Période d'anarchie politique.	
1935-1936 Restauration de la monarchie et dictature du général Métaxas.	
1940-1944 Invasion italienne, résistance victorieuse des Grecs et occupation de la Grèce par les troupes allemandes et italiennes de 1941 à 1944.	
1944-1949 Guerre civile en Grèce.	
1946 Retour du roi.	
1947 Le Dodécanèse est cédé à la Grèce par l'Italie.	
1949-1967 Période d'instabilité.	
1967 Coup d'État militaire et dictature des colonels.	
1974 Intervention des troupes turques à Chypre. Rétablissement de la démocratie en Grèce.	

BIBLIOGRAPHIE

Histoire de la Grèce contemporaine

L. et R. Matton, *Athènes et ses monuments, du XVII^e siècle à nos jours,* 1963.
N. Svoronos, *Histoire de la Grèce moderne,* « Que sais-je ? », P.U.F. 1964.
A. Vacalopoulos, *Histoire de la Grèce moderne,* Horvath 1975.

Histoire de l'archéologie grecque

R. Bianchi-Bandinelli, *Klassische Archäologie, eine kritische Einführung,* 1978.
R. M. Cook, *Greek Painted Pottery,* 1960.
W. Larfeld, *Griechische Epigraphik,* Munich 1914.
A. Michaelis, *Die Archäologischen Entdeckungen des neunzehnten Jahrunderts,* 1906.

Expositions :
- « Berlin und die Antike », Berlin 1979.
- « Der Archäologe », Munster 1983.

Les voyageurs en Grèce

E. Lovinesco, *Les Voyageurs français en Grèce au XIX^e siècle,* 1909.
K. Simopoulos, *Les Voyageurs étrangers en Grèce, 333 ap. J.-C. - 1821,* 5 vol. (en grec), 1970-1981.
F. M. Tsigakou, *La Grèce retrouvée,* Seghers 1984.

Exposition : « Paris-Rome-Athènes, le voyage des architectes français au XIX^e^ et au XX^e^ siècle », Paris 1982 (M.-F. Billot, P. Fraisse, M.-C. Hellmann).

Inédits :
- G. Labarre, *Mykonos, Délos, Rhénée, vues par les voyageurs du XV^e^ au début du XIX^e^ siècle,* maîtrise à l'université de Lyon, 1984.
- M. Sève, *Témoignages de voyageurs et d'artistes sur la ville d'Argos et les antiquités d'Argos (XVI^e^-XIX^e^ siècle),* thèse à l'université de Nanterre, 1979.

Chapitre I

R. Bianchi-Bandinelli, *Rome, le centre du pouvoir,* Gallimard 1969.
C. Habicht, *Pausanias, Guide to Ancient Greece,* Londres 1985.
M. R. Wojcik, *La Villa dei Papiri ad Ercolano,* 1986.

Chapitre II

A. Bon, *La Morée franque,* 1969.
J. Colin, *Cyriaque d'Ancône, le voyageur, le marchand, l'humaniste,* Maloine 1981.

Chapitre III

L. de Laborde, *Athènes aux XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles,* 1854.
P. Morphopoulos, *L'Image de la Grèce chez les voyageurs français,* 1947.
H. Omont, *Missions archéologiques en Orient aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles,* 1902.
H. Vandal, *Les Voyages du marquis de Nointel,* Paris 1900.

Inédit : S. Demornex, *Un érudit du XVII^e^ siècle, J. Spon, sa vie et son œuvre,* maîtrise à l'université de Lyon, 1966.

Chapitre IV

Collectif, *Johann Joachim Winckelmann, 1768-1968,* Bad Godesberg 1968.
L. Hautecœur, *Histoire de l'architecture classique en France,* Paris 1943-1957.
K. Pomian, *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris-Venise : XVI^e^-XVIII^e^ siècle,* Gallimard 1987.

Chapitre V

B. F. Cook, *The Elgin Marbles,* 1983.
C. Joret, *D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France,* 1910.
G. Roux, *Karl Haller von Hallerstein, le temple de Bassae,* 1976.
W. Saint-Clair, *Lord Elgin, l'homme qui s'empara des marbres du Parthénon,* Macula 1983.
R. Schneider, *Quatremère de Quincy et son intervention dans les arts (1788-1830),* 1910.

Expositions :
- « Karl Haller von Hallerstein », Nuremberg 1986.
- « Leo von Klenze, der Archäologe », Munich 1986.

Chapitre VI

R. Canat, *La Renaissance de la Grèce antique (1820-1850),* 1911.
B. Petrakos, *La Société archéologique d'Athènes, 1837-1987* (en grec), 1987.
G. Radet, *L'Ecole française d'Athènes,* 1901.

Chapitres VII et VIII

N. Bouvier, *Boissonas, une dynastie de photographes, 1864-1983,* 1983.
Collectif, *Arthur Evans and the Palace of Minos* (A. Brown), Ashmolean Museum 1983.
Collectif, *Creta antica : cento anni di archeologia italiana, 1884-1984* (M. Di Vita), Rome 1984.
J. Evans, *Time and Chance, the Story of A. Evans and his Forebears,* 1943.
U. Jantzen, *Einhundert Jahre Athener Institut, 1874-1974,* 1986.
V. Losemann, *Nationalsozialismus und Antike,* Hamburg 1971.
W. A. Mc Donald, *The Discovery of Homeric Greece,* 1967.
L. et G. Poole, *Schliemann à la découverte de Troie,* 1969. (Cette « hagiographie » est à corriger par *Myth, Scandal and History, The H. Schliemann Controversy and a First Edition of the Mycenaen Diary,* W. M. Calder III and D. A. Traill, 1986.)
H. Waterhouse, *The British School at Athens, the First Hundred Years,* 1986.

COUVERTURE

1er plat Façade ouest restaurée des Propylées de l'Acropole de Louis-François Boitte, envoi de 1864. Ecole des Beaux-Arts, Paris.
Dos Restauration de la Colonne des Naxiens, aquarelle d'Albert Tournaire, envoi de 1894. *Idem.*
4e plat Combat de Grecs et d'Amazones, frise provenant du temple d'Apollon à Bassæ. British Museum, Londres.

OUVERTURE

1 Sphinx, sculpture trouvée à Delphes, photographie. Ecole française d'archéologie, Athènes.
2/3 Chantier de fouilles à l'Héraion de Samos, photographie, 1902. Société archéologique grecque, Athènes.
4/5 Le Diadumène dans la maison de la berge à Délos, photographie. Ecole française d'archéologie, Athènes.
6/7 Découverte d'un Kouros archaïque à Delphes, photographie, 1893. *Idem.*
8 Arthur Evans à Cnossos, photographie. Ashmolean Museum, Oxford.
9 Architecte mesurant une colonne de la Tholos de Delphes, photographie. Ecole française d'archéologie d'Athènes.
11 Le monument chorégique de Lysicrate, dessin d'Alfred Beaumont, 1834. Musée de la ville d'Athènes.

CHAPITRE I

12 Frontispice de *Périégèse de la Grèce* de Pausanias. Bibliothèque Laurenziana, Florence.
13 Tête du Doryphore, copie romaine en bronze d'après Polyclète, Villa des papyri à Herculanum. Musée archéologique, Naples.
14 Athéna Promachos, copie romaine en marbre. *Idem.*
15h Danaïde, sculpture en bronze de la Villa des papyri à Herculanum. *Idem.*
15b Hermès au repos, sculpture en bronze de la Villa des papyri à Herculanum. *Idem.*
16/17 «La barrière d'Olympie», gravure de J. Rigaud dans *Pausanias ou voyage historique de la Grèce* traduit par l'abbé Gedoyn, Paris, 1731.
18/19 Carte de la Grèce par Patrick Mérienne.

CHAPITRE II

20 Carte de Leucade dans *Liber Insularum Archipelagi* de Cristoforo Buondelmonti, 1420. Bibliothèque nationale, Paris.
21 Statue de la Hiéra Boulé à Thasos, dessin de Cyriaque d'Ancône. Bibliothèque Bodleian, Oxford.
22/23 Le port de Modon, gravure coloriée dans *Voyage en Terre sainte* de Bernhard von Breytenbach, 1486. Bibl. nat.
24/25 Iles grecques dans *Liber Insularum Archipelagi* de C. Buondelmonti, 1420. *Idem.*
25b Buste d'Athéna signé par Eutychès, intaille. Musée des Antiques, Berlin.
26 Les Muses, dessin de Cyriaque d'Ancône, Bibl. Bodleian, Oxford.
27 Croquis de Cyriaque d'Ancône, faits à Délos.
28h Le Parthénon, face ouest, dessin de Cyriaque d'Ancône.
28b Buste d'Aristote, dessin de Cyriaque d'Ancône. Bibl. Bodleian, Oxford.
29 Mercure archaïque à Délos, dessin de Cyriaque d'Ancône.

CHAPITRE III

30 Frise du Parthénon, dessin à la sanguine de Jacques Carrey. Bibl. nat.
31 Tête grecque, dessin de Jacob Spon. *Idem.*
32 L'armée turque au siège de Lemnos en 1478, dessin coloré dans le manuscrit Cigogna, vers 1600. Bibliothèque du musée Correr, Venise.
32b Gentilhomme grec, gravure dans *Les Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* de Nicolas de Nicolay, 1568.
33h Femme de l'île de Chios, gravure *in idem.*
33b Marchand grec, gravure *in idem.*
34 Jacopo Strada, peinture du Titien, 1568. Kunsthistorisches Museum, Vienne.
35 Métope du Parthénon, dessin à la sanguine de J. Carrey. Bibl. nat.
36/37 Vue du château d'Athènes en 1687. *Idem.*
38 Spon et Wheler étudiant une inscription à Ephèse, gravure dans *Voyage d'Italie de Grèce et du Levant* de Jacob Spon et Georges Wheler, Amsterdam, 1680.
39 Spon et Wheler à Athènes, gravure, *idem.*
40h Têtes antiques, dessin de J. Spon. Bibl. nat.
40b La tour des Vents, dessin de J. Spon dans *Voyage d'Italie de Grèce et du Levant* de J. Spon et G. Wheler, La Haye, 1724.
41 Le bombardement du Parthénon par l'armée vénitienne le 26 septembre 1687, dessin aquarellé d'après Giacomo Milheau Verneda. Archives dei Frari, Venise.

CHAPITRE IV

42 Stuart dessinant l'Erechthéion (détail), aquarelle de James Stuart, 1751. Royal Institute of British Architects, Londres.
43 Zéphyr, bas-relief

de la frise de la tour des Vents, gravure de R. Dalton dans *Antiquities and views in Greece and Egypt,* Londres, 1791.
44 La grotte d'Archidamos, aquarelle de William Pars, 1764. British Museum, Londres.
45 Le monument de Philopappos (détail), aquarelle de J. Stuart, 1751. Royal Institute of British Architects, Londres.
46/47 Personnages sur ruines, aquarelle de W. Pars, 1764. British Museum, Londres.
48h Figure de la déesse Némésis dans l'île de Zia, gravure dans *Relation d'un voyage du Levant* de J. Pitton de Tournefort, 1717.
48b Vue du «portique du temple de Bacchus» à Naxos, aquarelle de Thomas Hope, vers 1795. Musée Benaki, Athènes.
49 Ruines antiques à Salonique, aquarelle de J. Stuart, 1751. Royal Institute of British Architects, Londres.
50/51 Vue du temple de Thésée à Athènes, aquarelle de J. Stuart, 1751. *Idem.*
52/53 Vue de l'Arc d'Hadrien à Athènes, aquarelle de J. Stuart, 1751. *Idem.*
54/55 Stuart dessinant le temple de Bacchus, aquarelle de J. Stuart, 1751. *Idem.*
56/57 Ruines d'un édifice élevé par Adrien et par Antonin, gravure de Le Bas d'après Le Roy dans *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce* de Le Roy, Paris, 1770.
58 Vue d'Athènes, dessin aquarellé de Louis François Cassas. Chateau d'Azay-le-Ferron.
59 Femmes dessinant dans un site de ruines antiques, aquarelle de Hubert Robert. Cabinet des Dessins, musée du Louvre, Paris.
60 Le Singe antiquaire, peinture de Jean-Baptiste Chardin. Musée des Beaux-Arts, Tours.
61 Portrait de Joachim Winckelmann, peinture d'Anton Raphael Mengs. Metropolitan Museum of Art, New York.

CHAPITRE V

62 La Vénus de Milo, sculpture. Louvre.
63 Laomedon, sculpture provenant du temple d'Aphaia à Egine. Glyptothèque, Munich.
64/65 Louis Ier se faisant présenter des antiquités et des œuvres d'art, fresque de Wilhelm von Kaulbach, 1848. Pinacothèque, Munich.
66 Entrée du Laocoon au Louvre, peinture sur vase en porcelaine. Manufacture de Sèvres.
67 Fragments de chapiteaux, dessin aquarellé de Louis François Sébastien Fauvel. Bibl. nat.
68g La maison du consul de France M. Fauvel à Athènes, lithographie de Louis Dupré, 1819.
68d Stèle, dessin aquarellé de L. F. S. Fauvel. Bibl. nat.
69h La Porte des Lionnes à Mycènes (détail), aquarelle de L. F. S. Fauvel. *Idem.*
69m Le Parthénon en 1801, dessin de William Gell. British Museum, Londres.
69b Le Parthénon vu du sud-est, aquarelle de John Cam Hobhouse dans *Journey,* 1813.
70/71 L'Erechthéion, vue du sud-ouest, aquatinte, 1830, d'après un dessin d'Edward Dodwell, 1801-1805.
72 Portrait de lord Byron, peinture de Th. Philips. National Portrait Gallery, Londres.
72/73 Présentation fantaisiste des marbres d'Elgin au British Museum, dessin coloré de J. Stepanhoff, 1819. British Museum, Londres.
74 Présentation provisoire des marbres d'Elgin au British Museum en 1819, peinture de A. Archer. *Idem.*
75h Signatures des membres de l'association Xénéion.
75bg Charles Robert Cockerell à Eleusis en 1811, dessin de Karl Haller von Hallerstein.
75bd Portrait de K. Haller von Hallerstein, dessin de Otto Magnus von Stackelberg.
76/77b Frise du temple d'Apollon à Bassæ, gravure d'après un dessin de O. M. von Stackelberg.
77h Vue du temple d'Apollon à Bassæ, aquarelle de John Foster. 1846. British Museum, Londres.
77d Tête d'Athéna casquée provenant d'Egine, fronton ouest. Glyptothèque, Munich.
78/79 Vue de l'intérieur du temple d'Apollon à Bassæ, dessin de C. R. Cockerell dans *Temples d'Egine et de Phigalie,* Londres, 1860.
79 Egine, temple de Jupiter panhellénien, dessin de C. R. Cockerell.
80 Char de Neptune, dessin aquarellé dans le *Jupiter olympien* de Quatremère de Quincy, 1814.
81 Le Walhalla, dessin aquarellé de K. Haller von Hallerstein. Bayerische Staatsbibliothek, Munich.
82/83 L'Acropole d'Athènes, peinture de Leo von Klenze, 1846. Neue Pinakothek, Munich.

CHAPITRE VI

84 Portrait de Nicolaki Mitropolos en 1821, lithographie de L. Dupré.
85 Frontispice des *Expéditions scientifiques de Morée,* gravure de Blouet, Paris, 1831.
86 Palicare, lithographie de Lodovico Lipparini.
87 Entrée du roi

Otton à Athènes, lithographie de A. Grasset.
88/89 Le Rêve grec, peinture de Karl Friedrich Schinkel. Staatliche Museum, Berlin.
90 Vue du Temple d'Athéna Niké à Athènes pendant sa restauration, lithographie de Christian Hansen dans *Die Akropolis von Athen* de Ludwig Ross, Berlin, 1839.
91g Page de titre du premier numéro de la revue de la Société archéologique d'Athènes, 1838. Société archéologique grecque, Athènes.
91d Portrait de Pittakis, photographie. *Idem.*
92h Le sanctuaire d'Apollon à Délos (détail), aquarelle de Henri-Paul Nenot, envoi de 1882. Ecole des Beaux-Arts, Paris.
92b Le tombeau de Pydna, lithographie dans *Mission archéologique de Macédoine* de L. Heuzey et H. Daumet, Paris, 1876.
92/93 *Idem.*
93h Gargouille du Parthénon, aquarelle de Marcel Lambert, envoi de 1877. Ecole des Beaux-Arts, Paris.
93b Le tombeau de Pydna, lithographie dans *Mission archéologique de Macédoine* de L. Heuzey et H. Daumet, Paris, 1876.
94/95 Coupe transversale restaurée du temple de Jupiter à Olympie, aquarelle de Victor Laloux, envoi de 1883. Ecole des Beaux-Arts, Paris.
96/97 Restauration perspective du sanctuaire de Delphes, d'après les ruines actuelles et les textes anciens, aquarelle de A. Tournaire, envoi de 1894. *Idem.*
98 L'Apoxyomène, sculpture. Musées du Vatican, Rome.
99 Héraclès et le taureau de Crète, métope du temple de Zeus à Olympie. Louvre.

CHAPITRE VII

100 Les Fouilles de Mycènes, aquarelle de William Simpson, 1877. Royal Institute of British Architects, Londres.
101 La Victoire de Samothrace, sculpture. Louvre.
102 Voyageurs agressés dans les montagnes grecques, illustration de Gustave Doré dans *Le Roi des montagnes* d'Edmond About, 1882.
103 Les pilleurs de tombes à l'isthme de Corinthe, gravure dans *The Illustrated London News*, 1877.
104 Relevé des inscriptions du mur polygonal de Delphes, photographie, 1896.
105g Découverte de l'Aurige à Delphes, photographie, 1896. Ecole française d'archéologie, Athènes.
105d L'Aurige de Delphes en 1904 à Athènes, photographie. Collection Albert Kahn, Boulogne.
106 Equipe d'architectes et d'archéologues à Délos, photographie, 1910. De gauche à droite : Gabriel, Poulsen, Picard, Maar, Hatzfeld, Durrbach, Vallois.
107 L'équipe de fouilles à Daphni en 1891, photographie. Société archéologique d'Athènes, Athènes.
108 Réfection du Parthénon en 1896, photographie.
109 Koré, sculpture. Musée de l'Acropole, Athènes.
110h Portrait de Sophie Schliemann portant les bijoux de Troie, photographie.
110b Portrait de Heinrich Schliemann vers 1870, photographie.
111 La Porte des Lionnes à Mycènes, photographie.
112h Masque funéraire en or, dit masque d'Agamemnon, trouvé dans une tombe de Mycènes. Musée national, Athènes.
112b Portrait de Wilhelm Dörpfeld à Troie en 1894, photographie.
113 Entrée nord du palais de Cnossos en Crète, photographie.
114h Les Dames bleues (détail), fresque du palais de Cnossos. Musée archéologique, Héraklion.
114b A. Evans à Cnossos, photographie. Ashmolean Museum, Oxford.
115 Affiche des premiers jeux Olympiques d'Athènes en 1896.

CHAPITRE VIII

116 Fred Boissonas sur son échelle devant le Parthénon, photographie. Archives Gad Borel-Boissonas.
117 Jockey du cap d'Artémision, sculpture. Musée national, Athènes.
118/119 Statues à Délos, photographie de F. Boissonas.
119 Portrait de M^me^ Semni Karouzou, photographie.
120 Restauration de sculptures provenant du temple de Zeus à Olympie à l'occasion des jeux Olympiques de Berlin en 1936, photographie, 1935.
121 Atlas, peinture sur un lécythe du peintre d'Athéna, Musée national, Athènes.
122 Tête dite du cavalier Rampin, sculpture. Louvre.
123 Koré de Lyon. Musée des Beaux-Arts, Lyon.
124/125 Fouilles américaines à l'Agora d'Athènes en 1931, photographies.
126/127 Le magasin aux jarres sur le site d'Akrotiri, photographie.
128 Les Boxeurs, fresque provenant du site d'Akrotiri.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

131 Vue des fouilles d'Akrotiri à Santorin.
132/133 Ecriture Linéaire B, Pylos.
135g Bronze de Riace B, sculpture. Musée de Reggio de Calabre.
135d Bronze de Riace A, sculpture. *Idem.*
136 Lord Elgin jeune, dessin.
138h Deux femmes assises drapées, sculpture. British Museum, Londres.
138b Caricature à propos de la vente des marbres Elgin. *Idem.*
140 La découverte de la Vénus de Milo, bas-relief du monument de Dumont d'Urville, Condé-sur-Noireau.
141h «La Vénus de Milo est transbordée du navire le *Galaxidi* à bord de la goélette l'*Estafette*», gravure.
141b Le marquis de Rivière, miniature de Jean Guérin.
142 La Vénus de Milo, sculpture. Louvre.
143 La Vénus de Milo en caisse au moment de sa restauration en 1871.
144 Portrait de H. Schliemann.
147 La maison de H. Schliemann à Athènes, gravure.
148 L'Entrée de la tombe de Philippe II de Macédoine.
149 Objets de bronze dans la tombe de Philippe II de Macédoine.
150/151 Salle du musée de Moulages de l'Institut d'archéologie de Lyon-II.
152 Sculptures du musée de Moulages de l'université de Lyon-II.
153 Le gardien du musée de Moulages de Lyon-II.
154/155. 156 Travaux de restauration du Parthénon.
158/159 La restauration de l'Erechthéion.
160 Les Caryatides de l'Erechthéion.
162 Objets provenant des fouilles de l'Agora d'Athènes.
170 Delphes, Marmaria, état des fouilles en 1901 dans *Les Fouilles de Delphes* de Th. Homolle, 1923.

INDEX

A - B - C

About 86, 87, 102, 103.
Acropole 24, 36, 37, 39, 41, 45, 55, 56, 58, 68, 71, 72, 83, 86, 89, 90, 93, 108, 109, 110, 122, 123, 136, 154-157.
Arc d'Hadrien 53.
Arundel, comte d' 35.
Babin, père 36, 37.
Barthélemy, abbé 58, 59.
Bérard, V. 123.
Buondelmonti 21, 24.
Byron 63, 69, 72, 73, 75, 86.
Canova 74, 78.
Capodistria 86, 88.
Cassas 58.
Caylus, comte de 60.
Chandler 44, 47, 56, 79.
Choiseul-Gouffier, comte de 43, 57, 68, 72.
Cockerell 67, 75, 76, 78-81.
Cyriaque d'Ancône 21, 24-29, 144.

D - E - F

Dodwell 69, 71, 72.
Elgin, lord 67-69, 71-74, 86, 88, 90, 136.
Erechthéion 16, 43, 56, 69, 71, 88, 158-161.
Evans, A. J. 103, 110, 113, 114, 120, 132, 158.
Fauvel 58, 67, 68, 72.
Foster, J. 75-77.

H- K - L

Haller von Hallerstein 65, 75, 77, 78-81.
Héraion de Samos 121.
Hérodote 28, 43.
Karouzou, S. 119, 120.
Kavvadias 108, 109, 119.
Klenze 75, 81, 83, 90.
Knight, R. P. 73, 74.
Koumanoudis, S. 108.
Kraus, M. 33.
Le Roy 56, 57, 59, 79.
Lusieri 68, 71, 72, 75.
Lysippe 14, 98, 99.

M - N - O

Mercouri, M. 137, 143.
Monument de Lysicrate 37, 40, 118; - de Philopappos 45, 58.
Muller, K. O. 98, 104, 123.
Nicolay, Nicolas de 33
Nointel, marquis de 35, 35
Odéon d'Hérode Atticus 36, 55, 58.

P - Q - R

Palais de Cnossos 113, 123.
Pars, W. 44, 47.
Parthénon 23, 29, 31, 35, 37, 39-41, 56, 64, 68, 69, 72, 75, 81, 88, 90, 93, 107, 108, 136, 138.
Pausanias 13, 16, 17, 27, 31, 37, 39, 40, 61, 80, 109.
Phidias 17, 37, 40, 41, 61, 74.
Piton de Tournefort 48.
Pittakis, K. 91.
Polyclète 13, 98.
Praxitèle 61, 80, 98.
Quatremère de Quincy 66, 74, 80, 81, 92.
Rangabé, A. 91.
Revett, N. 43, 49, 53, 56, 59, 81.
Robert, H. 59.
Ross, L. 83, 90, 91.

S - T

Sanctuaire d'Apollon de Didymes 47. - de Délos 93. - de Delphes 95, 104. - de l'Isthme, Corinthe 80.
Schinkel 75, 88, 89.
Schliemann 101, 103, 110-113, 120, 144, 146.
Soufflot 49, 59, 80.
Spon 36-41, 56, 74, 79.
Stackelberg 75, 76.
Strabon 27
Stuart, J. 43, 45, 49, 53, 55, 56, 59, 81.
Temple d'Apollon Epikourios, Bassæ 78; - d'Apollon, Naxos 48; - d'Athéna Niké 40, 56, 69, 90; - d'Egine 64, 79; - des Athéniens 118; - de Delphes 31; - de Jupiter olympien 58; - de Paestum 49; - de Zeus, Olympie 95, 99.
«Théséion» 23, 53, 58, 59, 90, 93.
Tour des vents 40, 56.

V -W

Ventris, M. 132, 133.
Villa des papyri, Herculanum 14
Villoison, d'Ansse de 48.
Visconti 56, 74.
Wheler, G. 38, 39.
Winckelmann, J. J. 60, 61, 65, 66, 74, 81, 98.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archiv für Kunst, Berlin 70/71, 120. Archives Gad Borel-Boissonas 116. Arsicaud, Tours 58. Artephot/Nimatallah, Paris 34, 98, 109, 114h, 121. Artothek, Munich 64/65, 82/83. Ashmolean Museum, Oxford 8, 21, 114b. Bibliothèque de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, Paris 1er plat de couverture, dos 92h, 93h, 94/95, 96/97. Bibliothèque du musée des Arts décoratifs, Paris 28h, 86. Bibliothèque nationale, Paris 9, 16/17, 20, 22/23, 24/25, 30, 31, 35, 36/37, 38, 39, 40h, 40b, 43, 48h, 56/57, 67, 68g, 68d, 69h, 78/79, 84, 85, 90, 102. Bildarchiv, Berlin 25b, 63, 88/89, 110b. Bodleian Library, Oxford 21, 26. British Museum, Paris 44, 46/47, 69m, 69b, 72/73, 74, 77h. Dagli-Orti, Paris 127, 128. D. R. 11, 27, 29, 41, 75, 76/77, 79h, 80, 81, 87, 92/93, 99, 103, 104, 108, 117, 118/119, 124/125. Ecole Française d'Archéologie, Athènes 1, 4/5, 6/7, 105g. Edimédia, Paris 32b, 33h, 33b, 72. Fondation Albert-Kahn, Paris 105d. Franco Maria Ricci Editeur, Milan 15h, 15b. Giraudon, Paris 4e plat de couverture. Icona, Rome 12, 13, 14, 28b. Metropolitan Museum of Art, New York 61. Musée Benaki, Athènes 48b. Musée des Beaux-Arts, Tours 60. Presse-Sports, Paris 115. Réunion des Musées nationaux, Paris 59, 62, 66, 77d, 101, 122. Roger-Viollet, Paris 32, 111. Royal Institute of British Architects, Londres 42, 45, 49, 50/51, 52/53, 54/55, 100. Société archéologique grecque, Athènes 2/3, 91g, 91d, 107, 119h. Ullstein Bilderdienst, Berlin 110h, 144, 147.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

Cartographie : Patrick Mérienne. Maquette : Catherine Le Troquier.
Recherche iconographique : Anne Soto.

REMERCIEMENTS

Les Editions Gallimard tiennent à remercier pour l'aide qu'ils ont apportée à la réalisation de cet ouvrage : Mme Luisa Kalokérinos, conservateur du Musée historique d'Héraklion; M. Kalopissis, architecte; M. Jean Mazarakis, conservateur du Musée historique national d'Athènes; les éditions Olkos à Athènes.

Les auteurs tiennent à marquer leur dette envers leurs amis Paola Staraki et Gilles Touchais qui les ont aidés à trouver des documents originaux en Grèce. Mme Kouloumbri-Ghazal a bien voulu revoir les traductions des textes grecs. Toute l'Ecole française d'Athènes a participé directement à l'élaboration de l'illustration : O. Picard, directeur, J.-Y. Empereur, secrétaire général, et Mme J. Vitsiloianni, responsable de la photothèque. Nos collègues de Lyon et de Montpellier – M.-F. Perez, G. Chomer, M.-P. Masson –, ainsi que M.-F. Billot, nous ont fourni des références bibliographiques. M. Sève et G. Labarre nous ont aimablement communiqué leurs travaux inédits. Nous avons reçu de précieux conseils de F.-M. Tsigakou, conservatrice au musée Benaki. Enfin Emmanuelle, Renée, Richard, Robert et Véronique Etienne, J.-C. Mossière et J.-L. Savy ont tenu le rôle de lecteurs attentifs et critiques.

I ROME INVENTE LA GRÈCE

14 Sculpture grecque et villa romaine
16 Pausanias, «Le Périégète»
18 La Grèce antique

II CYRIAQUE D'ANCÔNE, PIONNIER DE L'ARCHÉOLOGIE

22 La Grèce byzantine et franque
24 Pèlerins, marchands, savants
26 Sauver le monde antique de l'oubli
28 Un chrétien peu orthodoxe

III SEIGNEURS ET SAVANTS

32 Les limites de l'érudition
34 Diplomates et collectionneurs en voyage
36 Le clan français en Grèce : consul et capucins
38 «Les pierres parlent»
40 La première exploration scientifique d'Athènes

IV LE MYTHE GREC

44 Voyage aux sources de l'idéal
46 Archéologie et exotisme
48 La soif d'exactitude et de savoir
52 *Stuart et Revett à Athènes*
54 *L'Odéon d'Hérode Atticus par Stuart*
56 Ruines archéologiques et ruines romantiques
58 «Tout se fait aujourd'hui à la grecque»
60 «Le goût est né sous le ciel de la Grèce»

V LA PÉRIODE DES GRANDS PRÉDATEURS

64 Pouvoir et archéologie
66 A l'assaut des antiquités
68 «Ce qu'avaient épargné et Turc et temps et Goth»
70 L'Erechthéion mutilé
72 Emotions face aux marbres
74 Après l'Acropole, Egine et Bassæ
76 Les trésors de l'Arcadie
78 Un funeste amour des marbres
80 Le modèle grec
82 Un architecte archéologue

VI LE TEMPS DES PALICARES

86 «C'est pour ces choses que nous avons combattu»
88 Une vision romantique de la Grèce
90 Relever Athènes!
92 Le dessin d'architecte : rigueur et imagination
94 *Les envois de Rome*
98 Copies et originaux

VII L'ARCHÉOLOGIE FLAMBOYANTE

102 Bandits et voleurs
104 Chez Apollon, à Delphes
106 Les grandes fouilles
108 L'âge d'or des recherches
110 Homère et Mycènes
112 Le labyrinthe de Cnossos
114 Grandeur et décadence

VIII L'ENTRE-DEUX-GUERRES : L'ÂGE MÛR DE LA RÉFLEXION

118 Changements de l'après-guerre
120 Encore de belles découvertes!
122 Les grands mythes
124 Agora grecque et américaine
126 Evolutions et révolutions

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Santorin
132 La première écriture grecque
134 Rome pille la Grèce
136 Le Parthénon doit-il revenir à Athènes?
140 La Vénus de Milo
144 Les archéologues sont-ils sérieux?
148 Philippe II, roi de Macédoine
150 La découverte de la Grèce par le moulage
154 Sauver l'Acropole!
158 Reconstruire l'Erechthéion?
162 Faut-il encore faire des fouilles?
164 Annexes

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ La Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis •113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Réformes • 238/ Le Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance • 243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire naturelle • 250/ Schliemann • 251/ L'O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage • 255/ Les Compagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation romaine • 260/ Les Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La Commune • 264/ Les routes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/ La course automobile • 268/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 272/ Che Guevara • 273/ La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Corot • 278/ Beaumarchais • 279/ Cendrars • 280/ Internet •281/ La médecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/ Le Printemps de Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 288/ L'invention du tourisme • 289/ Calder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/ Le patrimoine • 292/ Truffaut • 293/ Léonard de Vinci • 294/ Descartes • 295/ Le Paléolithique • 296/ Les D O M • 297/ La danse • 298/ Les légendes arthuriennes • 299/ Art et Sciences • 300/ Les nombres • 301/ La Guerre d'Algérie • 302/ L'alchimie • 303/ La Cité interdite • 304/ Vivaldi • 305/ Kafka • 306 Qu'est-ce qu'on ne sait pas? • 307/ Qui sommes nous? • 308/ Les salles de cinéma • 309/ La Provence •310/ Les rois khmers • 311/ George Sand • 312/ Gustave Moreau • 313/ Le Peuple hébreu • 314/ Le Festival de Cannes • 315/ Jacques Prévert • 316/ Appelés en guerre d'Algérie • 317/ La musique sud-américaine • 318/ Une histoire de la beauté • 319/ Les Cathares • 320/ L'Inde Moghole • 321/ L'histoire du livre Tome 1 • 322/ Fernand Léger • 323/ Hong Kong • 324/ Magna Grecia • 325/ Naître • 326/ Le language • 327/ La révolution russe • 328/ Aragon • 329/ Georges de La Tour • 330/ Lutèce • 331/ Le Mont Athos • 332/ La danse moderne • 333/ Sherlock Holmes • 334/ La Beat generation • 335/ Les Échecs • 336/ Les pierres précieuses • 337/ Ferrari • 338/ Les roux • 339/ Couperin • 340/ Lewis Carroll • 341/ Victor Hugo • 342/ Un jour en France • 343/ L'expédition d'Egypte• 344/ Ramses II • 345/ De l'indigène à l'immigré • 346/ Vers la terre d'Israël • 347/ Delacroix • 348/ Don Juan

Bronzes de Riace, frontons du Parthénon ou d'Egine, Vénus de Milo, Victoire de Samothrace témoignent du désir qu'eurent toutes les grandes nations de transporter la Grèce en Occident. Pourquoi cette civilisation a-t-elle fasciné et pourquoi a-t-elle servi de modèle ? Comment se mêlent science et politique pour expliquer l'extraordinaire développement de l'archéologie hellénique ? La découverte de la Grèce antique ne retrace pas seulement l'histoire d'une discipline, elle invite au voyage à l'intérieur de notre culture.

A 53043 ISBN : 2-07-053043-4
catégorie 5
9 782070 530434